



# L'enfant du XXI<sup>e</sup> siècle

**L'ENFANT DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE** est devenu un sujet de plein droit. Tel est le nouveau credo affiché des sociétés contemporaines, qui marque l'aboutissement de deux siècles d'évolution et un véritable retournement dans les conceptions de l'enfance.

C'est en 1989 que la « Convention des droits de l'enfant » est venue ponctuer ce mouvement biséculaire durant lequel l'enfance a été progressivement reconnue comme une période spécifique de la vie, à laquelle il fallait apporter une attention toute particulière.

Son développement, son éducation, les soins à apporter à l'enfant ont fait l'objet de recherches et de publications innombrables. La psychologie de l'enfant, notamment, continue de produire sans cesse des connaissances nouvelles sur le fonctionnement de son intelligence, le rôle de ses affects, en remontant de plus en plus tôt dans le cours de la vie du bébé et même du fœtus...

Parallèlement, avec les mutations démographiques, sociales et culturelles, l'enfant est devenu un bien précieux, désiré en même temps que porteur de grandes espérances pour sa famille... Parfois lourdes à porter, trop lourdes peut-être !

Aujourd'hui, le statut de l'enfant dans la société fait débat : comment le respecter tout en l'éduquant ? Comment préserver sa liberté et œuvrer à son épanouissement tout en l'aidant à grandir, à devenir autonome, à réussir sa vie ?

Cette tension est devenue l'objet de passes d'armes chez les sociologues, les psychologues et autres spécialistes de l'enfance. L'école elle-même, qui avait décidé de placer « l'enfant au centre » à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, semble vouloir revenir aujourd'hui à un fonctionnement plus autoritaire et directif. Pourtant, il apparaît bien que l'ère des brimades et des martinets n'est plus de mise dans les sociétés actuelles. Un retour en arrière ne semble guère possible, et l'on peut s'en réjouir... Tout en souhaitant aussi que la bienveillance envers les enfants, et surtout leur « bientraitance », s'étende à tous ceux qui, ici et ailleurs, n'en bénéficient pas encore... ■

# La révolution des poussettes

**Comment penser l'enfant au XXI<sup>e</sup> siècle? Les injonctions contradictoires sont nombreuses quant à son statut. On le voudrait à la fois performant et promis à toutes les réussites, en même temps qu'une sacralisation des valeurs de l'enfance l'invite à ne pas la quitter...**

**SI L'ON S'EST ATTACHÉ DEPUIS UN DEMI-SIÈCLE À DÉNOMBRER**, disséquer, analyser de fond en comble les diverses révolutions coperniciennes inhérentes à nos âges postmodernes, il en est une qui était passée inaperçue jusqu'à il y a peu, c'est la révolution des poussettes.

À partir des années 1970 en effet, nos chers bambins ont progressivement connu un retournement majeur pour leur vision du monde ! Autrefois exposés à la vigilance attentive de l'adulte pousseur, ils peuvent maintenant profiter de la société du spectacle toujours en mouvement...

Comment interpréter ce nouvel âge de la poussette ? Quel message subliminal les adultes perfides que nous sommes veulent-ils faire passer au petit d'homme ? Une volonté d'ouverture au monde propre à son épanouissement ? d'autonomie plus précoce à voler de ses propres ailes ? Ou une secrète angoisse quant à l'éveil, la bonne intégration et la réussite de leur progéniture ?...

Peut-être un peu de tout cela justement. Et c'est bien là le problème ! La difficulté à penser l'enfant contemporain

semble s'enraciner dans une injonction contradictoire, qui donne d'ailleurs lieu à un véritable débat : psychologues, sociologues et autres spécialistes de l'enfance et de l'éducation s'étripent sur la question. D'un côté, ceux qui déplorent et mettent en garde une nouvelle ère d'enfants-rois devenus de véritables petits tyrans (conséquence de la diffusion d'une philosophie rousseauiste puis doltoïste qui privilégierait l'épanouissement), dans une société en perte de repères et d'autorité ; de l'autre, ceux qui plaident pour un droit à l'enfance – et à l'adolescence – malmené par les inquiétudes d'adultes toujours plus demandeurs de réussite et de perfection.

## L'enfant précieux

«*Les enfants sont hautains, dédaigneux, coléreux, envieux, curieux, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés... ils sont déjà des hommes*», disait sombrement d'eux La Bruyère. Platon, lui, considérait que «*de tous les animaux sauvages, l'enfant est celui qu'il est le plus difficile de manier* (1)» ! Le moins que l'on puisse dire est que les représentations de l'enfance ont radicalement changé depuis deux siècles. Comme l'a montré l'historien Philippe Ariès (2) dans une thèse – certes discutée, mais qui a fait date –, l'une des caractéristiques de la

modernité serait l'irruption du « sentiment de l'enfance » : considérés auparavant d'emblée, après un sevrage tardif (vers 6 ou 7 ans) comme des adultes en devenir, l'attention toute particulière au statut d'enfant, désormais vu comme « petit d'homme », date du siècle des Lumières. *L'Émile ou l'Éducation* de Jean-Jacques Rousseau (1762) est resté l'un des plus beaux fleurons de toute une littérature qui recommande de voir l'enfant comme un être unique, dont il faut préserver la spontanéité, l'innocence et la pureté... Au XX<sup>e</sup> siècle, la psychologie, la psychanalyse, la pédagogie et l'ensemble des sciences humaines se sont emparées de l'enfance comme objet d'étude et en ont fait une période bien spécifique de la vie. Elles se sont penchées sur son intelligence, sur les meilleures conditions de son développement cognitif et affectif, et depuis 1989, les droits de l'enfant ont été gravés dans le marbre des chartes onusiennes (voir p. 34), tandis que se multiplient les thèses discutant toutes les ambiguïtés dont est porteuse la «*libération des enfants* (3)».

Aujourd'hui, de la Chine (voir p. 52) à la plupart des pays développés, un consensus s'est établi, qui met l'enfant au cœur des préoccupations des sociétés et des familles, censées lui apporter à la fois le plus grand bonheur possible et tous les ingrédients nécessaires à son épanouissement mais aussi à sa future réussite sociale... Choyé par les sociétés de consommation, on lui réserve des menus pour enfant dans les restaurants ; les chaînes commerciales de vêtements, jouets, accessoires spécialisés (notamment les fameuses poussettes aujourd'hui dotées de pneus gonflables, freins à disques et autres accessoires des plus sophistiqués) prolifèrent... Bébés, jeunes ou



Richard A. Haver/Pagnum

**Du landau fermé et opaque où étaient enfouis les bébés (souvent jusqu'à 2 ans) sous la vigilance étroite de l'adulte, à la poussette - tout confort - ouverte sur le monde: cette transformation manifeste un véritable retournement dans les conceptions éducatives de l'enfant.**

parentaux à la première place. Alors que l'amour conjugal tend à devenir un investissement à court ou moyen terme, le long terme s'est déplacé sur les relations parents-enfants. Le nouveau vocabulaire sociologique et juridique de la famille met en avant l'importance de la « parentalité » [l'art d'être parent] et du « projet parental ». Que ses parents soient divorcés, séparés ou ensemble, l'enfant a pris une place première, dans la mesure où le lien de filiation reste, lui, indissoluble.

grands enfants, pré-ados, ados, qu'ils soient filles ou garçons sont devenus l'objet d'attentions toutes particulières pour le plus grand profit d'un marché planétaire en pleine expansion. En juillet 2007, ils étaient des millions de par le monde à attendre la sortie du dernier volume d'*Harry Potter* et la géniale auteure de cette saga serait devenue plus riche que la reine d'Angleterre! Littérature, films, émissions télévisées spécialisées pour chaque âge prospèrent aussi sur le terrain du monde de l'enfance et tous les sociologues soulignent le caractère « puéro-centré » des sociétés actuelles 14.

Parallèlement à ces évolutions, la place de l'enfant est devenue centrale dans les nouvelles familles contemporaines. Reconnu comme un sujet à part entière, l'enfant est roi comme sont rois tous les individus de notre modernité, nous explique François de Singly [voir p. 30]. Mais il y a plus. Les transformations qui travaillent l'époque ont fait de l'enfant l'un des piliers les plus solides des familles. À l'heure où le couple est conçu comme l'alliance de deux individus pouvant se dissoudre dès que celle-ci ne leur convient plus, une nouvelle conception plus contractuelle des liens conjugaux a fait passer les liens

## Objet d'amour, de culte et de désir

Pour la sociologue Laurence Gavarini, la société est prise d'une véritable « passion de l'enfant », devenu objet d'amour, de culte et de désir 15. C'est peut-être d'ailleurs la raison pour laquelle on a vu naître, depuis quelques décennies et un peu paradoxalement avec la généralisation de la contraception et de l'avortement, la montée d'un irrésistible « désir d'enfant ».

Mais comme tout désir, le désir d'enfant n'est pas lavé de tout soupçon! 16

## Une fatigue de grandir ?

**Les enfants adorent les histoires**, expliquait Bruno Bettelheim dans sa célèbre *Psychanalyse des contes de fées*. En réconciliant principe de réalité, principe de plaisir et censure, les histoires permettraient de surmonter les conflits psychiques... et donc d'aider à grandir !

**C'est pourquoi**, notent au passage Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, « on peut regretter [dans les contes modernes] la mise au chômage technique du loup qui n'a plus le droit de manger les enfants (1) ».

**Finalement, l'enfant contemporain serait-il trop choyé, trop protégé ?**, se demandent certains. Et la sacralisation des valeurs

de l'enfance et de la jeunesse ne conduiraient-elles pas à cette dérive que serait le « jeunisme », au « syndrome de Peter Pan » (cet enfant qui ne voulait pas grandir), évoqué et déploré par certains auteurs (2) ?

**Il arrive**, comme le montre par exemple Laurence Gavarini, que l'on observe chez certains enfants une « fatigue de grandir », à l'instar de la « fatigue d'être soi » propre aux sociétés individualistes et bien décrite par le sociologue Alain Ehrenberg : face aux espoirs dont il est porteur, l'enfant peut trouver qu'on lui met la barre trop haut, et tout compte fait être tenté de se réfugier dans un statut moins exigeant (3)...

**Pourtant, n'est-ce pas le propre de tout enfant que de vouloir grandir ?** Que ce soit à travers ses jeux, ses discussions, ses devoirs, il manifeste en permanence le désir de devenir grand. Et vouloir retenir l'état d'enfant ne signifie pas en garder la fraîcheur, mais tomber dans l'infantilisme ; tout comme, expliquent encore É. Deschavanne et P.-H. Tavoillot, le jeunisme serait en fait « une idéologie de vieux »... ■ M.F.

### NOTES

(1) É. Deschavanne et P.-H. Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, Grasset, 2007.

(2) D. Kiley, *Le Syndrome de Peter Pan*, Odile Jacob, 2000.

(3) Voir L. Gavarini, « L'enfant et les déterminismes aujourd'hui ; peut-on penser un sujet ? », in R. Sirota, *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Presses universitaires de Rennes, 2006.

« *Le besoin d'enfant accompagne, comme son ombre portée, l'inquiétude identitaire corrélative à l'émancipation démocratique. L'autorité cesse d'aller de soi. La négociation affective qui se répand dans les modes d'éducation traduit à la fois l'incertitude des repères de la transmission, le respect dû à l'enfant et le besoin vital des parents d'en être aimés* », explique l'anthropologue Irène Théry (4).

Et ce n'est là qu'un aspect des ambiguïtés liées à ce désir d'enfant. « *Il y a beaucoup à dire* », explique Geneviève Delaisi de Parseval, *sur la représentation désormais dominante de cet enfant désiré dont on attend énormément* (5). L'enfant n'est plus destiné, comme ce fut le cas jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, à prolonger une lignée et à servir de bâton de vieillesse pour subvenir aux besoins de ses parents âgés. Aujourd'hui, ce sont des « bénéfices secondaires » que l'on attend de lui : c'est par sa naissance et son bon développement qu'il devra gratifier ses parents... tout en fortifiant leur narcissisme, explique cette psychanalyste. L'expression « désir d'enfant », née avec l'ère de la contraception, repose selon elle sur un fantasme de toute-puissance et de maîtrise parfaite dans

la conception de l'enfant, que les lois sur la procréation n'ont fait que conforter en formulant la notion « projet parental ». Mais ne confondrait-on pas les « enfants décidés » (le bon enfant au bon moment) avec les enfants désirés ? se demande-t-elle encore...

### « Tu feras Polytechnique, mon fils ! »

Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui une charge très lourde qui pèse sur les épaules des enfants. Dès la vie fœtale, ces petits « projets parentaux » sont l'objet de toutes les attentions mais aussi de tous les espoirs, notamment celui de l'enfant parfait. Et ceci, comme le fait remarquer le philosophe Marcel Gauchet, ne va pas sans faire obstacle à leur entrée dans la vie autonome (6). Elle est bien là l'injonction paradoxale portée par nos chères petites têtes blondes et brunes. D'un côté, on veut œuvrer à leur épanouissement en leur offrant tout le bien-être et tout l'éventail de loisirs possibles... De l'autre, on les voudrait performants, autonomes et porteurs d'une réussite qui ferait honneur à leurs géniteurs ; l'un allant parfois avec l'autre, lorsque l'on considère par exemple les activités du

mercredi, subrepticement destinées à éduquer autant qu'à distraire (voir p. 48). « *L'enfant subit une injonction à la performance, en étant de plus en plus précocement programmé pour une certaine réussite sociale et scolaire* », estime Laurence Gavarini. De fait, on n'a jamais autant parlé d'enfants surdoués, rebaptisés d'un acronyme bien significatif, les « enfants intellectuellement précoces » (EIP), dont de nombreux parents revendiquent l'étiquette pour leur progéniture. Avec, en contrepoint, son pendant négatif : « *l'hyperactivité et les troubles de l'attention, qui ne sont peut-être pas sans rapport avec la compétitivité entretenue dès le plus jeune âge* », ajoute-t-elle (7).

### Pour un droit à l'enfance

Ce nouveau regard porté sur l'enfance s'exerce dès la naissance, quand ce n'est pas avant lorsqu'il s'agit non seulement d'éveiller le nouveau-né mais aussi de « stimuler le fœtus ». Avec l'avancée des connaissances sur le bébé, les travaux sur l'influence des déterminismes psychologiques et sociologiques sur le développement, une pression inédite s'est exercée sur les parents.

« Tout se joue avant six ans », proclamait un livre qui devint un best-seller dans les années 1970 (8). Bien qu'aujourd'hui, les avancées scientifiques contredisent cette idée (notamment avec la notion de plasticité cérébrale), son impact n'a pas été sans accroître une secrète culpabilité dans bien des familles. Des programmes, des associations sont nés, aux États-Unis d'abord et dans tous les pays développés ensuite, pour développer les apprentissages précoces (langage, lecture avant deux ans...). Bref, l'injonction à la précocité s'est généralisée, générant une attention parentale non dénuée d'inquiétude quant à l'éducation de leurs petits, dans la famille et à l'école. Le voir marcher et parler suffisamment tôt, fréquenter le plus vite possible les bancs de la maternelle en portant une attention vigilante à ses premières évaluations, l'accompagner fébrilement dans la réalisation de ses devoirs, puis lui délivrer maints cours particuliers pour qu'il puisse accéder aux meilleures filières... « Tu feras Polytechnique, mon fils ! » : tel est devenu le désir ou même l'objectif dans bien des familles... prises au piège, il faut bien le dire, d'une compétition sociale de plus en plus rude. « Carence parentale », « démission des

parents», «incompétence»... L'injonction à la performance génère aussi ses contre-modèles dont chacun redoute de se voir étiqueté. Mais en outre, nombreux sont les spécialistes qui estiment cette pression sur les enfants contre performante. Pour Bernard Golse par exemple (voir p. 60), l'enfant doit pouvoir prendre le temps de son développement à son rythme propre. Ce pédopsychiatre fait partie de ceux qui réclament, contre vents et marées, un «droit à l'enfance», malmené au nom de bonnes intentions... Tout comme le sociologue Michel Fize invite à porter sur l'adolescence un regard plus positif et moins méfiant (voir p. 40). Identifiée comme période de la vie depuis un siècle, l'adolescence serait-elle devenue, comme il le proclame, «le plus bel âge de la vie»? La vision sacralisée de l'enfance et de la jeunesse très présente aussi dans les représentations de nos sociétés post-modernes constitue l'autre pendant de l'injonction paradoxale qui pèse sur les

enfants. Pour certains, explique encore B. Golse, l'enfant serait notre dernière utopie. Dans les sociétés où ont disparu les grands idéaux et les «horizons d'attente», selon l'expression de l'historien François Hartog (11), l'enfant serait-il l'ultime ressource pour réenchanter le monde? Et dans ce cas, quelle ne sera pas la tentation des adultes de le garder «enfant» le plus longtemps possible? Comme le soulignent Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot (12), «sans que le désir de rejoindre le monde adulte ait disparu, force est d'observer qu'il n'est plus aussi puissant et impatient qu'auparavant». La plasticité, la capacité à évoluer et à innover, propres à l'enfance et à la jeunesse, sont devenues des valeurs des sociétés contemporaines. Et le jeunisme en est parfois l'avatar. Toute la difficulté devient alors de cultiver le désir de grandir, qui reste le moteur de l'évolution de l'enfant... Et suffit-il de retourner les poussettes pour cela? ■

NOTES

- [1] Citations extraites de É. Deschavanne et P.-H. Tavoillot, *Philosophie des âges de la vie*, Grasset, 2007.
- [2] P. Ariès, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, 1960.
- [3] A. Renau, *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Calmann-Lévy/Bayard, 2002.
- [4] Voir l'ensemble des contributions d'*Éléments pour une sociologie de l'enfance*, R. Sirota (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2006.
- [5] L. Gavanni, *Une passion de l'enfant*, Hachette, 2004.
- [6] I. Théry, «Il n'y a pas de je sans nous», in P. Rosanvallon et R. Depardon (dir.), *France, les révolutions invisibles*, Calmann-Lévy, 1998.
- [7] «Le désir d'enfant saisi par la médecine et par la loi. Une approche ethnopsychanalytique», *Informations sociales*, n° 107, 2003.
- [8] M. Gauchet, «L'enfant du désir», *Le Débat*, n° 132, nov.-déc. 2004.
- [9] L. Gavanni, «L'enfant et les déterminismes aujourd'hui; peut-on penser un sujet?», in R. Sirota, *op. cit.*
- [10] F. Dodson, *Tout se joue avant six ans*, Robert Laffont, 1972, pour la publication française.
- [11] F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Seuil, 2003.
- [12] É. Deschavanne et P.-H. Tavoillot, *op. cit.*

Presses Universitaires de Nancy



ISBN 978-2-86480-758-2  
30 €

Collection Langage-Cognition-Interaction  
**Enseigner dans l'interaction**  
Sous la direction d'Antonietta SPECOGNA

L'intérêt de l'ouvrage montre l'hétéro-généité du public observé. Nous retrouvons dans les situations classiques le maître et ses élèves en école élémentaire, le maître et ses élèves en collège, l'enseignant spécialisé et des élèves en difficultés scolaires. Nous découvrons dans des situations moins classiques, le formateur de la formation professionnelle et ses apprenants, le maître d'apprentissage et ses apprentis, les responsables de laboratoire et leurs étudiants, le formateur et un public d'adultes en situation d'illettrisme. Les chapitres abordent tour à tour l'activité réalisée que ce soit du côté des enseignants ou du côté des apprenants, en utilisant certaines théories de l'activité tout en combinant diverses théories communicationnelles. Les auteurs qui ont contribué à cet ouvrage interrogent ces situations professionnelles par des courants issus des sciences de l'éducation et des courants issus de la psychologie.



ISBN 978-2-86480-759-9  
28 €

Collection Questions d'éducation et de formation  
**La médiation. Problématiques, figures, usages**  
Sous la direction d'Eirick PRAIRAT

Le concept de médiation connaît aujourd'hui un très vif succès. Cet ouvrage rend compte des travaux qui se sont déroulés lors du séminaire de La Bresse en septembre 2006. La première partie de l'ouvrage intitulée Problématiques et explorations théoriques présente différentes approches de la médiation, issues de disciplines telles que la sociologie, la psychologie, la médiologie ou encore les sciences de l'éducation. Il est pertinent d'appréhender le concept de médiation de biais, de le saisir -ironie intellectuelle- de manière médiante, en inventariant ses formes ou en déclinant quelques figures qui illustrent l'activité médiatrice. D'où une seconde partie intitulée Objets et figures de la médiation. Enfin, la troisième et dernière partie est plus précisément réservée à explorer quelques usages éducatifs de la médiation.

# L'enfant n'est pas

**Enfant roi, enfant « chef de famille »... L'enfant a-t-il pris une place trop grande dans notre société? Pour François de Singly, le processus d'autonomisation de l'enfant, que consacre le droit, est indissociable du développement de l'individualisme en Occident.**

**L'ENFANT A CHANGÉ DE STATUT** au cours des dernières décennies, ce qui suscite craintes et incompréhensions. La plupart des écrits et des discours actuels sur le statut de l'enfant relèvent de la déploration. L'enfant serait « roi », privé de son enfance, en conséquence il faudrait rétablir l'autorité, remettre de l'ordre entre les générations, redéfinir les âges pour que les plus âgés assument leur âge (et leur autorité) et que les plus jeunes acceptent d'être petits.

Une meilleure compréhension des changements du statut de l'enfant est nécessaire. La reconnaissance de l'enfant comme personne, comme individu, ne signifie pas que l'enfant est un adulte. Elle indique que le processus central des sociétés contemporaines occidentales - l'individualisation (1) - touche désormais aussi les enfants.

## FRANÇOIS DE SINGLY

Professeur à l'université Paris-V, directeur du Centre de sociologie de la famille, il a récemment publié une *Sociologie de la famille contemporaine*, Armand Colin, 2<sup>e</sup> éd., 2007, *L'individualisme est un humanisme*, L'Aube, 2007, ou *Les Adonaissants*, Armand Colin, 2006.

La nature sociale de l'enfant, dans nos sociétés, est d'être double : être « petit » - c'est incontestable - mais aussi être un individu comme les autres méritant d'être traité avec le respect propre à toute personne.

## La nature double de l'enfant

L'enfant est à sa naissance objectivement dépendant de ses parents. Il a besoin aussi de protection. Mais cette caractéristique suffit-elle à le définir? C'est sur ce point que réside la polémique actuelle. Certains experts présupposent que les adultes dans la société et les parents dans la famille sont automatiquement « petits » dès que l'on grandit les enfants. Lorsqu'un parent tient compte des besoins et demandes de son enfant, devient-il automatiquement soumis à l'enfant devenu « chef »? Pour nous, la réponse est négative. L'erreur de raisonnement vient de la confusion entre le fait d'être une personne et le fait d'être un adulte.

Les transformations de la Convention des droits de l'enfant entre 1924 et 1989 reflètent cette dualité de statuts. Au départ, les droits étaient presque exclusivement spécifiques à l'enfance, puis ont été élargis par la reconnaissance de droits semblables à tout individu.

L'enfant est à la fois fragile comme un enfant et respectable comme tout être humain. Cette dualité est complexe à gérer pour les enfants, pour les éducateurs, pour les adultes. La polémique sur la fessée est un bon exemple. La Suède a interdit dès 1979 les châtiments corporels infligés aux enfants dans la sphère familiale. Si l'on pense qu'une sanction physique est justifiée, c'est parce que l'enfant est à un âge spécifique qui a ses exigences. Si l'on pense au contraire qu'elle est illégitime, on affirme que l'éducation sur de tels principes porte atteinte à la personne. Cette tension permanente entre « protection » et « libération » caractérise la spécificité de l'individualisation pour l'enfant.

Le fait de reconnaître à l'enfant une identité qui ne se réduise pas à celle de « petit » signifie que, dès le plus jeune âge, l'enfant doit apprendre autre chose que l'intériorisation de son statut pour aussi devenir lui-même. Ce point de vue est propre aux sociétés individualistes contemporaines. Les sociologues ont isolé deux périodes dans la dernière partie de l'histoire de l'individualisme.

Pendant la période de la première modernité (de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu des années 1960), la qualité de l'obéissance est centrale (2). L'enfant est soumis à une autorité qui a pour but de lui apprendre à obéir à la raison; l'éducation doit légitimement inculquer aux enfants les moyens de se séparer de leur être particulier et d'intérioriser les règles de la vie en société. La seconde modernité, à partir des années 1960 jusqu'à aujourd'hui, marquée par le développement de la



# qu'un enfant...

culture jeune, traduit l'importance d'un monde de l'enfant, reconnu par les adultes, et sur lequel ces derniers ont peu de légitimité à intervenir. L'important n'est pas de s'aligner sur ce qui est commun à tous mais de développer ce qui est propre à chacun. Le mot d'ordre est : « *Deviens ce que tu es!* » (13) Dans le cadre d'une éducation fondée sur ce principe, les adultes ne peuvent pas se limiter à imposer, à transmettre ; ils doivent aussi créer les conditions pour que l'enfant puisse, sans attendre d'être « grand », découvrir par lui-même ce qu'il peut être.

## Complexité du travail éducatif

C'est pourquoi le silence entre un parent et son enfant, interprété immédiatement en « fossé des générations », peut être entendu comme le symbole du processus d'autonomisation. Le rapprochement entre un parent et un enfant est décrypté comme le signe d'une trop grande confusion entre les âges alors qu'il peut être le symbole d'un partage entre générations, d'un monde commun. Les adultes ont à respecter l'enfant à un double titre, et ils doivent demander aussi un respect qui leur est dû, double lui aussi, en tant que « parent » et en tant que personne (ce qui n'est pas équivalent). Ils sont en effet eux-mêmes confrontés au même défi, ils ont, eux aussi, un impératif, dépasser leur définition statutaire, ne pas se reposer sur leurs positions sociales afin de créer encore leur propre vie. L'horizon de l'éducation n'est pas celui de la confusion des rôles et des places, il est bien davantage celui de la complexité du travail éducatif. L'enfant aurait-il pris une place dans la famille, dans la société qui ne serait pas la sienne ? Le fait que l'enfant a moins à obéir à des règles émises par ses



✎ parents ne trahit-il pas un déclin éducatif? En fait, les jeunes ont affaire à d'autres formes d'autorité, moins personnelle, médiée par les machines (par exemple l'ordinateur dicte ses manières de faire, ne pas vouloir les

les raisons d'un ordre, d'un commandement traduit de la part de l'adulte une grave erreur. Pour Aldo Naouri, «se justifier auprès d'un enfant revient en effet à inverser l'ordre générationnel en lui permettant de juger, en le faisant,

*fasciste, vous en ferez à coup sûr des démocrates.*» Cette conception repose sur la conviction que les parents sont les seuls juges de l'intérêt de l'enfant, que ce dernier ne pourra participer à la définition de sa vie que lorsqu'il sera devenu «raisonnable» à l'âge adulte. Elle constitue tout le contraire d'une éducation centrée sur l'apprentissage progressif de l'autonomie. À en croire le titre d'un ouvrage de Daniel Marcelli, *L'Enfant, chef de famille* (15), il existe une absence de consensus sur l'interprétation des changements continus depuis les années 1960. L'enfant aurait profité des changements, notamment la déstabilisation de l'autorité des pères, pour se glisser dans la place libérée et pour imposer ses quatre volontés aux adultes qui s'occupent de lui. Ce raisonnement est contestable. Pourquoi imaginer qu'un groupe familial a toujours un «roi», un seul? La fin du père roi n'entraîne pas obligatoirement la suprématie des tyrans enfantins ou encore des mères (seconde version critique) (16). Dans une famille, chacun peut être «roi», à la condition de préciser la nature de son royaume. L'enfant d'aujourd'hui est roi de son monde, d'un monde au sein duquel ne se trouvent pas ses parents. Son père et sa mère ne sont pas ses sujets. Il ne contrôle pas le royaume de ses parents. La famille tend à avoir moins besoin de chef au sens strict, mais à l'intérieur de ce groupe, chacun des membres est appelé à régner sur «son» monde.

## Tout individu, jeune ou non, est roi dans une société individualiste.

suivre entraîne une sanction, c'est-à-dire l'arrêt du programme). Et surtout la vie commune repose de plus en plus sur des principes discutés. Cependant, des spécialistes considèrent que le seul critère de l'enfant est sa petite taille, donc que le fait d'expliquer à un enfant

*autrement dit, juge de soi* (14)». Il estime donc que les parents doivent exercer une autorité sans négociation: «Si vous élevez vos enfants en démocrates, vous avez de fortes chances d'en faire plus tard des fascistes alors que si vous les élevez de manière plus ou moins

## Autonome mais dépendant...

**Il y a longtemps que l'obéissance décline dans la hiérarchie des valeurs.** Une enquête américaine, réalisée à Middletown en 1924 puis en 1978, pointait déjà le déclin du lien de dépendance entre les générations. En 1924, 64,4% des femmes interrogées déclaraient que leurs mères considéraient, chez l'enfant, la stricte obéissance comme une qualité principale. En 1978, les femmes n'étaient plus que 16,8% à percevoir l'obéissance comme une valeur éducative centrale.

**La tolérance et l'attention aux problèmes de société se sont substituées à l'obéissance.** En 2003, à la question de savoir «quelles sont les principales valeurs, positives ou négatives, que vous ont transmises vos parents», les personnes sondées répondaient, à 54% le respect des autres, à 14% seulement le respect de l'autorité.



Meyer/Le Monde/Flouze

**Si l'enfant contemporain tend à être perçu comme un «individu» à part entière, il n'en reste pas moins, par moments, un être fragile à protéger.** L'autonomisation n'est pas l'indépendance. En Angleterre, en 1970, 80% des enfants de 7-8 ans se rendaient seuls à l'école. 20 ans plus tard, une minorité, 9%, a cette possibilité. En 1971, la moitié des enfants anglais était autorisée à prendre le bus, ils ne sont plus que le septième en 1990. L'enfance et l'ado-

lescence se caractérisent par une autonomie plus grande, sans que celle-ci se traduise pour autant par une indépendance vis-à-vis des parents.

**La prise de liberté se fait sous conditions.** Choix des amis, look, musique... Les parents reconnaissent pour leur fille ou garçon «le droit de se construire un monde à soi», d'avoir un territoire personnel, mais pour autant, ils gardent certaines exigences. Quel que soit le milieu social, ils veulent maintenir un certain équilibre entre les droits et les devoirs de leurs enfants. Ils substituent au respect de l'autorité et de ses règles la responsabilité, réinterprétant de la sorte le modèle d'obéissance qui prévalait au début du siècle. ■

FLORENCE MOTTOT

### À LIRE

- **Les Adonassants**  
François de Singly,  
Armand Colin, 2006.

## Un enfant autonome plutôt que roi

Le droit des individus à devenir eux-mêmes est devenu la croyance centrale de la seconde modernité. Les critiques du nouveau statut de l'enfant oublient totalement ce fait, aussi ne comprennent-ils pas pourquoi le rapport à l'enfant a changé! L'enfant a changé d'identité non parce que les adultes s'inclinaient devant l'enfant roi, mais parce que tout individu, jeune ou non, est «roi» dans une société individualiste. Ne nous méprenons pas sur le terme «roi». La loi sur l'autorité parentale du 4 mars 2002 qui n'a pas voulu admettre que les parents et les enfants se doivent un respect mutuel demande, cependant, dans les articles suivants au père et à la mère de l'exercer dans certaines conditions, «dans le respect dû à la personne» de l'enfant: «Les parents

associent l'enfant aux décisions qui le concernent, selon son âge et son degré de maturité.» L'enfant n'est donc pas totalement roi puisqu'il n'a pas toute autorité sur son existence, mais il le devient progressivement.

L'enjeu de ce terme «roi» renvoie à l'idée d'autonomie. Cela revient à poser que les parents ne peuvent savoir, par définition, en tant que parents, toujours mieux que leur enfant ce qui constitue son «intérêt», son «bien». C'est particulièrement vrai vers l'âge de 10-12 ans, quand l'enfant rentre dans un temps décisif de l'individualisation. Cette phase, qui ouvre sur le processus de prise d'autonomie propre à l'adolescence, peut être appelée «adonnaissance» (10).

### Des personnes à part entière

Les jeunes mettent en avant un «nous» autre que familial, par le choix de leurs vêtements, à travers leurs radios, la

mise en scène de leur chambre. Ils veulent être reconnus comme appartenant aussi à leur génération (C'est dire que les classes d'âge ne s'effacent pas autant qu'on le prétend). C'est pour eux une manière de vivre ce dédoublement identitaire, fondement de toute identité individualisée: en l'occurrence, «fils de», «fille de» et jeune.


Pour autant, l'autorité adulte n'est pas contestée, l'enfant la reconnaît comme nécessaire. C'est ce qu'exprime David, 12 ans: «Pour certaines choses, je peux faire ce que je veux, pour d'autres choses, par exemple aller au lit, là j'ai quand même un horaire. Mais je trouve que c'est mieux que les parents fixent des limites, donnent des contraintes, par exemple, répéter au piano, ou bien pour les claquettes, ou pour les devoirs, je trouve quand même que c'est mieux parce que je deviens meilleur (9).» Le changement de statut des parents et des enfants ne supprime pas les spécificités des enfants et des adultes; mais

il complique la relation pédagogique, détruisant une certaine cohérence du fait de la nature double de chacun des individus en présence. Certes les «enfants ne sont pas des grandes personnes», selon le titre d'un ouvrage de Béatrice Copper-Royer (10), mais ils sont quand même des personnes à part entière. ■

#### NOTES

- (1) Voir U. Beck et E. Beck-Gernsheim, *Individualization: Institutionalized individualism and its social and political consequences*, Sage, 2002.  
(2) Voir F. de Singly, *Les Adonaissants*, Armand Colin, 2006.  
(3) Voir C. Taylor, *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Seuil, 1998.  
(4) A. Naouri, *Les Pères et les Mères*, Odile Jacob, 2004.  
(5) D. Marcelli, *L'Enfant,*

- chef de famille. L'autorité de l'enfance*, Albin Michel, 2003.  
(6) Voir par exemple M. Schneider, *La Confusion des sexes*, Flammarion, 2007.  
(7) F. De Singly (dir.), *Enfants-adultes: vers une égalité de statuts?*, Universalis, 2004.  
(8) F. de Singly, *Les Adonaissants*, op. cit.  
(9) *Ibid.*  
(10) B. Copper-Royer, *Vos enfants ne sont pas des grandes personnes*, Albin Michel, 1999.




14,20€  
Réf. 3303331952572

## Une analyse socio-économique précise sur la jeunesse actuelle

- relations des jeunes avec leurs familles
- modalités d'accès au marché du travail et au système de soins
- formes d'engagement politique et associatif
- politiques publiques, nationales et européennes, en leur direction

**La documentation Française**



En vente chez votre librairie et sur [www.ladocumentationfrancaise.fr](http://www.ladocumentationfrancaise.fr)

Le mot enfant vient du latin *infans*, qui signifie «celui qui ne parle pas». Longtemps laissé sans statut, le mineur bénéficie aujourd'hui en France, comme ailleurs dans le monde, d'un cadre d'expression et de protection bien affirmé, au premier rang duquel se trouve la charte de l'Onu. Mais en pratique, l'application des textes suscite quelques réserves.

## Profession : défen

Au terme de son expérience en tant que défenseure des enfants, de mai 2000 à 2006, Claire Brisset explique le rôle de cette institution et formule des propositions pour améliorer l'aide à l'enfance en danger.

LA FRANCE N'EST PAS, CHACUN LE CONSTATE, UN PAYS DANS LEQUEL LES DROITS DE L'ENFANT SONT GROSSIÈREMENT BAFOUÉS. Il n'en demeure pas moins que des progrès considérables pourraient se faire jour. L'institution du Défenseur des enfants a été créée par la loi du 6 mars 2000, indépendamment des autres structures d'aide à l'enfant. Ceci pour répondre à un triple objectif : d'une part, accueillir les requêtes individuelles formulées par des

mineurs, des représentants légaux ou des associations ; d'autre part, relever les dysfonctionnements qui font obstacle à l'application des droits de l'enfant ; enfin, exercer un travail de promotion et d'information autour de la Convention des droits de l'enfant. Le Défenseur des enfants en exercice peut présenter chaque année jusqu'à dix propositions pour améliorer l'application de la charte de l'Onu.

### Une diversité de plaintes

Au cours des six premières années d'exercice, quelque 12 000 plaintes individuelles sont parvenues à l'institution. Sur ces 12 000 situations, un quart a émané des enfants, des adolescents et des associations chargées de les défendre, le reste, une très forte majorité, des parents, deux fois plus des

#### CLAIRE BRISSET

Claire Brisset a été journaliste pendant seize ans (*Le Figaro*, *Le Monde*, *Le Monde diplomatique*). Elle a travaillé douze ans pour l'Unicef et, en mai 2000, a été nommée pour six ans défenseure des enfants par le Conseil des ministres.

## La Convention des droits de l'enfant

Adoptée le 20 novembre 1989, la Convention internationale des droits de l'enfant est à ce jour la convention la plus ratifiée de l'histoire. Retour sur une construction ambitieuse, en constante évolution.

### De Janusz Korczak à l'Onu

Nous sommes en 1914, au moment même du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Dans ce contexte tourmenté paraît en Pologne un ouvrage véhément qui s'insurge contre les mœurs éducatives du temps. Son titre : Comment aimer un enfant. Son auteur, un éminent pédiatre polonais, Janusz Korczak, demande pour chaque individu, majeur ou non, «le droit au respect», titre par ailleurs d'un autre de ses livres. Les ouvrages du pédiatre polonais marquent l'entre-deux-guerres. Ils inspirent plusieurs initiatives de la Société des Nations (SDN) que ce dernier juge cependant trop timorées.

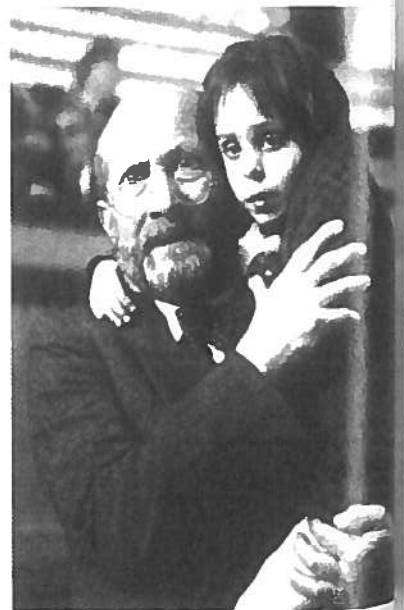
1939 : L'Europe sombre dans le fascisme et le nazisme. Le pédiatre est juif. Enfermé dans le ghetto de Varsovie, il prend soin de près de 200 orphelins. Lors des grandes arrestations, un SS lui fait signe de s'enfuir. J. Korczak ignore le signal, il est gazé avec les enfants, à Treblinka, en août 1942. Il est monté volontairement

dans le train de la mort, après avoir écrit, dans son bouleversant *Journal du ghetto* (1) : «*Le monde est-il une transformation continue du mal, ou bien avance-t-il vers un idéal en allant toujours plus haut et plus loin au milieu de ceux qui tombent ?*»

Les massacres qui jalonnent la Seconde Guerre mondiale et la naissance des Nations unies portent sur le devant de la scène la pensée de J. Korczak. Les droits de l'enfant sont défendus timidement d'abord, puis de façon éclatante, en 1989, avec l'adoption à l'unanimité de la Convention internationale sur les droits de l'enfant. Ce texte est aujourd'hui le traité de droit humanitaire international le plus ratifié au monde. ■ C.B.

#### NOTE

(1) L'ensemble des œuvres de J. Korczak a été publié en France par les éditions Robert Laffont.



Janusz Korczak (1878-1942).

# seure des enfants

mères que des pères. Un tiers environ des plaintes a concerné des conflits familiaux inextricables, dans lesquels les enfants sont parfois littéralement broyés. L'institution a ensuite recueilli, en nombre croissant sur six ans, des requêtes liées à la situation d'enfants étrangers vivant sur le sol français, des plaintes liées à l'école, notamment au défaut de scolarisation des enfants handicapés; mais elle a également dû faire face à des difficultés liées au contexte socio-économique (problèmes de logement en particulier) et s'est confrontée à des contestations de placements de mineurs. Les abus sexuels et les mauvais traitements ont représenté une part relativement limitée, grâce à l'existence d'autres instances, telles que le numéro vert 119 Enfance maltraitée, qui répond aux urgences.

## Des changements attendus

Au final, l'institution est parvenue, non sans difficultés, à résoudre la moitié des cas soumis.

Quel regard ces six années permettent-elles de porter sur la manière dont la société française traite ses enfants? En premier lieu, il est apparu que la société n'accordait pas une attention suffisante à la petite enfance (0-3 ans) et à l'adolescence. La France est la seule parmi tous les pays industrialisés à scolariser des bébés de 2 ans, dans des conditions qui ne respectent ni leur soif de contact avec des adultes, ni leurs exigences de sommeil, de calme et d'attention. Concernant l'adolescence, la mise en place d'une véritable politique associant les efforts de la santé, de l'éducation, des services sociaux et quelquefois aussi de la justice est nécessaire. La justice, particulièrement la justice des mineurs et la justice familiale, est le deuxième point qui a semblé problématique. La France est dans le peloton de queue de tous les pays de l'OCDE pour les moyens qu'elle accorde à ce secteur. Pénurie de personnel, structures inadaptées, telle est la loi commune. Au final, les délais de jugement puis leurs exécutions sont extraordinaires. Surtout, l'enfant devrait être mis au

centre des procédures, sur le modèle de l'Allemagne où l'audition du mineur par le juge au moment où ses parents se séparent est de droit.

L'école est apparue comme un autre secteur à réévaluer, surtout à revaloriser dans le sens défini par la Convention sur les droits de l'enfant: elle transmet des connaissances, mais doit également favoriser l'épanouissement de l'enfant et l'éclosion de ses dons. Repenser la prise en charge des handicaps est également nécessaire.

Bien d'autres questions ont cours, telles que la difficulté d'accès pour l'enfant et sa famille à la pédopsychiatrie: jusqu'à six mois d'attente, parfois davantage, avant toute prise en charge. D'une façon plus générale, c'est un certain regard sur l'enfant qu'il semble important de considérer. Nous aimons nos enfants, mais les aimons-nous vraiment pour ce qu'ils sont? Nous ne sommes pas tant dans le culte de l'enfant roi que dans celui, semble-t-il, de l'«enfant instantané», un enfant d'impulsion fait dans l'élan du moment, souvent sans inscription dans l'avenir. ■

## LA CHARTE DE L'ONU

La convention, de portée très générale, a vocation à s'appliquer à tous les pays du monde. Elle mentionne différentes exigences fondamentales propres à tous les enfants: droit pour tous les enfants à accéder à la santé, la nutrition, l'éducation.

Les droits de l'enfant sont énoncés en termes de protection mais aussi en termes de libertés:

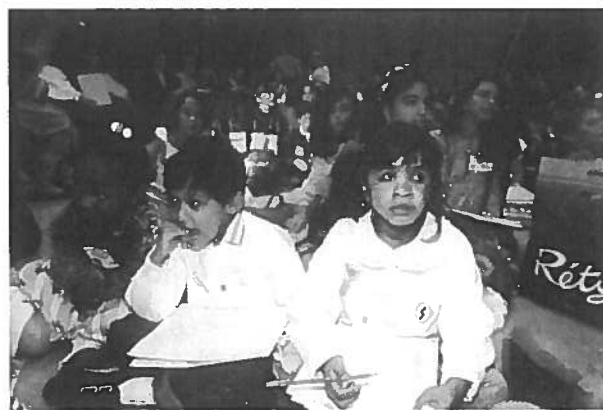
- droit à être protégé contre toute forme de violence (familiale, sociale, économique) et à bénéficier le cas échéant de programmes sociaux visant à fournir l'appui nécessaire;
- droit à participer à la vie de la société dans laquelle le hasard les a fait naître (droit à s'exprimer sur les décisions qui les concernent, en particulier);
- droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion;
- droit à la protection nécessaire pour les plus vulnérables (enfants handicapés, réfugiés, incarcérés, privés d'état civil, etc.).

Presque tous les pays ont à présent adopté cette convention en s'engageant à y conformer leur droit interne. Seuls deux États ne l'ont pas signée: les États-Unis, rétifs à ce type de textes qui les lient de manière fédérale, et la Somalie, déchirée par la guerre civile depuis des décennies et où l'ins- trument de la ratification, le Parlement, n'existe plus.

## Des instances nationales pour un traité humanitaire international

En France, certains ont ironisé, au moment de l'entrée en vigueur de la charte de l'Onu et de sa ratification par la France (1990) sur son caractère théorique. Dans les faits, il est vrai, seul un comité d'experts, à Genève, observe périodiquement son respect par les États, et les sanctions n'existent pas – sauf à considérer le scandale public qu'engendrent les violations les plus grossières.

Un certain nombre de pays ont donc pensé qu'il fallait aller au-delà, créer au niveau des pays un mécanisme propre à faire respecter ce texte et à traduire ses dispositions en droit interne. C'est ainsi que sont nées des institutions nationales qui, sous des appellations diverses (médiateur des enfants, défenseur des enfants, appelés aussi ombudsman dans de nombreux pays...), ont en charge de vérifier que les textes et pratiques en vigueur dans le pays respectent les droits des enfants ainsi que de recevoir les plaintes individuelles des mineurs dont les droits n'auraient pas été respectés. De telles institutions existent aujourd'hui dans une quarantaine de pays à travers le monde. ■ C.B.



Sommet mondial des enfants, 26 septembre 1990, New York.

## La justice ne résout pas tout : le cas des enfants ballottés

**Une semaine chez maman, une semaine chez papa, la garde alternée est un sujet polémique : néfaste pour le développement de l'enfant pour certains, utile pour l'équilibre de la famille pour d'autres...**

*« Maman était un peu folle dans ma petite enfance et papa veillait au grain : quand j'avais 4 ans et qu'ils se sont séparés, la garde alternée s'est imposée comme une évidence, se souvient Marie, 27 ans. À l'adolescence, c'est devenu conflictuel chez mon père à cause d'une nouvelle belle-mère. J'arrivais chez lui avec ma valise le vendredi. Dans la chambre il y avait une armoire portant l'inscription "l'hôtel des voyageurs". En la voyant, je me mettais à pleurer... »*

Marie n'est pas la seule enfant à avoir grandi en transportant son sac à dos entre deux foyers, avec plus ou moins de bonheur... Même si l'on ne sait pas exactement combien de divorces se soldent par ce mode de garde (le ministère de la Justice ne disposant pas de statistiques à ce sujet), la résidence alternée déchaîne les passions. D'autant que jusqu'alors expérimentée à l'amiable par les parents, elle est, depuis le 4 mars 2002, officiellement reconnue par la loi. Le juge des affaires familiales peut même ordonner sa mise en place pour une durée provisoire si l'un des parents la refuse.

### Un livre noir de la garde alternée

*« L'enfant n'est plus qu'un objet à partager en parts équitables, comme les disques, les meubles et le chat »,* déplore le pédopsychiatre Pierre Lévy-Soussan, qui dénonce violemment ce système de garde dans *Le Livre noir de la garde alternée* (1). Cet ouvrage, publié en 2006 par un groupe d'avocats, psychiatres, psychanalystes réunis par Jacqueline Phélip, sage-femme présidente de l'association L'enfant d'abord, évoque *« une catastrophe sanitaire »*. L'association affirme avoir recueilli de multiples témoignages de parents dénonçant les méfaits pour les enfants de ce mode de garde : eczéma, maux de ventre, menaces de fugue ou de suicide... avec même



istockphoto.com

en filigrane, selon certains pédopsychiatres, un risque pour ce jeune en devenir de se construire une double personnalité. D'après l'ouvrage, la loi de mars 2002 n'aurait pas assez de garde-fous contre ces mauvais effets : le juge utiliserait peu les expertises psychiatriques pour trancher, alors que la loi le lui permet, et accorderait majoritairement la garde alternée aux parents qui en font la demande.

### Le syndrome du héron

Tous les avis ne sont pas aussi tranchés. Parmi les défenseurs de la résidence alternée se trouvent les associations de pères. Gérard Poussin, professeur de psychologie de l'enfant, auteur d'un guide sur la garde alternée (2), insiste sur le droit du père à ne pas être *« un intermittent de la paternité »* : *« Un enfant élevé sans père souffre du syndrome du héron : élevé sur un seul pied, il risque de tanguer. »* Pour cet auteur, la garde alternée évite des relations fusionnelles entre un enfant et l'un de ses parents (souvent la mère). Un bémol cependant, il faut que les parents s'entendent bien et habitent à proximité. *Le Livre noir* cite l'exemple d'un bébé de 24 mois qui devait vivre en alternance un mois chez sa mère en France et un mois chez son père aux États-Unis...

Sans remettre fondamentalement en cause la pratique de la résidence alternée, nombreux sont ceux qui cherchent néanmoins des solutions pour améliorer cette pratique. Les parents d'abord, soucieux de ne pas trop perturber les enfants par leur séparation. Certains pratiquent la résidence parentale alternée dans l'appartement familial. Cette fois, c'est maman ou papa qui trimalle son sac à dos chaque semaine (3)... Les spécialistes de l'enfance ensuite : Maurice Berger, chef du service de pédopsychiatrie du CHU de Saint-Étienne, qui déplore que la loi de 2002 ne fasse *« pas la différence entre les besoins d'un bébé de 2 mois et celui des adolescents »*, préconise la solution des tribunaux américains qui proposent un calendrier pour adapter la garde à l'âge de l'enfant. Avant sa première année, un enfant pourrait par exemple voir son père deux ou trois grandes demi-journées par semaine. Claire Brisset, Défenseuse des enfants de 2000 à 2006, a, quant à elle, demandé au président de la République en 2005 d'interdire la garde alternée pour les moins de 6 ans. Jean-Marc Delfieu, psychiatre gardois expert auprès des tribunaux qui reconnaît que la garde alternée dépend des enfants et du contexte, prône la souplesse : instaurer un système que l'on peut réviser facilement et *« faire des points tous les six mois ou une expertise annuelle par le même expert »*.

La garde alternée, on le voit, est une pratique à manier avec précaution, au cas par cas, selon les besoins et le caractère des enfants, mais aussi le profil des parents...

Toujours est-il que même si la question divise, tous s'accordent sur un point : ne pas culpabiliser les parents sur leur séparation car, au final, leur mésentente et les conflits qui en découlent sont plus néfastes à l'enfant que le divorce lui-même. ■

SABRINA RANVIER

### NOTES

(1) J. Phélip, *Le Livre noir de la garde alternée*, Dunod, 2006.

(2) G. Poussin et A. Lamy, *Réussir la garde alternée*.

*Profiter des atouts, éviter les pièges*, Albin Michel, 2004.  
(3) Voir E. Peyret, « La garde alternée à la maison », *Libération*, 21 juin 2007.

# Enfant en danger : les différentes formes d'intervention

**Quelles institutions étatiques** gèrent la prise en charge des enfants dont les parents, pour une raison ou une autre, n'assurent pas le bon développement psychique et affectif? En France, deux dispositifs d'intervention coexistent: une protection administrative et une protection judiciaire.

• **La protection administrative.** Deux services assurent la protection de l'enfance: l'Aide sociale à l'enfance (Ase) et la Protection maternelle et infantile (PMI). Le public visé par ces deux structures diffère. L'Ase s'adresse aux mineurs, aux familles et aux majeurs de moins de 21 ans qui rencontrent des difficultés sociales. Elle leur offre un appui matériel, éducatif et psychologique. De son côté, la PMI vise les futures mères et les enfants de moins de 6 ans, principalement

sous un angle sanitaire. Elle dispense des informations et des soins médicaux de prévention.

• **La protection judiciaire.** Il arrive que l'intervention administrative s'avère infructueuse ou tout simplement se heurte à un refus net des familles de rencontrer un professionnel. Dans ce cas, la protection judiciaire intervient. Les magistrats, les juges des enfants, parfois aussi les juges aux affaires familiales et les juges des tutelles et d'instruction, peuvent exercer une pression sur la famille pour qu'elle accepte un soutien et une aide extérieure. Dans les cas les plus graves, ils envisagent des sanctions. L'Odas (Observatoire décentralisé de l'action sociale) distingue l'enfant maltraité de l'enfant en risque. Si l'enfant en

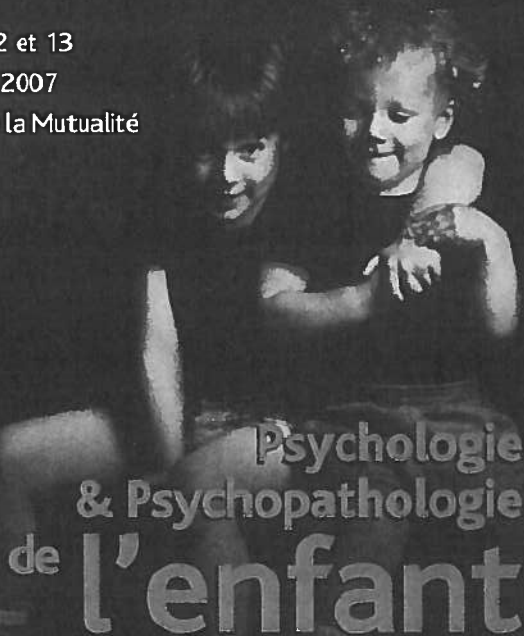
risque vit dans des conditions qui présentent un danger pour sa santé, sa moralité, son éducation, sa sécurité, il devient un enfant «maltraité» quand il subit directement «des violences physiques ou morales, abus sexuels, cruauté mentale, négligences lourdes, ayant des conséquences graves sur son développement physique et psychologique». Il faut bien distinguer les notions de difficulté et de danger. Ce qui a trait aux difficultés quotidiennes des familles dans la vie sociale trouve réponse dans l'aide administrative. En revanche, lorsqu'il s'agit d'une incapacité avérée de la famille à exercer sa fonction de protection et d'éducation, la justice est saisie. ■

FLORENCE MOTTOT

COLLOQUE FRANCOPHONE organisé par la FÉDÉRATION FRANÇAISE DES PSYCHOLOGUES ET DE PSYCHOLOGIE

Avec le concours de **SCIENCES HUMAINES**

Paris,  
les 11, 12 et 13  
Octobre 2007  
Palais de la Mutualité



30 ans de clinique,  
de recherches et de pratiques

12 ateliers - symposiums

23 conférences thématiques

4 conférences honorifiques

2 tables rondes

Posters numériques vidéo-projetés

pendant les symposiums ou en libre accès pendant le colloque

Invités d'honneur: F. de Singly, A. Comte-Sponville, Ph. Claudel, D. Versini

Plus de 75 intervenants dont E. Ackerman, J. M. Baleyre, H. Benoit, M. Deleau, M. Fayol, A. Fiorin, R. Gésdah, B. Golse, J. Grégoire, P. Harris, O. Houde, J. Jambaqué, F. Joly, S. Mansour, F. Marty, D. Mellier, M. Perraudau, B. Pierrehumbert, P. Rochat, B. Schaal, S. de Schonen, C. Sellinet...

Sous le haut patronage du Ministère de l'Éducation nationale, Ministère de l'Enseignement et de la Recherche, Ministère de la Santé et de la Jeunesse

Conception et organisation: Robert Voyazopoulos

Comité scientifique de 47 membres (universitaires, praticiens, personnalités) sous la présidence d'Annick Weill-Barais et Roger Lacuyer

Avec le soutien de la SFPEADA et des associations européennes et francophones

Avec la participation de 7 revues de psychologie de l'enfant

Inscription individuelle pour les 3 jours à partir de 100 € (tarif groupe avant le 30 juin) formation continue 250 €

tél/fax: 01 43 47 20 75 - e-mail: siege@ffpp.net  
Programme et informations pratiques sur  
[www.psy-colloque-2007.org](http://www.psy-colloque-2007.org)

# Les tempêtes de L'adolescence

**Tantôt joyeux et extravertis, tantôt tristes ou coléreux, les adolescents traversent une période de profonds remaniements identitaires qui déstabilise bien souvent leurs parents et leurs enseignants. Faut-il s'en inquiéter? Comment y faire face?**



## **NICOLE CATHELIN ET VÉRONIQUE BEDIN**

Nicole Catheline, psychiatre à l'accueil thérapeutique de jour pour adolescents du centre hospitalier Henri-Laborit à Poitiers, est l'auteure de *Psychopathologie de la scolarité*, Masson, 2<sup>e</sup> éd., 2007. Véronique Bedin est historienne et éditrice spécialisée dans les questions d'éducation. Elles ont publié ensemble *Les Années-collège. Le grand malentendu*, Albin Michel, 2004.

**ÉRIC, 14 ANS**, termine sa quatrième dans un collège tranquille de province. Ici, pas de drogue ni de racket. Pourtant, depuis quelque temps, ses parents s'inquiètent. Eux qui l'avaient toujours connu enjoué, parfois même un peu trop, le voient qui erre sans but, zappe devant la télé, s'abîme dans la contemplation du réfrigérateur à moitié vide, s'enferme des heures dans sa chambre et s'irrite pour

un rien dès qu'on lui adresse la parole. Pire, il sèche ses cours et passe son temps à traîner dehors. Ses résultats scolaires sont en chute libre. Malgré des tentatives répétées de conciliation, Éric semble échapper à tout contrôle... Ses parents, désespérés, décident de consulter un pédopsychiatre. Aujourd'hui, les demandes de consultations pour difficultés scolaires se

multiplient dans les services de psychiatrie pour adolescents (11). L'entrée dans l'adolescence coïncide avec les années-collège. On ne s'étonnera donc pas que ce soit ce niveau de la scolarité qui écope de plein fouet des turbulences inhérentes à cette période. Comment alors interpréter et faire face à ces manifestations parfois troublantes, qui inquiètent bien des parents et perturbent les enseignants? Et, au final, faut-

ses, tant dans son corps que dans sa tête. Ces bouleversements sont source d'énormes tensions exacerbées par le nouveau statut social qu'il acquiert lors de son entrée au collège. Premiers bouleversements : la croissance et la puberté. Le jeune adolescent est soumis alors à des transformations corporelles incessantes : sa croissance s'accélère de façon spectaculaire (passant de 4 à 6 centimètres par an à 9 en moyenne

transformations corporelles constituent un facteur de déstabilisation permanent pour l'adolescent. D'où les stations prolongées dans la salle de bains...

Pour conjurer cette impression d'étrangeté à soi-même, l'adolescent essaye des styles, des *looks* différents. Le vêtement devient un élément constitutif de son identité. « Gothique », « rappeur », ou « lolita », les ados se cherchent des identités provisoires qui constituent autant de carapaces pour camoufler les changements corporels qui les affectent.

Autre élément identitaire de l'ado : la chambre, sorte de tanière ou de domaine où il peut se ressourcer. Elle constitue en fait une extension du corps. Des « défenses d'entrer » assortis de têtes de mort sont placardés sur la porte, la radio est branchée en permanence, et malheur au parent intrus qui osera la couper (pour que son fils travaille!) ou déplacer un objet! Il risque de se voir adresser des hurlements et accuser de porter atteinte à l'intégrité d'un domaine que le jeune considère comme son corps.

L'apparition des premiers signes de sexualisation modifie fortement les relations avec les parents. La pudeur naissante entraîne une certaine prise de distance, en public comme en privé. Le regard que les adolescents jettent sur leurs parents se transforme. Il arrive souvent d'entendre en consultation des jeunes filles qui se plaignent que leur père fasse du bruit en mangeant, ou encore de jeunes garçons qui ne supportent plus du tout d'avoir un contact physique avec leurs parents. Désormais, l'adolescent veut décider lui-même et gérer la relation : « *Quand j'ai envie de t'embrasser, je viens, sinon tu ne me touches pas!* »

### L'échappée belle : se séparer sans se déchirer

Pour se construire, l'adolescent doit quitter ses repères antérieurs et abandonner les modèles parentaux. Les spécialistes parlent du processus de « séparation-individuation ». L'adolescent commence à prendre de la distance, au sens propre comme au figuré. « *Comment être original sans renier ses origines?* », tel est l'enjeu pour l'adolescent, explique Philippe Jeammet (13).

La bonne marche de ce processus dépend entièrement des liens tissés avec les parents : plus ils auront été souples pendant l'enfance, plus

il leur accorder l'importance dramatique que soulignent à l'envi une certaine littérature et de nombreux médias, alors que, de leur côté, les enquêtes montrent que 90% des adolescents se sentent bien dans leur peau (12)?

Grand saut dans l'inconnu, l'entrée au collège engendre un véritable *big-bang* identitaire : durant quatre ans, l'enfant subit toutes sortes de métamorpho-

chez les filles, à 10 chez les garçons). Sans compter tout un cortège de petits et gros ennuis : un jour, des boutons qui percent, le lendemain des poils qui poussent... Le corps devient source de préoccupations et d'angoisses. Jusqu'à la fin des transformations pubertaires, garçons et filles se plaignent de leur nez trop gros, d'un surplus de poids, d'une poitrine trop forte ou trop petite. Ces

**L'Esquive, un film d'Abdellatif Kechiche (2004) restitue le quotidien d'une bande de jeunes banlieusards.**





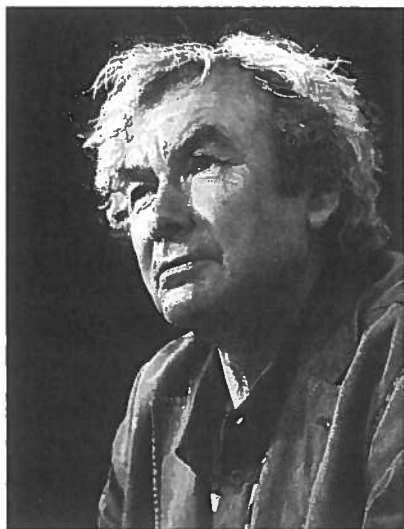
ENTRETIEN AVEC Michel Fize

# Le plus bel âge de la vie !

**ÉPANOUIS, POSITIFS ET RESPONSABLES :** voilà le portrait étonnant que dresse le sociologue Michel Fize des adolescents qui, pour lui, regorgent de ressources humaines et intellectuelles. Ce n'est pas sans aller contre certaines idées reçues. De nombreuses publications consacrées à cette période dite « délicate » réservent une grande place aux problèmes ou aux troubles d'ordre psychopathologique liés à la puberté. Au mieux, elles dressent le portrait de garçons et de filles gauches, instables, ou égoïstes... Dans *L'adolescent est une personne* et *Le Bonheur d'être adolescent*, ce dernier livre écrit en collaboration avec Marie Cipriani-Crauste, M. Fize s'appuie sur l'observation méthodique et quotidienne d'adolescents « tout-venant » pour révéler un autre visage de cet âge prétendu « ingrat ».

**Vous titrez votre dernier ouvrage *Le Bonheur d'être adolescent*. On est loin du discours ambiant tenu sur les garçons et les filles de cette classe d'âge... N'est-ce pas, quelque part, un peu provocateur ?**

Ce livre a la particularité de partir du point de vue des adolescents. D'adolescents « ordinaires ». Ce ne sont pas les adolescents des psychiatres et des psychanalystes. Il y a un paradoxe chez ces professionnels qui disent que 80 % des adolescents vont bien, pour aussitôt tirer le curseur vers ceux qui vont mal, ce qui finit par donner à penser que finalement tous les « bien portants » vont mal aussi. On évacue le « tout-venant » d'un revers de plume, pour se focaliser sur les pathologies, lourdes de préférence, comme les suicides ou l'anorexie. De qui nous parlent, en réalité, la plupart des livres sur l'adolescence ? Des pères et des mères qui viennent consulter, des enfants reçus dans les cabinets. Voilà comment on construit, par « manipulation », un savoir abusif. Quand Marie Cipriani-Crauste et moi-même parlons de « bonheur » d'être adolescent, c'est une façon de dire qu'il n'y a aucune raison pour que cet âge ne soit pas un moment exaltant, voire unique. L'amitié, par exemple, prend alors toute sa valeur, et s'amoindrit souvent, hélas, au fil de la vie. C'est le temps aussi des premières amours véritables, qui font souffrir, qui peuvent se prolonger,



Sociologue (CNRS), auteur de nombreux livres sur l'adolescence, Michel Fize a publié *Le Bonheur d'être adolescent*, en collaboration avec Marie Cipriani-Crauste, Éres, 2005 ; *L'adolescent est une personne*, Seuil, 2006 ; *Le Livre noir de la jeunesse*, éd. de La Petite Renaissance, 2007.

ger, le moment d'une certaine magie des sentiments. Le plaisir de vivre est très visible à cet âge. Regardez dans le miroir, qui rit ?, les adolescents, pas les autres. Seraient-ils vraiment si malheureux qu'ils doivent rire de leur sort ?

**On a tous pourtant en tête l'image d'un adolescent « mal dans sa peau », soumis au bouillonnement hormonal, ne sachant que faire de son corps...**

Dans *L'Enfant difficile* (1930), Alfred Adler parlait déjà de la « prétendue crise de puberté ». Déjà à l'époque, il s'élevait contre cette théorie (avec laquelle on continue pourtant de fonctionner) de glandes, d'hormones qui déclencheraient une véritable apocalypse chez le sujet. L'afflux hormonal propre à cet âge n'est pas contestable. Mais on ne peut passer d'une observation médicale à une interprétation psychologique ou psychanalytique, accoler de façon automatique les mots « crise », « pathologie », « violence » à ce développement pubertaire. On a associé à l'idée de puberté celle du handicap. Les garçons et les filles que nous rencontrons nous rappellent à plus de bon sens. « On ne

s'endort pas un beau soir enfant pour se réveiller adolescent fini », rappellent-ils, amusés. La puberté s'étale sur plusieurs années, ce qui donne le temps de se familiariser avec ce corps nouveau. Et puis d'abord, c'est agréable, pour un garçon, de prendre une charpente musculaire, pour une petite fille, de gagner ses premières formes. La plupart du temps, ces transformations sont bien loin d'être anxiogènes. C'est davantage lorsque le développement de l'adolescent pose problème que les premiers signes de mal-être apparaissent. Faut-il rappeler que dans les livres de psychologie de l'entre-deux-guerres, la crise d'adolescence se résumait à : « une précocité ou un retard pubertaire ». Ce point de vue est, selon moi, très pertinent. Les difficultés ne naissent pas des transformations du corps mais du sentiment éventuel de différence, à un âge où, chacun sait, il est si important de s'identifier au groupe.

**Pourtant la société tire le signal d'alarme : il y aurait toujours plus de conduites addictives, de violence, d'opposition à l'école, de troubles du comportement alimentaire...**

Il faut se méfier de l'effet grossissant de la loupe médiatique. La probabilité, par exemple, qu'une adolescente fasse une crise d'anorexie ou de boulimie est infinitésimale : 2% au total. Je ne nie pas les soucis. Je prétends même que 100% des garçons et des filles rencontrent effectivement à l'adolescence une crise, mais que celle-ci est de nature sociale, familiale, scolaire, ou liée à une inquiétude sur l'avenir professionnel. Ce que je crois, c'est que si l'adolescent peut rencontrer un certain nombre de troubles, ils ne sont pas suffisants pour être qualifiés de pathologiques. J'appelle adolescent heureux un individu qui construit sa vie pas à pas, réussissant ou se trompant à l'occasion. Ce qu'on nomme encore abusivement, et illégitimement la « crise d'adolescence » n'est en réalité qu'un problème relationnel, à savoir la non-satisfaction chez l'adolescent de ses besoins capitaux, le principal d'entre eux étant l'autonomie. La grande découverte de l'adolescent, c'est qu'il peut penser par lui-même et donc différemment de son entourage. Dans la grande majorité des cas, cela se passe



bien. Je rencontre des parents, nombreux, qui me disent que c'est un bonheur pour eux d'avoir des adolescents à la maison. Les échanges s'approfondissent, les discussions deviennent plus stimulantes. Ces adultes apprécient le fait d'être dans une relation de « personne à personne ». Lorsque, en revanche, dans une famille, les parents veulent continuer à gérer leurs enfants comme avant, sans prendre en compte leurs nouveaux besoins et capacités d'affirmation, alors se produit nécessairement la rupture, le conflit.

**Vous semblez signifier que la « crise d'adolescence » n'est en réalité qu'une mystification. Les problèmes, quand ils existent, viendraient donc des adultes ?**

Ce que nous nommons l'adolescence est d'abord la représentation que nous nous faisons d'elle. L'adulte attribue à l'adolescent les traits qu'il souhaite lui donner, avouons-le, souvent des traits négatifs. Ce n'est pas complètement un hasard. Stigmatiser la « crise d'adolescence », c'est une façon pour nous de nous absoudre de nos propres responsabilités. De garder le beau rôle aussi. Quand un parent raconte qu'il connaît des difficultés avec son adolescent, il a donc tendance à dire : « C'est la puberté, c'est un mauvais cap, cela devait arriver, nous aurions dû nous y préparer mieux. » Les parents d'adolescents sont souvent eux-mêmes à un âge de remise en question. Ils craignent d'avoir à faire face à d'autres vagues. Il y a quelques années, lors du phénomène « Lolita », on a pu observer un certain nombre de mères qui, non seulement ne contre-carraient pas cette mode, mais l'encourageaient. Avec ce raisonnement très simple : en mettant nos petites filles dans la peau de femmes, on va faire l'économie de la crise d'adolescence. C'était une parade illusoire. Loin de moi cependant l'idée de fustiger les familles. Il y a sans doute beaucoup d'inconscient dans cette affaire. Je dirai, pour conclure, que l'adolescence est l'âge de toutes les capacités, l'âge de tous les dangers pour le pouvoir des adultes. Je crois que tout cela dissimule des enjeux de gouvernance comme on dit. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
FLORENCE MOTTOT

■ ce sera facile. Comme l'exprime avec humour le psychiatre Daniel Marcelli (4), il y a des enfants collés aux parents comme des *post-it* et d'autres avec de la colle Uhu. Pour les premiers, la séparation est plus simple, pour les seconds, il faut tout arracher. Chez ces ados, la difficulté à rompre les liens familiaux se traduit alors par la révolte.

Côté parents, deux craintes entravent ce processus d'individuation : la scolarité et les copains. Des résultats scolaires médiocres empêchent d'accéder au statut social espéré et de mauvaises fréquentations peuvent mener l'adolescent à la drogue, la violence, la marginalisation... C'est pourquoi les parents essaient de maintenir le contact à tout prix mais parfois maladroitement.

Il y a les inquisiteurs et les intrusifs qui interrogent sans cesse leurs enfants sur leurs moindres faits et gestes. D'autres croient bon de leur faire des confidences qui sont en fait bien trop lourdes à porter, par exemple sur leurs propres déboires sentimentaux. Dans tous les cas, après avoir eu le sentiment qu'ils étaient jusqu'alors les détenteurs du bien-être de leur enfant, les parents ne supportent pas de le voir, tout à coup, triste ou coléreux. Cette attitude, qui manifeste une attente parentale élevée, est certes préférable à l'éloignement affectif dont pâtissaient autrefois les adolescents. Il risque cependant d'enchaîner parents et enfants dans un lien trop puissant.

À l'inverse, bousculer les ados pour qu'ils ne deviennent pas des « Tanguy », ne veut pas dire les autonomiser trop tôt en baissant les bras et en les laissant se débrouiller seuls...

En définitive, chacun doit y trouver son compte. C'est par les négociations entre parents et enfants que l'adolescent pourra s'autonomiser tout en laissant aux parents la possibilité de le surveiller un peu, de loin, à « bonne distance ».

### Des enjeux pour le collège

Comment le collège peut-il alors reconnaître, accompagner, gérer ces changements identitaires ? Pour atteindre cet objectif, il faut tout d'abord éviter une double méprise. D'un côté, parents et enseignants se méprennent trop souvent sur ce qui va être utile aux adolescents du

point de vue scolaire. Ce qui est en jeu, durant les années-collège,

c'est la structuration de la personnalité, la quête de soi. Cette recherche identitaire ne peut se faire qu'à travers

l'autre (copain, enseignant, ou parent). Or, l'institution ne voit trop souvent dans les collégiens que des élèves, des apprentis du savoir, non des êtres dont la personnalité est en train de se structurer au sein du groupe.

De l'autre, les enfants ne renient pas les savoirs, bien au contraire, mais ils cherchent d'abord l'adulte, la personne derrière l'enseignant. Ils observent autant leur attitude personnelle, leur façon de s'habiller, de se comporter que leur façon d'enseigner. Un adolescent sera particulièrement choqué d'être sanctionné par son professeur lorsqu'il arrive en retard à un cours alors que cet enseignant ne prend pas la peine

de s'excuser lui-même lorsqu'il n'est pas à l'heure. Les ados sont très raisonnables. Si on leur dit « blanc », ils disent « noir » juste pour pousser l'autre à aller plus loin et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il dise stop. Trop de réflexions d'adolescents sont prises pour de l'insolence ou de la bêtise alors qu'elles ne traduisent que la volonté de « chercher l'autre » tout en se cherchant soi-même. Faut de comprendre cette « *faim de l'autre* » (5) propre aux adolescents, les enseignants s'exposent à ne rien pouvoir leur transmettre. L'organisation actuelle du collège recèle tous les ingrédients pour faire de ces quatre années un temps fécond pour le développement des adolescents. Au plan du cadre scolaire : diversité des enseignants et des matières sont propices à l'exercice de la comparaison des méthodes et des personnes, à l'ouverture sur le monde. Au plan pédagogique, la mise en place des itinéraires de découverte ou des classes développant des projets artistiques ou culturels (pac) constitue une initiative riche de possibilités, à condition de ne pas seulement la considérer comme un gadget ou un cache-misère pour donner l'illusion aux élèves en difficulté au plan académique qu'ils font encore partie du système. La classe est un lieu privilégié où les capacités naissantes de raisonnement et de réflexivité des jeunes adolescents devraient s'exprimer pleinement. Parce qu'il tient compte des besoins développementaux des adolescents, le travail en équipe permet de dif-

fracter les tensions et de maintenir en éveil l'écoute de chacun. L'enjeu est de taille : en fédérant le collège autour du rapport à autrui, c'est le lien social que l'on fortifie.

### Le vertige de la pensée

Une capacité émergente à l'adolescence est le développement de la pensée abstraite et de la pensée réflexive. L'évolution de la pensée constitue une véritable révolution dans la relation de l'adolescent avec le monde extérieur et avec lui-même. C'est vers la fin du primaire que le grand enfant conçoit que l'autre puisse avoir un point de vue différent du sien. Ce changement de perspective introduit la découverte de la réciprocité en même temps qu'elle instille le doute dans l'esprit du jeune

adolescent : «Après tout je ne sais pas vraiment si untel pense la même chose que moi.»

La découverte d'une pensée sur soi est source d'enrichissement, mais elle est aussi source de tracas et de doutes. La psychanalyste Sophie de

Mijolla parle même d'un «*écroulement du sol de l'évidence* (1)». Chez certains adolescents, la remise en cause des modes de pensée antérieurs suscite parfois une inquiétude qui les fait s'accrocher au fonctionnement de l'enfance : ils continuent à travailler pour faire plaisir aux enseignants et aux parents. Ils refusent les bénéfices d'une pensée autonome qui remettrait en cause l'ordonnement des relations qu'ils ont établies avec leur entourage. Le vertige de la pensée les effraie. Ces enfants connaissent souvent des difficultés à partir de la quatrième, classe à partir de laquelle sont exigées de solides capacités d'abstraction. Il se trouve que c'est le moment précis où se produit la puberté : on comprend donc mieux pourquoi ces classes sont considérées comme difficiles. Ce qui se passe alors, c'est une rencontre explosive entre des adolescents qui doivent vivre leur puberté, des élèves qui ont parfois du mal à s'investir dans cette pensée propre et des adultes, en face, qui ne savent pas toujours comment répondre et gérer cette situation.

S'approprier un savoir et y prendre plaisir est une grande découverte de l'adolescence. Qui plus est, ce mode de pensée constitue un préalable à la capa-

cité de faire des choix, à la consolidation de l'esprit critique, à la formation d'un individu libre, tout simplement. Et dans ce processus, les parents doivent être des accompagnateurs, des guides, ni trop proches ni trop lointains.

### Les ados que l'on fabrique...

L'adolescence est une invention récente, un luxe en quelque sorte que peuvent s'offrir nos sociétés. Autrefois, les enfants travaillaient aux champs ou à l'usine. La puberté n'était qu'un passage du corps de l'enfant à celui de l'adulte.

Avec l'allongement des scolarités, les enfants contemporains, surtout dans les pays riches, disposent d'une longue période pour se construire, pour réfléchir, pour grandir... Le paradoxe est que, dans le même temps, la société stigmatise les adolescents : trop gâtés, sans limites, sans repères..., voilà le leitmotiv diffusé à l'envi par la presse. N'y a-t-il pas là une formidable tromperie sur la liberté concédée aux adolescents ? Cela ne s'apparenterait-il pas à une forme de « lâchage » alors qu'à cet âge l'individu a plus que jamais besoin de référents ?

Faut-il avoir peur des adolescents ou de nous-mêmes ? Si les adolescents dérangent parfois, c'est peut-être aux adultes de s'interroger sur les valeurs qui leur ont été transmises, et ceci depuis l'enfance. Le développement de l'individu, tout comme son éducation, est un continuum. Ne voir dans l'adolescence qu'une série de bouleversements et de ruptures laisse à penser qu'à cet âge tout peut être reconstruit alors qu'il s'agit simplement d'une mise à l'épreuve de la solidité de la construction antérieure. La mise en place de limites et de repères dès l'enfance permet à l'individu de résister aux coups de boutoir de l'adolescence. ■



## L'âge où l'on refait le monde

**17,5 ans, tel est pour les jeunes Français l'âge « médian » du premier rapport sexuel** (un peu plus tôt pour les garçons que pour les filles). Si, on le sait, ce chiffre – qui n'a pas changé depuis trente ans – ne symbolise plus l'entrée dans l'âge adulte, on peut toutefois estimer qu'il borne la première adolescence, celle des transformations corporelles et identitaires.

**Mais que se passe-t-il dans la tête des adolescents ?** Le psychologue Jean Piaget (1896-1980) décrivait cette période comme celle où l'on accède à la pensée abstraite, sans toutefois être encore capable de décentrer ses propres opi-

nions et donc de relativiser ses idéaux ou ses systèmes de pensée (1). Autrement dit, l'adolescent peut se permettre de « refaire » le monde en estimant que sa pensée est universelle... D'où parfois un sentiment de toute-puissance et ces fameuses attitudes multicontestatrices qui agacent tant les adultes.

**Pour le psychologue Jean-Claude Quentel, l'adolescence se démarque de l'enfance par la possibilité de contester la loi (2). L'enfant peut désobéir, tester l'autorité à laquelle il est confronté, tenter de la transgresser, mais il ne remet pas en cause la légitimité de la loi des adultes.**

L'adolescent, en revanche, a acquis une autonomie de pensée qui lui permet de remettre en question cette autorité.

**« Il devient sourd à la voix qui le rendait docile ; c'est un lion dans sa fièvre ; il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné »,** disait déjà Rousseau des adolescents (3). ■

MARTINE FOURNIER

#### NOTES

- [1] J. Piaget, *Six études de psychologie*, Denoël/Gonthier, 1964.  
[2] J.-C. Quentel, *Le Parent Responsabilité et culpabilité en question*, De Boeck, 2001.  
[3] J.-J. Rousseau, *L'Émile*, livre IV.

#### NOTES

- [1] Elles représentent plus de la moitié des demandes de consultations dans les services pour adolescents.  
[2] Enquête Ipsos Insight « Relations adolescents-adultes : l'image et l'avenir en questions... Étude qualitative, premiers enseignements sur les relations adolescents-adultes », 2006.  
[3] P. Jeammet (dir.), *Ado-*

*lescences Repères pour les parents et les professionnels*, La Découverte, 2004.

[4] D. Marcelli, *L'Enfant, chef de la famille. L'autorité de l'infantile*, Albin Michel, 2003.

[5] L'expression est de Philippe Jeammet.

[6] S. de Mijolla-Mellor, *Le Plaisir de pensée*, Puf, 1992.

# La CULTURE des 12-15 ans

**Une bande de copains, un look à la mode, un langage codé... l'adolescent relègue sa famille au second plan pour adopter les signes culturels de sa génération. Pas de grande opposition, donc, mais plutôt une résistance feutrée à l'autorité. Avec comme point de mire la reconnaissance des adultes.**

**ON LES CROISE DANS LES RUES, PARLANT FORT, JURANT, USANT DE TERMES INCONNUS;** on les aperçoit cheminant vers leurs collègues, baskets et sacs au dos, se bousculant; on les côtoie parfois chez nous, avec le sentiment de ne pas les connaître, et surtout de ne pas les comprendre.

Qui sont donc ces garçons et filles de 12-15 ans, aux attitudes parfois bien déroutantes? Et surtout, pourquoi paraissent-ils agir si souvent en décalage avec le monde des adultes?

## Les copains d'abord...

*«C'est les amis qui sont le plus important. Les parents, y'en a marre, toujours en train de gueuler. Quand t'es avec tes amis, ils te posent pas de questions, t'es détendu. Tu fais des bêtises, ils vont rigoler avec toi, ils vont te suivre»,* énonce Tsia sans ambages. Les relations

entre adolescents priment en effet dans leur existence. La famille est relayée au second plan. Ceux qui comptent sont les pairs. Les 12-15 ans s'organisent en réseaux d'affinité: les filles entre elles, les garçons entre eux, ceux du quartier d'une part et ceux de la commune voisine d'autre part. L'activité principale et préférée est la discussion. Apparemment insignifiants,

les échanges relèvent pourtant de préoccupations fondamentales telles que l'intégration dans le groupe, la nature et la force du lien aux autres. Il s'agit d'apprendre et de maîtriser les règles de sociabilité. Les relations avec l'autre sexe nourrissent beaucoup les débats. Pour ce sujet, et en général dès qu'ils veulent exclure des discussions les adultes ou les enfants, les adolescents utilisent un « parler jeune » constitué de verlan, d'argot, de termes étrangers. Mais les échanges ont aussi un autre objectif social: ils visent à « se marquer ». Plaisanter, rire, faire rire sont des actions intégratives au groupe. En cours d'anglais, Flora lit un passage du texte au lieu de répéter la phrase comme le lui a demandé l'enseignante. « Tu n'écoutes

### ISABELLE DANIC

Sociologue à l'université Rennes-II/CNRS «Espaces et sociétés». Elle a publié en 2006 «La culture des 12-15 ans: les "lascars" comme modèles», in Régine Sirota (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Presses universitaires de Rennes, 2006; et avec Julie Delalande et Patrick Rayou, *Enquête auprès d'enfants et de jeunes. Objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Presses universitaires de Rennes, 2006.





Flore-Aël Surun/Tendance Floue

*pas. Encore une fois comme ça, et je te sanctionne.*» Quelques minutes plus tard, l'enseignante interrompt un élève pendant une phrase. Trois élèves réagissent : «*Vous n'écoutez pas, Madame. Vous n'étiez pas attentive, encore une fois et vous serez punie.*» Les plaisanteries ont souvent trait aux adultes (ou aux enfants), pour se divertir mais aussi pour s'en distinguer.

### Ni enfants, ni adultes

Les activités permettent aux adolescents de s'identifier à leur classe d'âge. «*Après le collège, je regarde la télé, je joue à la Playstation*», rapporte l'un d'eux. Même réalisées seul dans la chambre, les occupations alimentent des échanges ultérieurs avec les autres adolescents, sur un fond commun de références qui manifestent l'adhésion à un groupe. Le «look» permet également à chacun de se reconnaître entre pairs et joue un rôle déterminant dans l'intégration. «*Il*

*y en a qui s'habillent pas normalement, déclare Grégory, je les fréquente pas.*» Il s'agit de se distinguer des allures adulte ou enfantine. Les filles refusent généralement les attitudes connotées «femmes» : «*J'aime pas être en jupe, rapporte Gwladys, toujours en baskets. J'aime pas les chaussures à talon.*» Les garçons se réfèrent aux «lascars», adoptant pour la plupart la tenue sportive de marque. Ce phénomène d'identification au groupe d'âge (pas aux lascars) est ambigu. Plus ou moins distants de ces normes individuellement, les adolescents les valorisent cependant quand ils sont ensemble et tentent pour la plupart de les respecter et de les faire respecter par les autres, générant une autocontrainte collective très forte. Leurs références culturelles, vestimentaires, musicales, technologiques changent quand des enfants ou des adultes en empruntent certaines. Elles s'adaptent aussi à l'apparition sur le marché de nouveaux produits. On le voit, ce qui caractérise la culture adolescente n'est pas tant l'acquisition d'objets ou l'adoption d'attitudes précises, mais bien plutôt

la recherche d'une culture de groupe qui lui soit propre.

Le collège est le principal lieu où les 12-15 ans façonnent et expérimentent leur appartenance à une génération, à un «nous» distinct du monde des adultes et de l'enfance. Les établissements diffèrent bien entendu entre eux, mais les élèves ont néanmoins la conscience de participer à une expérience commune. En France, les jeunes de cet âge ont l'obligation de fréquenter le collège unique depuis trente ans. La scolarisation est d'abord perçue comme une contrainte. «*On n'a pas le choix, d't'façon*», ironise l'un d'eux. Elle subordonne les élèves aux adultes, aux enseignants et aux parents. Certes, que ce soit dans les établissements scolaires ou socioculturels, dans la famille, la hiérarchie entre adolescents et adultes est moins marquée aujourd'hui que dans les générations antérieures. Cependant, les injonctions familiales et les politiques publiques continuent de fixer certaines limites – telles que la loi interdisant les rassemblements dans les halls d'immeubles ou encore les

## Generation.com

La génération des moins de 25 ans est la première à avoir grandi dans un monde dominé par le tout médiatique. Empruntant à la fois à la télévision et à la radio, Internet, surtout, transforme le rapport des jeunes à la culture et à l'autre.

Après la génération «yé-yé» et «peace and love», voici venue la génération «internet». Selon Médiamétrie (1) en effet, les 13-24 ans sont désormais les plus connectés de la population française. Au grand émoi de parents qui, s'ils ne sont pas eux-mêmes touchés par le «virus», voient mal ce que leurs enfants peuvent retirer de stations prolongées devant... une machine. D'un côté, les adultes admirent l'aptitude quasi innée des petits à manier le langage informatique. De l'autre, ils redoutent un média qui, tout en échappant en partie à leur contrôle, génère de nombreux discours alarmistes. Au rang desquels, le risque de repli sur soi et d'apparition d'un sentiment de solitude. Or des études (2) montrent qu'en moyenne, un adolescent de 12 ans passe 29 minutes par jour sur messagerie instantanée, plus que le temps qu'il consacre à visiter des sites et à surfer sur la toile (25 minutes). À ces 29 minutes, il faut ajouter les 20 minutes consacrées quotidiennement à l'écriture et l'envoi d'emails. Autrement dit, dans l'ordre des préoccupations liées à internet, les activités «solitaires» (recherches pour les devoirs, achats en ligne, jeux...) viendraient bien après le désir d'entretenir des relations ou de se faire des copains.

Pour Sylvie Octobre, chargée d'études au ministère de la Culture, les garçons et filles se définissent aujourd'hui davantage par leurs réseaux que par les loisirs qu'ils partagent avec leurs pairs (visite des musées, soirées au théâtre, parties de football...). Le Net incarne l'émergence d'un autre type de compétence relationnelle entre les jeunes, où «communiquer avec» compte désor-

mais plus que «faire avec» (3). Dans ce processus de socialisation, l'étendue du réseau internet est un facteur «de bonne réputation», et donc d'estime de soi. Cette sociabilité virtuelle ne serait-elle pas un peu facile, comme pourraient le laisser supposer la brièveté et le caractère parfois anecdotique des échanges ?

Pour Annette Dumesnil (4), Internet ne se contente pas d'ouvrir les enfants sur une multiplicité de mondes, il modifie en positif l'«art de se rencontrer». «Les jeunes ne se présentent plus, en fonction de codes sociaux qui dans la vraie vie étiquettent immédiatement. Ils se présentent tels qu'ils se ressentent au moment où ils parlent.» Dans la vie «ordinaire», les copains sont souvent ceux du quartier, de la classe: nom, statut social, look, réussite scolaire, la socialisation est avant tout affaire de «reconnaissance». Sur Internet, tout le monde est *a priori* sur un pied d'égalité. «J'aime», «J'aime pas», «Je pense que...» Les garçons et les filles ne sont plus déterminés par leur statut de «fils de...» ou «fille de...», mais d'abord par leurs goûts et leurs questionnements. Cette transformation dans la relation à l'autre accompagne la prise d'autonomie du jeune adolescent vis-à-vis de sa famille décrit par François de Singly dans *Les Adonaisants* (5). L'enfant s'affranchit en douceur du contrôle parental et se rapproche de la culture de sa génération.

Loin d'isoler les individus, Internet est aussi le moyen



Marc Bonneville/Picturank

pour les jeunes de renforcer leurs réseaux de proximité. Au même titre que le téléphone et les SMS, les chats et les messageries instantanées permettent de communiquer avec les amis, la famille. Ainsi les discussions avec les copains se poursuivent souvent bien après l'école, elles participent à la construction du sentiment d'appartenance au groupe. Les très jeunes peuvent grâce à la messagerie entretenir des liens amicaux fréquents avec leurs amis tout en restant présents au domicile, et donc concilier leur besoin de sociabilité avec les attentes parentales (6). Posséder un ordinateur dans sa chambre constitue dès lors un véritable enjeu d'émancipation.

Internet favoriserait-il ceux qui possèdent au préalable un dense réseau relationnel, des aptitudes sociales évidentes ? Les études montrent que les adolescents qui déclarent ressentir quotidiennement à l'école un sentiment de solitude et/ou d'anxiété sociale sont plus enclins à se confier à un étranger qu'à un proche. Or sur Internet, débarrassé des conformismes et des préventions de la vie réelle, le jeune peut expérimenter sa relation à l'autre, par «essais et erreurs». Un simple clic..., et le lien est rompu. Ce qu'il n'ose pas dire, même au meilleur ami, peut ici être exposé sans honte. Une recherche américaine (7) conclut, *a fortiori*,

que l'utilisation modérée d'Internet a des retombées sociales positives au quotidien: elle encourage l'engagement dans la communauté, le sentiment de confiance dans l'autre et les affects positifs.

**Doit-on voir au final dans Internet un nouvel outil de communication propre à la jeunesse ?** Son appropriation par les enfants et les ados interroge, de façon générale, la place grandissante prise par les nouvelles technologies et l'écran dans la vie quotidienne. Certains voient dans cette culture de l'écran une «non-culture». Pour d'autres, comme S. Octobre, c'est une véritable transformation du rapport juvénile au monde et à l'autre qui se joue. ■

FLORENCE MOTTOT

### NOTES

- (1) Observatoire des usages d'Internet.
- (2) E. F. Gross, J. Juvonen et S. L. Gable, «Internet use and well-being in adolescence», *Journal of Social Issues*, n° spécial «Consequences of the Internet for self and society: Is social life being transformed?», 2001.
- (3) S. Octobre, «Les jeunes et les "NTIC"», revue *Diversité*, mars 2007.
- (4) A. Dumesnil, «Mes copains sur Internet, c'est "pour de faux" et "pour de vrai"», *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence. Revue du Grape*, mars 2004.
- (5) F. de Singly, *Les Adonaisants*, Seuil, 2006.
- (6) C. Metton, «Les usages d'Internet par les collégiens. Explorer les mondes sociaux depuis le domicile», *Réseaux*, vol. XXI, n° 123, 2004.
- (7) R. Kraut, S. Kiesler et B. Boneva, «Internet paradox revisited», *Journal of Social Issues*, n° spécial «Consequences of the Internet for self and society: Is social life being transformed?», 2001.

«Une journée sans école et sans autres obligations? ! Aucune hésitation: mes amis! Cette journée je la passerais avec eux, c'est certain. Je présenterais mes copains du [quartier B] à ceux de [quartier C] et on irait traîner quelque part... Le matin, j'appellerais une copine qui appellerait un copain et ainsi de suite. (c'est très amusant le téléphone arabe et très utile). On se rejoindrait tous à midi au Mc Do. Quelqu'un renverserait un coca, il y aurait une commande mal prise, des vols de frites, un d'entre nous recracherait son coca sous le coup d'un feu vire ou je ne sais quoi... (On rêve tous de ça à un moment). Après ce super déjeuner, on irait finalement dans un parc assez tranquille. Certains s'assiéraient, d'autres s'allongeraient dans l'herbe et on discuterait de tout et de n'importe quoi pendant des heures! Des mecs, des filles, des parents, de nos connertes et même de l'école. (La discussion c'est très important entre nous, pour les confidences faut bien choisir à qui on va l'idée!). Et des confidences, on s'en dirait! Quand la nuit se fait sentir, on se relèverait tous et on se fait la bise, de gros câlins, on se taperait dans la main puis chacun repartirait chez soi tout content. (et les amis, à cet âge, c'est très très important et parfois plus qu'autre chose!). Après avoir tout écrit dans mon cher journal intime, je m'endormirais paisiblement...»

Rédaction d'Aurélié, 14 ans.  
Le sujet était: «Si tu avais une journée sans école et sans obligation, qu'est-ce que tu ferais? Qu'est-ce que tu aimerais faire?»  
(orthographe conservée)

est le fait d'une minorité, de quelques garçons de milieu moyen ou favorisé, quelques filles de milieu populaire et des garçons de milieu populaire. Ces «lascars» comme les appellent les autres, qui sont aussi les plus perturbateurs dans les classes, s'attirent une forme de respect, de valorisation par le groupe. Ils «sont drôles», ils ont la «tchache», par opposition aux «intellos», «ceux qui parlent assez bien, qui se tiennent à carreau, qui sont un peu tèche-cul avec des profs», résume Justine. Valoriser le «lascar», c'est valoriser l'insoumission contre la subordination, autrement dit contester la domination et l'ordre adulte. L'opposition à la règle fixée n'est pas systématique chez ces lascars, ni constante dans le temps. Les mêmes peuvent s'opposer aux adultes dans certaines situations, et coopérer dans d'autres circonstances. Ces basculements s'observent tant en famille, qu'au collège ou dans le quartier. Les adolescents sont en fait des individus pluriels (11). Ainsi cet enfant perturbateur déclare: «C'est vrai maintenant je me rends compte qu'il vaut mieux que je bosse. Je me suis laissé un peu aller. Il faut travailler, t'es au collège c'est pour travailler.»

La culture adolescente n'est pas non plus une culture d'aliénation par la consommation, comme on l'entend souvent. Les entreprises constatent qu'il est difficile de convaincre les adolescents: contre toute logique de marketing, ceux-ci rejettent souvent des biens ou des services qui leur étaient destinés (12). De même que les 12-15 ans sont multiples dans leurs réactions, les adultes n'ont pas une attitude figée envers leurs adolescents: ils balancent entre un souci d'autorité et une recherche de relations égalitaires. Au final, face à cette domination douce, les 12-15 ans créent somme toute une culture de résistance feutrée. En quête, avant tout, de reconnaissance sociale, ils se construisent un univers distinct, loin des attentes du monde adulte. ■



■ décrets municipaux interdisant les espaces publics aux moins de 15 ans après une certaine heure. Ce cadre est parfois mal ressenti. «Je vois pas pourquoi on peut pas discuter dans le hall, se plaint Justine. On a le droit d'être là, c'est notre hall aussi.» Une manière pour les jeunes de prendre leurs distances vis-à-vis de cette «domination» est d'utiliser certaines formes d'expression propres aux adolescents des milieux populaires (parler jeune, «look», musique, danse,

chahut...). Parfois aussi, de recourir à la dérision, l'ironie, l'esquive et la passivité. Les adolescents cherchent une valorisation sociale, et pour ce faire, ils mettent à profit aussi bien leurs ressources physiques (force, beauté, charisme) que leurs ressources verbales (humour, second degré), ou encore leur capital social (les grands frères, les cousins, etc.).

### Lascar, plutôt qu'intello...

Cette résistance quotidienne «douce» peut ponctuellement prendre des formes plus violentes. «Hier, raconte Chloé, y'a John et deux autres, ils ont lancé des cailloux à un petit vieux qui était à sa fenêtre.» L'affrontement direct avec l'adulte est observable dans le quartier, dans le collège, voire dans certaines familles; il

#### NOTES

(11) Voir B. Lahire, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998.

(12) P. Bruno, *Existe-t-il une culture adolescente?*, In Press, 2000

# UNE ENFANCE sans temps mort

**Travail scolaire, cours particuliers, musique, sport, anglais, arts plastiques... À l'image de celle des adultes, la semaine des enfants est bien souvent surchargée. Que se cache-t-il derrière ces emplois du temps pléthoriques? Des modes de vie certes, mais aussi des craintes face aux exigences des sociétés contemporaines...**

**1 338 HEURES ANNUELLES DE CLASSE POUR UN ÉCOLIER EN 1894, CONTRE 888 HEURES AUJOURD'HUI** : ce constat, tiré d'une analyse de Roger Sue et Yves Rondel (11), met à mal « *le discours ordinaire qui prétend que les enfants sont de plus en plus pris par l'école, n'ont plus de temps pour eux* ». Sur un an en effet, le temps libre recouvre environ 80% du temps de veille d'un écolier et 70% de celui d'un collégien.

Il convient cependant de nuancer ces affirmations. À la journée d'école par exemple, il faut ajouter les temps consacrés aux transports, aux devoirs et aux leçons, sans compter parfois les cours particuliers qui s'ajoutent à ceux de l'école, les séances d'orthophonie, etc. L'ombre portée de l'école s'étend aussi parfois sur des activités culturelles ou de loisir censées avoir des retombées favorables sur les performances scolaires ou sur le « sens » qu'elles sont en mesure de donner aux apprentissages accomplis à l'école ; ce qui n'est d'ailleurs pas faux.

Enfin, les enjeux scolaires s'étant considérablement alourdis, l'enfant ou l'adolescent étant très tôt confronté à des verdicts scolaires qui engagent son avenir, la densité du travail scolaire et la tension qu'il suscite sont plus fortes



aujourd'hui qu'hier. Bref, même si le temps des enfants et des adolescents est loin d'être dévoré par l'école, celle-ci reste très présente et pesante dans leur vie quotidienne même quand ils en sont sortis et à distance. Même s'ils ne l'aiment pas, elle est de fait au cœur de leur existence quotidienne. « *Le temps scolaire déborde largement sur le temps non scolaire* », pour reprendre le propos de Gilles Pronovost (12).

## Des mercredis surchargés !

En fait, les enfants sont soumis à une double pression : très fortement incités par leur famille à réussir à l'école (« Pense à ton avenir ! Le monde est de plus en plus dur ! »), il leur est aussi demandé de s'épanouir, de développer leur autonomie. Ces attentes et les moyens d'y faire face varient selon leur

milieu social. La conciliation de ces deux injonctions à la réussite scolaire et à l'épanouissement individuel pourrait bien aussi être au principe du succès remporté par des entreprises de cours particuliers ou de « soutien scolaire ». Elles affichent une volonté d'attention à chaque élève dans son individualité, alors même que leur objectif premier est de permettre à leurs clients l'accès à des filières ou des classes convoitées dans une compétition scolaire ardente. Cette demande double que les classes moyennes, en particulier, adressent à l'école, ces entreprises déclarent y répondre (13).

Mais lorsque l'enfant n'est pas à l'école, que fait-il ? Interviennent ici diverses variables : sexe, milieu social d'appartenance, ressources financières et culturelles, ampleur de l'espace des possibles (l'accessible et le pensable), mais aussi zone rurale ou urbaine de

### DOMINIQUE GLASMAN

Professeur de sociologie à l'université de Savoie. Derniers ouvrages parus : *Le Travail des élèves pour l'école en dehors de l'école*, en collaboration avec Leslie Besson, Université de Savoie, 2005 ; *L'Accompagnement scolaire. Sociologie d'une marge de l'école*, Puf, 2001.



résidence, taille de la commune et corrélativement diversité des offres proposées par le secteur privé ou les structures associatives et publiques. Selon des enseignants exerçant dans les quartiers de milieux aisés, la journée la plus éprouvante pour leurs élèves est souvent... le mercredi, où, à partir de 7 ou 8 ans, se répartissent 4 à 5 activités en plus du travail scolaire.

réussite, sont autant de bonnes raisons – rationnelles et raisonnables – qui se conjuguent pour pousser à ouvrir largement l'éventail des offres. En sorte que, ce faisant, et quel que soit leur milieu social, les enfants ou les adolescents semblent disposer de moins de temps qu'ils n'en disposaient naguère pour rien faire. Qu'appelle-t-on ici «ne rien faire»? D'une part ne rien faire de «concret» aux yeux des adultes, et, en particulier, rêver, ou s'ennuyer, ou encore jouer à des jeux que l'on invente, apparemment échelonnés et dépourvus de règles; d'autre part, faire des choses qui ne sont pas organisées, prévues, régulées par des adultes, autrement dit, jouer ou s'occuper «librement».

### Défense de perdre son temps!

Pourtant, les psychologues ont bien montré la fécondité de ce temps «vide» pour aider un enfant à grandir. Le rêve permet de prendre le temps d'élaborer son désir et de symboliser. L'ennui lui-même permet de découvrir peu à peu son désir personnel, et pas seulement le désir des adultes sur lui; ce qui fait problème, c'est l'ennui permanent, récurrent, dans la mesure où il est le symptôme d'un mal-être ou d'une trop grande absence de stimulation. Le jeu, notamment celui consistant à «faire semblant», permet de se représenter, d'élaborer, de s'approprier des situations, en même temps que de mettre de la distance avec ce qui est; il permet d'articuler le dedans et le dehors, moi et l'autre; et, surtout quand les adultes en sont exclus et n'y comprennent rien, le jeu développe chez l'enfant sa capacité à appartenir, en particulier à son groupe d'âge. Jouer en se donnant ses propres règles, jouer en modifiant voire en subvertissant au besoin les règles d'un jeu canonique (par exemple jouer au foot en se donnant le droit d'utiliser les mains), inventer des règles ou moduler au gré du groupe et selon ses procédures les règles d'un jeu existant, c'est faire l'expérience sociale des règles, de leur nécessité, et de leur construction. C'est une expérience distincte, mais riche elle aussi, de celle consistant à jouer selon les règles consacrées et homologuées. Comme est nécessaire le temps consacré à jouer à pas grand-chose, à papoter, à parler, à rire ensemble de tout et de rien: le développement psychomoteur

et relationnel est ici à l'œuvre. Certes, cette offre pléthorique d'activités offertes aux enfants a sans doute pour principe le souhait des nombreux parents qui travaillent de faire échapper les enfants et les adolescents à l'emprise de la télévision ou de la «Playstation», ces nouvelles *baby-sitters* de masse de notre modernité.

Il n'empêche qu'on observe une réticence à envisager un temps pour ne rien faire. Cette réticence pourrait bien reposer sur l'idée que ne rien faire c'est perdre son temps, un temps précieux qui serait beaucoup mieux utilisé à d'autres choses!

Mais tout se passe aussi comme s'il y avait une crainte face à une inoccupation considérée comme périlleuse, dans la mesure où l'enfant n'a pas encore intégré des normes de comportement et d'autocontrôle. Du coup, la question devient celle des conditions dans lesquelles enfants ou adolescents vivent le temps non meublé par des adultes. Pourquoi semble-t-il si difficile d'imaginer des activités «libres», certes cadrées mais non organisées par les adultes, qui se dérouleraient sous leur surveillance et leur responsabilité mais sans qu'ils y soient impliqués?

Laisser les enfants et les adolescents s'occuper seuls génère souvent un sentiment de culpabilité, de se dérober à ses responsabilités éducatrices: les animateurs par exemple, ont le sentiment d'être payés à ne rien faire, de ne pas mettre en œuvre les compétences qui sont les leurs, alors même que ce qu'ils ont à proposer peut être de qualité, et de ne pas répondre à l'attente des parents...

Pourtant, quand les enfants s'activent à ne rien faire qui soit organisé par les adultes, ceux-ci peuvent être présents, comme contenant, sans intervenir pour autant dans le rêve, le jeu, l'interaction; ce qui ne revient pas à être passif: l'adulte maintient un cadre, il observe, il assure la sécurité et la vigilance, il protège, avec les modulations nécessaires selon l'âge des enfants ou des adolescents. Autrement dit, quand les enfants et les adolescents «ne font rien», l'adulte peut tout de même être en activité. ■

C'est une journée au cours de laquelle ils semblent ne pas avoir un moment à eux.

### Rêver, jouer, ne rien faire...

C'est évidemment moins le cas dans les quartiers populaires; mais quand les enfants ou les adolescents y sont pris en charge par des structures collectives (maison de l'enfance, centre de loisirs sans hébergement, etc.), la tendance est à l'organisation d'activités multiples, leur permettant de goûter à diverses pratiques culturelles, ludiques, sportives, qui ne leur sont pas accessibles dans leur milieu familial... Épanouir, élargir les horizons, rétablir une certaine justice sociale dans l'accès aux loisirs, avec la conviction largement partagée que ces activités sont porteuses d'apprentissages utiles pour la



Julie Guichet/Pictetank

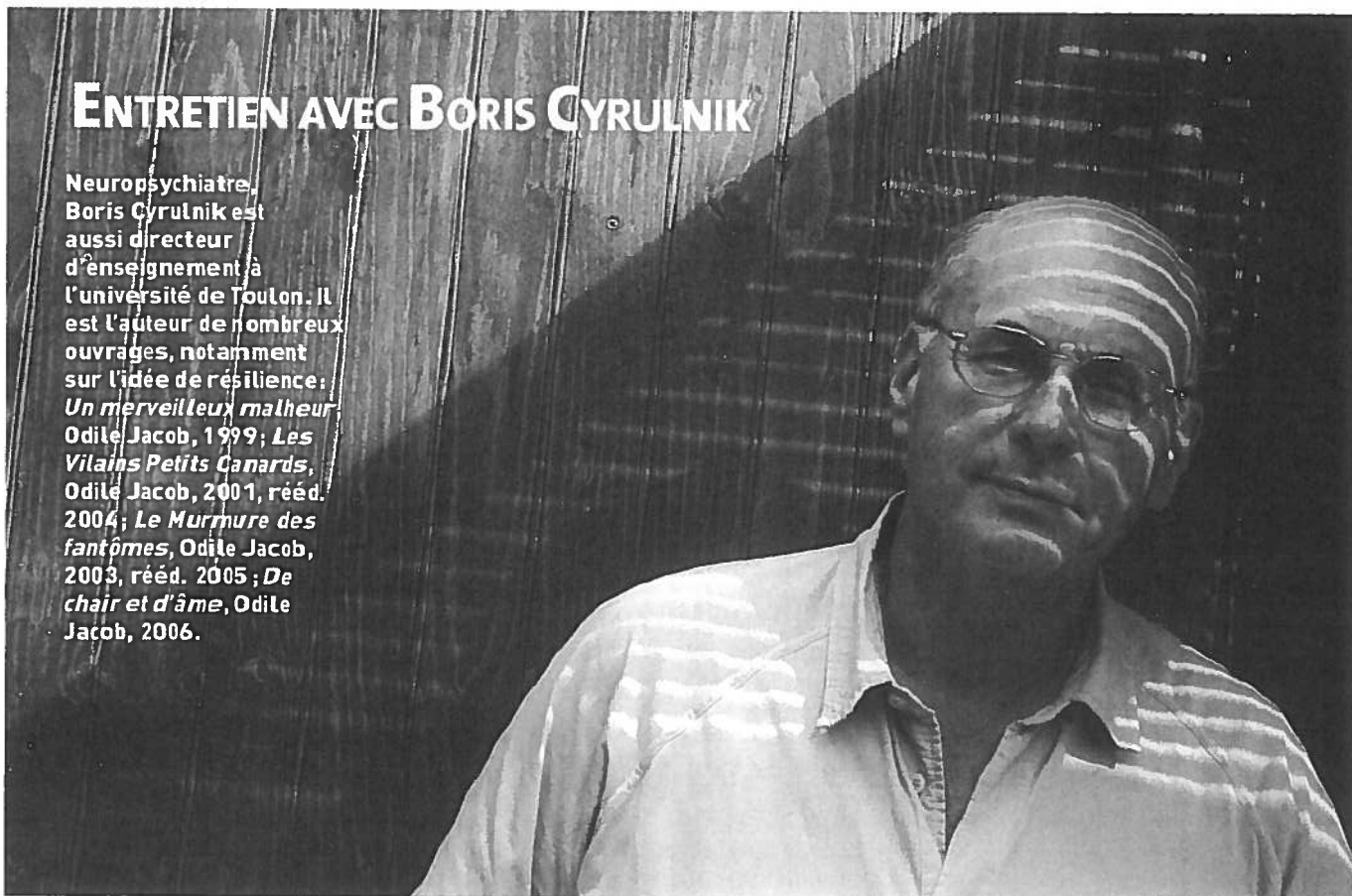
#### NOTES

[1] R. Sue et Y. Rondel, «Rythmes de vie et éducation», *Éducation et Modes de vie. Les Cahiers millénaires*, n° 24, juillet 2001.  
[2] G. Pronevost, *Sociologie*

*du temps*, De Boeck, 1996.  
[3] D. Glasman et G. Col-longes, *Cours particuliers et construction sociale de la scolarité*, CNDP/FAS, 1994.

## ENTRETIEN AVEC BORIS CYRULNIK

Neuropsychiatre, Boris Cyrulnik est aussi directeur d'enseignement à l'université de Toulon. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment sur l'idée de résilience : *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999 ; *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001, rééd. 2004 ; *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003, rééd. 2005 ; *De chair et d'âme*, Odile Jacob, 2006.



# Comment les enfants voient le monde

**Comment l'enfant élabore-t-il sa vision du monde ? Quel rôle jouent sur ses représentations son environnement et son entourage ? Comment penser, au final, l'articulation entre ses déterminismes biologiques et culturels et sa liberté ?**

**PARTIR À LA RECHERCHE DE CE QUE POURRAIT ÊTRE UN MONDE D'ENFANTS...** Boris Cyrulnik a fait de cette formule élégante l'un de ses nombreux « péchés » de curiosité. Les parents et les enfants n'ont de toute évidence pas la même façon de percevoir les choses et les êtres. Le petit est un être humain en voie de développement. La jeune mère et le jeune père ont tendance à projeter sur lui leurs valeurs d'adultes. C'est le prototype même de la relation asymétrique. « *Il existe*, résume le chercheur, *un adultocentrisme comme*

*il existe un anthropocentrisme.* » L'enfant n'est certes jamais un créateur original. C'est un point important. Sa représentation du monde est sculptée par le milieu dans lequel il baigne. Mais comment expliquer qu'un petit élevé dans un environnement « à risque » s'en sorte malgré tout ? Où trouve-t-il ses ressources ? Comment son rapport au monde se transforme-t-il ? La capacité de résilience, c'est-à-dire d'affirmer la vie face à l'adversité, est au centre des recherches de B. Cyrulnik.

Né en 1937, le chercheur grandit à Bordeaux. Ses parents, d'origine russe, sont déportés au cours de la Seconde Guerre mondiale. Raflé à son tour par la police, enfermé dans une synagogue, il parvient à échapper à la déportation. Seul rescapé de sa famille, il croit mourir, mais « rebondit ». B. Cyrulnik devient-il à cette époque le Boris Cyrulnik que l'on connaît ? Peut-être. On comprend mieux, en tous les cas, d'où le chercheur tire son refus de la résignation. Rien n'est jamais déterminé pour toujours, scande-t-il

au cours de l'entretien. L'enfant voit le monde selon la manière dont le monde le construit, sans aucun doute. Mais le petit, au même titre que tout individu, n'en a pas moins une histoire, dont il est acteur.

**Comment se forge la représentation du monde chez l'enfant ?**

L'enfant a une vision du monde qui s'élargit de plus en plus avec le temps, au furet à mesure de son développement cognitif et de ses interactions avec l'extérieur. Son univers est d'abord sensoriel. Très tôt déjà, dès les dernières semaines de grossesse, le bébé a des pleurs ou des sourires intra-utérins qu'on voit très bien à l'échographie. Il sursaute. Il lui arrive aussi de ressentir un stress quand sa mère est angoissée. Ces premières inter-

**« L'enfant se développe en hélice, en interaction avec l'extérieur. »**

actions avec l'extérieur tracent dans sa mémoire interne des sensibilités préférentielles et des habiletés relationnelles qui sont propres à orienter son rapport futur aux choses et aux êtres. Ainsi, le jour où il naît, il est déjà doté d'un appareil à percevoir le monde.

L'univers de l'enfant se conceptualise vers 2-3 ans, lorsqu'il se saisit des mots. Dès cet instant, son monde est métamorphosé. Les personnes, les gestes et les objets prennent un nouvel éclairage; il commence lui-même à agir sur le monde grâce au langage. Sa faculté d'imagination se met en place. Lorsqu'on lui demande par exemple de dessiner un bateau sur l'eau, bien souvent il dessine la forme qu'il voit, mais aussi ce qu'il ne voit pas, la coque et l'hélice. Il répond désormais plus à la représentation qu'à la perception.

Vers l'âge de 4 ans, l'enfant découvre qu'autrui répond à son idée propre du réel, à ses sentiments particuliers. Désormais, pour comprendre le dehors, il lui faut aussi deviner ce qui se passe dans l'univers mental des autres.

L'enfant élargit à nouveau son univers vers 7 ans, quand son système de

connexions neuronales lui permet de se représenter le temps. Auparavant, il n'a pas la capacité de faire le récit d'enchaînements de scénarios. Il parle, mais ne répond qu'au temps présent. En acquérant une neurologie du temps, l'enfant peut s'approprier les histoires de sa culture. Il accède ainsi au monde des croyances.

**On se représente généralement l'individu en bas âge comme un être créatif, doté d'un imaginaire original. Serait-ce une vision littéraire de l'enfance ?**

En fait, l'enfant voit le monde selon la manière dont le monde le construit. Les énoncés familiaux, sociaux ou légaux, les récits, les croyances religieuses ou les discours scientifiques façonnent sa vision. Il se développe en hélice, dans une dynamique d'interactivité avec l'extérieur. Un exemple : un enfant dont la mère est déprimée va, en grandissant, percevoir préférentiellement les images tristes aux dépens des images gaies parce que dans son univers de représentations, ces images le sécurisent. Son goût du monde a été « circuité » par son entourage premier.

L'environnement culturel des petits influence aussi leur image du monde. Prenons le cas des enfants mohaves, en Amérique du Nord. La société mohave considère, selon la tradition, que les bébés sont la réincarnation des personnes décédées. Les adultes ne parlent ainsi pas « bébé » aux nouveau-nés. Ce serait une injure aux anciens. Lorsqu'il grandit, l'enfant mohave perçoit un monde beaucoup plus grave que l'enfant occidental et peut-être plus ennuyeux. D'autres paramètres simples façonnent la vision du monde de l'enfant, le milieu géographique par exemple. Élevé près de la montagne, il percevra mieux les lignes verticales. Élevé près de la mer, son cerveau sera préférentiellement réceptif aux horizontales.

**Que faut-il déceler dans le désir répandu chez l'enfant de ressembler à un superhéros ?**

La géographie des croyances est une géographie de l'amour parental. Un enfant croit au même dieu que ses parents. Né dans un milieu musulman, il a toutes les chances de devenir musulman. De même si ses parents sont chrétiens, il y a toutes les probabilités pour qu'il devienne lui-même chrétien. Il me semble que sur le même modèle, l'identification à un superhéros traduit avant tout chez l'enfant un désir d'être grand,

de s'identifier aux parents, à ceux qu'il aime. C'est une déclaration d'amour.

La fascination pour le superhéros, en revanche, n'est jamais très positive. Elle peut traduire une peur du monde, un désir de reprendre virtuellement la maîtrise du réel. Le plus sûr moyen pour un enfant de calmer une angoisse consiste à transcender sa souffrance dans un monde parallèle. Le jeu, mais aussi le dessin, ou l'écriture permettent de supporter le réel désolé en apportant des compensations magiques.

**Vous avez beaucoup travaillé sur le concept de « résilience ». Comment la relation au monde des enfants qui n'ont pas eu des bases stables pour se construire peut-elle évoluer ?**

Tout enfant développe des types de comportement, sous l'effet d'une double contrainte. Sa pulsion génétique le fait aller vers l'autre, mais c'est la réponse de l'autre qui tutorise son développement. Si le tuteur est stable, lorsqu'un événement nouveau survient, l'enfant s'y adapte et y répond avec son répertoire de comportements acquis précédemment. Au contraire, les enfants dont le développement a été entravé par des difficultés sont souvent repliés sur eux-mêmes, autocentrés. Ils développent peu d'empathie. Leur rapport au monde est limité.

Une manipulation, connue mais éloquente, met en scène la situation suivante : Un adulte remonte un nounours mécanique - l'expérimentateur s'étant arrangé auparavant pour que le nounours ne fonctionne pas. L'adulte fait alors semblant de pleurer. Qu'observe-t-on ? Devant les larmes simulées de l'adulte, la plupart des enfants réagissent en le cajolant, ou en cherchant à ce que le nounours soit réparé. Quelques enfants restent apparemment indifférents. Quelques-uns enfin le frappent ! C'est que l'enfant interprète aussi le monde en fonction de son type d'attachement.

Dans les études sur l'attachement, nous pensons que l'être est dans un développement constant, de l'œuf à la mort. Ce que nous conceptualisons sous le terme de résilience est le contraire du déterminisme fatal. Une première relation peut être un échec; si l'enfant dispose de plusieurs figures d'attachement (grands-parents, instituteurs, institutions), il trouve d'autres tuteurs de développement. Un nouveau rapport au monde émerge alors et s'exprime. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
 FLORENCE MOTTOT

# L'enfant dans « Petits empereurs »

**Hyperchoyés, objets de surinvestissement parentaux, les jeunes Chinois issus de la politique de l'enfant unique ressemblent beaucoup aux enfants rois des pays occidentaux. Avec cependant quelques spécificités dues au contexte de ce grand pays en pleine transformation.**

**EN CHINE, LES ENFANTS DES VILLES FONT L'EXPÉRIENCE D'UNE SITUATION FAMILIALE SANS PRÉCÉDENT.** Dans un pays habitué aux familles nombreuses – leurs propres parents ont en moyenne cinq ou six frères et sœurs –, ils sont seuls pour assumer le rôle d'unique descendant. Cette position les rend particulièrement précieux et leur a valu les surnoms de « petits empereurs » et « petites princesses » ou bien de « petits soleils ». Seuls représentants de leur génération au sein de leur maison face à des adultes plus nombreux, ils ont acquis une place centrale. Selon le phénomène appelé « 4-2-1 », quatre grands-parents et deux parents prennent parfois soin d'un seul enfant.

## « Tout le monde doit m'obéir ! »

Quelles sont les conséquences de tels bouleversements démographiques ? Les premiers enfants uniques atteignent aujourd'hui l'âge adulte puisque la politique de l'enfant unique a été mise



Patrick Le Floc / Explorer/Hoa - Qui

en place en 1979 (voir encadré p. 54). Comment vivent-ils leur enfance ? Finalement, l'enfant chinois est-il si différent de ses petits camarades occidentaux, eux aussi devenus un bien rare dans les sociétés contemporaines ?

Pour les principaux intéressés comme pour les adultes, les deux principaux maux imputés à cette situation sont la surprotection familiale et la solitude ressentie par les enfants. C'est pour y remédier que certains parents de milieux très aisés choisissent la solution des internats privés dans lesquels ils placent leur enfant, parfois dès la maternelle, mais le plus souvent vers 6 ou 7 ans pour l'entrée à l'école élémentaire. D'autres font en sorte de favoriser les rencontres entre cousins. La famille étendue retrouve alors un rôle primordial afin de compenser l'absence de frères et sœurs. Néanmoins, de l'avis de tous – et malgré les dénégations du gouvernement –, la politique de l'enfant unique a de nombreuses conséquences considérées comme néfastes par la population chinoise. La première relevée est le changement de comportement des enfants. On dit constamment que

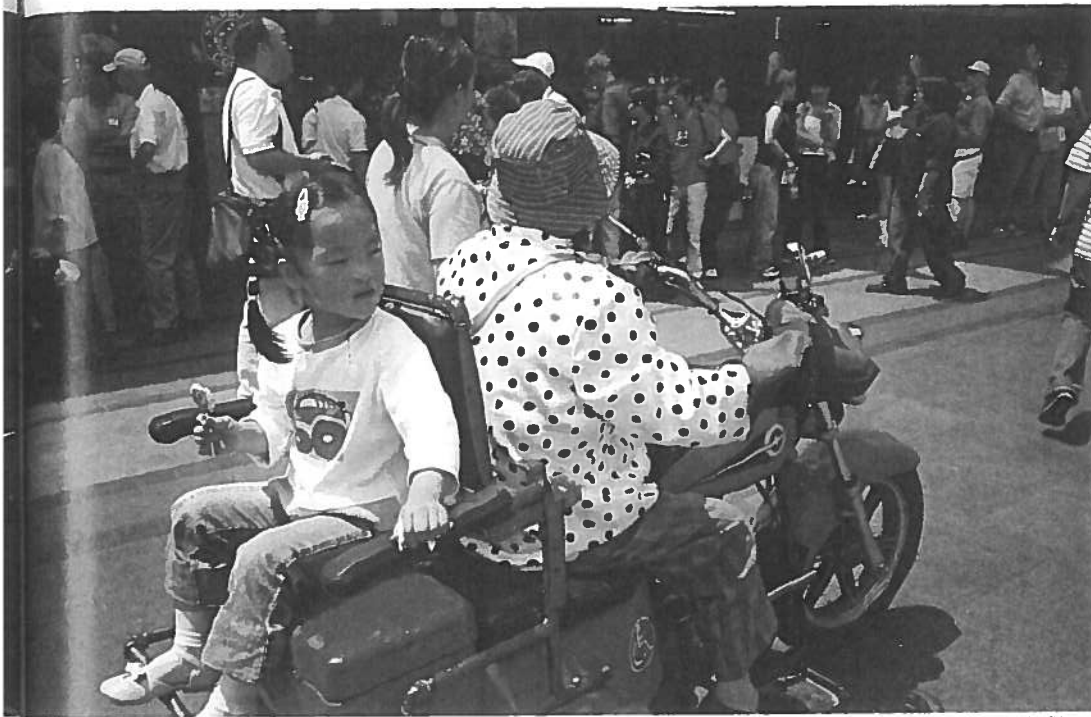
les petits empereurs sont trop « gâtés », « difficiles », « égoïstes », « solitaires », voire « asociaux », « paresseux », « peu courageux », et « peu indépendants ». Certains deviendraient même de véritables petits tyranneaux, n'hésitant pas à s'exclamer : « Tout le monde doit m'obéir ! »

Les enfants uniques ont effectivement pris l'habitude de manifester leurs désirs, leurs sentiments et leurs émotions avec force. Ils disent « je veux... », « je ne veux pas... », « je pense... », « j'aime... », « je déteste... ». Ils n'hésitent pas à refuser de manger ce qui leur est proposé, au grand désespoir de leurs parents ou grands-parents, qui ont souvent connu des périodes de famine. Pour compenser, les adultes les gavent de nourritures fortifiantes. Ceci, ajouté à leur engouement pour les chaînes de *fast-food* occidentales, les fait grossir jusqu'à devenir parfois obèses. Les McDonald et Kentucky Fried Chicken sont généralement remplis de jeunes enfants accompagnés de leurs parents qui se contentent de les contempler pendant qu'ils mangent. Les caprices et les colères en pleine rue ne sont

### GLADYS CHICHARRO-SAITO

Chercheuse associée au Centre d'études françaises sur la Chine contemporaine, Hongkong.

# la Chine urbaine et « petites princesses »



Richard Kahar/Magnum

pas rares. Lorsque les enfants sont jeunes, les parents répondent souvent sur le registre des sentiments : « Si tu continues, maman/papa ne t'aimera plus... » Telle est la phrase qu'on entend constamment, généralement peu suivie d'effets. Car les enfants uniques sont sûrs d'être irremplaçables.

## Un choc des générations

En grandissant, ils continuent d'exprimer vivement leur désaccord face aux attentes de leurs parents. Ils n'hésitent pas à dire : « Je deviens fou ! », « Je ne vous supporte plus ! », puis à courir dans leur chambre où ils s'enferment en claquant la porte. La porte représente d'ailleurs un constant sujet de discordes au sein des familles. Alors que les générations précédentes ont généralement dû partager un espace réduit, les enfants uniques ont leur propre pièce. Même lorsque l'appartement est petit, les parents dorment dans le salon, laissant la chambre à l'enfant. En revanche, ils ne comprennent jamais pourquoi l'enfant s'y enferme. Ils interprètent cela comme un refus de maintenir la rela-

tion, une forme extrême d'asociabilité. Certains s'obstinent alors à venir rouvrir la porte maintenue close, provoquant des colères encore plus virulentes. Dans les pays occidentaux, on connaît bien cette thématique de l'enfant-roi ou de l'enfant-tyran, largement illustrée par certaines émissions de télévision. Mais si ces comportements peuvent finalement ne pas nous paraître particulièrement extravagants, ils désarçonnent fortement les parents chinois. Ceux-ci se sentent démunis face à des manifestations émotives, car eux-mêmes ont rarement eu la possibilité de s'exprimer. Durant leur propre jeunesse, les seuls sentiments honorables étaient ceux voués au Parti communiste et à Mao, l'exaltation ne concernait que l'édification de la Chine nouvelle. L'individualité se dissolvait pour « servir le peuple ». Dans la Chine précommunisme, ces explosions d'émotions individuelles n'étaient pas admises non plus. Elles étaient canalisées par des pratiques culturelles, comme la musique ou la calligraphie, que de nombreux grands-parents tentent d'ailleurs de remettre à l'honneur aujourd'hui.

Or les enfants uniques sont nés après la mort de Mao (1976). Ils ne connaissent que la Chine des réformes et de l'ouverture sur l'étranger. Bien que le gouvernement se réclame toujours du marxisme, un « socialisme de marché » est désormais prôné. La population est encouragée à s'enrichir et le pays se trouve de plus en plus intégré dans les processus de la mondialisation. Les jeunes urbains vivent donc non seulement dans un contexte familial différent de celui qui marqua la jeunesse de leurs aînés, mais aussi dans une société gouvernée par des idéologies politiques et économiques radicalement autres. Cet immense fossé entre la génération des enfants et celles des parents ou des grands-parents explique en grande partie le désarroi des uns et des autres. Si les enfants uniques vivent généralement dans des conditions matérielles bien supérieures à celles qu'ont connues leurs parents et s'ils ont appris à exprimer leur individualité, ils ont en contrepartie un lourd fardeau à porter. Tous se plaignent constamment de la « pression » qu'ils subissent pour correspondre à l'idéal du « bon enfant, »

✎ bon élève » auquel leurs parents aspirent. Ces derniers, qui ont souvent souffert d'une scolarité chaotique pendant la Révolution culturelle, période noire de l'histoire du communisme chinois durant laquelle les écoles étaient fermées, les professeurs persécutés et envoyés à la campagne pour y être « rééduqués » par les paysans, ou bien employés aux tâches les plus ingrates (balayage, nettoyage des latrines). Aujourd'hui, les études sont perçues comme le meilleur moyen de parvenir à la « réussite », c'est-à-dire trouver à l'avenir un emploi permettant de gagner suffisamment d'argent. À partir de 7 ans et parfois même dès 3 ans, les « petits empereurs » sont confrontés à un changement d'environnement radical. Habi-

tués à être le centre de l'attention de tous les adultes de leur entourage tout en ayant très peu de contraintes, ils deviennent soudainement anonymes au milieu de 40 à 50 autres enfants (dans certaines villes, les effectifs vont jusqu'à 70 enfants par classe), tout aussi « uniques » qu'eux et dirigés par un seul adulte : le professeur. Certains ressentent alors un véritable sentiment d'abandon en découvrant qu'ils sont désormais tenus de se consacrer à l'acquisition de la culture scolaire, sans droit à l'erreur possible. Pour leur assurer une chance de succès supplémentaire, leurs parents les inscrivent aussi de plus en plus souvent à des cours extrascolaires, le soir, le week-end ou pendant les vacances, notamment d'anglais, la langue du commerce et des États-Unis... Simultanément, ils rencontrent à l'école la

volonté de l'État qui se superpose à celle de leurs parents : ils sont censés apprendre à devenir des « hommes utiles au pays » : c'est-à-dire actuellement des entrepreneurs créatifs et scientifiques innovants capables de mener la Chine au succès. Une tension croissante depuis l'école élémentaire jusqu'au moment paroxystique du redoutable concours d'entrée à l'université rythme la vie de la plupart des jeunes urbains.

### Le fardeau de l'enfant unique

La future « réussite » des enfants uniques est capitale car lorsqu'ils atteindront l'âge adulte, ils seront seuls pour subvenir aux besoins de leurs parents devenus vieux. Et ceci d'autant plus que le système de protection sociale (santé, retraite...), dont bénéficiaient les salariés pendant la période communiste est en train de se déliter. À l'âge adulte, chaque couple d'enfant unique risque de se retrouver avec quatre personnes âgées à charge. Cette éventualité qui se rapproche de plus en plus préoccupe grandement les familles. Mettre au monde un garçon reste toujours socialement plus valorisé en raison de la persistance du modèle patri-linéaire : seul le petit-fils peut faire de ses grands-parents paternels des ancêtres et leur rendre le culte auquel ils ont droit. Cependant les « petites princesses » reçoivent également beaucoup d'attention dans la mesure où elles seront amenées à jouer le rôle des frères qu'elles n'ont pas, en prenant financièrement en charge leurs parents. Elles sont par conséquent tout autant encouragées à faire des études que les garçons pour obtenir par la suite des emplois qualifiés et rémunérateurs. En définitive, les enfants uniques évoquent une sorte de troisième sexe : ils sont seuls pour jouer simultanément au sein de leur famille les rôles traditionnels d'un fils et d'une fille. On attend des filles uniques qu'elles soient ambitieuses et pensent à leur réussite professionnelle pour assumer les obligations de piété filiale comme des garçons, tout en restant féminines. Les fils uniques doivent être patients, appliqués dans leurs études et attachés à leur famille, qualités traditionnellement perçues comme féminines, tout en restant

## L'enfant unique : la loi et ses dérogations

**En 1971, l'indice de fécondité en Chine était de 5,44 enfants par femme. En 2005 il est de 1,8 sur l'ensemble du pays (0,8 en ville et 2,3 en zone rurale).** La politique de l'enfant unique a été lancée en 1979, peu de temps après l'accession au pouvoir de Deng Xiaoping (1978), pour limiter l'explosion démographique de ce pays et simultanément initier la politique « d'ouverture et de réformes » qui engagea le pays sur la voie des mutations économiques.

**La forte population de la Chine, que Mao considérait comme un avantage, était désormais perçue comme une entrave au développement national.** Au lieu d'attendre une baisse progressive de la natalité comme cela s'est produit en Occident, le gouvernement chinois a choisi d'instituer une politique volontariste de contrôle des naissances pour accélérer le processus de modernisation et faire du pays une grande puissance.

**Dans les campagnes, cette politique a rencontré une très forte résistance.** En effet, selon le système patri-linéaire traditionnel, l'absence éventuelle de descendant mâle interrompt la lignée et le culte des ancêtres. De surcroît, elle met en péril la survie économique du foyer, car les fils ont le devoir de subvenir aux besoins de leurs parents devenus âgés. Les filles ne sont membres de leur famille d'origine que temporairement. Elles sont destinées à la quitter pour appartenir à celle de leur mari, dans laquelle, après leur mort, elles acquièrent le statut d'ancêtre. Dans la mesure où les paysans n'ont pas de système de retraite, avoir un fils est matériellement indispensable pour assurer ses vieux jours. Dès 1984, des gouvernements locaux ont pu autoriser les couples des zones rurales à avoir deux enfants, surtout si le premier était une fille.

**Les minorités nationales échappent également à la**

**politique de l'enfant unique,** dans un souci de conservation de la diversité ethnique et selon le peuplement du lieu où elles résident, elles peuvent parfois avoir deux ou trois enfants. Partout des dérogations exceptionnelles peuvent aussi être obtenues pour mettre au monde un second enfant si le premier est reconnu comme étant handicapé.

**Autre assouplissement récent : les couples d'enfants uniques peuvent concevoir un deuxième enfant.** Depuis les années 2000 en outre, il est possible d'avoir plusieurs enfants, moyennant une « taxe de compensation sociale », dont le montant est de 3 à 10 fois le revenu annuel moyen... Conséquences : on observe aujourd'hui une sorte de mini baby-boom chez les riches et les célébrités... qui, avec l'apparition des établissements privés très onéreux, ne risquent plus de voir leur progéniture refusée à l'école. ■ G.C.-S.

virils. Certains enfants uniques adoptent effectivement des caractéristiques propres à l'autre sexe, mais pas nécessairement celles que l'on attend d'eux et qui sont valorisées par la société. Certains revendiquent par l'apparence qu'ils se donnent (vêtements, coiffure, maquillages, bijoux...) une ambiguïté qui leur permet finalement de rejeter la double responsabilité imposée par leur situation.

### La liberté au cybercafé

Avec la modernisation du pays, la révolution Internet et l'usage du numérique semblent constituer pour les jeunes Chinois une échappatoire pour alléger les projets parentaux et étatiques qui pèsent sur leurs épaules.

Depuis 1999-2000, les cybercafés se sont multipliés à travers la Chine. Ils ont littéralement été pris d'assaut par les petits empereurs qui y assouvissent leur volonté d'exprimer leur individualité

et d'échanger avec des pairs. Comme de nombreux jeunes de la planète, ils participent à des jeux en réseaux, racontent leur vie ou leurs opinions sur des blogs, discutent sur des forums ou communiquent entre eux par l'intermédiaire de logiciels de messagerie instantanée. Ils créent ainsi un monde plus ou moins virtuel dont les adultes sont totalement exclus. De plus, avec un ordinateur, des enfants chinois qui ne connaissent pas encore suffisamment d'idéogrammes pour s'exprimer manuellement à l'écrit, peuvent maintenant le faire à partir d'un clavier. Il leur suffit de taper en alphabet latin la transcription phonétique de ce qu'ils veulent écrire pour que les caractères apparaissent presque d'eux-mêmes sur l'écran. Ils acquièrent ainsi une liberté d'expression écrite sans précédent. Ils s'amusent également à créer de nouveaux codes graphiques incompréhensibles de leurs aînés et réinventent en somme l'écriture. L'État ne renonce cependant pas à sa volonté

de contrôle. Il a pris conscience du péril que cette nouvelle génération habituée à s'exprimer et adepte d'Internet représente. Depuis l'année 2002, la législation concernant les cybercafés est de plus en plus sévère. Ceux-ci ne doivent pas être situés dans un périmètre de 200 m autour des établissements d'enseignement primaire et secondaire et l'accès en est normalement interdit aux mineurs de moins de 18 ans – ce qui est rarement respecté...

Toute une génération d'enfants uniques a été façonnée par l'État chinois pour entraîner le pays sur le chemin de la modernité et de la puissance. Mais aujourd'hui, ces petits empereurs et petites princesses d'un pays communiste qui pratique le libéralisme économique sont finalement à la recherche de valeurs qui ne sont ni celles de la société traditionnelle, encore moins celles du maoïsme de la jeunesse de leurs parents, ni tout à fait celles de la société de consommation qui s'impose à eux. ■

SCIENCES HUMAINES  
www.scienceshumaines.com



OUVRAGES DE SYNTHÈSE

# “ La psychanalyse discipline en perpétuel débat

COORDONNÉ PAR MAGALI MOLINIÉ

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE

Thierry Bonfanti, Pierre-Henri Castel, Maïa Fausten,  
Alain Gibault, Roland Gori, Didier Houzel, Serban Ionescu, Jean Laplanche,  
Alain de Mijolla, J.-D. Nasio, Roger Perron, Michel Plon, J.-B. Pontalis,  
Elisabeth Roudinesco, Serge Tisseron, Michel Tort, Daniel Widlöcher...

**EN LIBRAIRIE**  
**20 SEPTEMBRE 2007**

Également sur commande sur [scienceshumaines.com](http://scienceshumaines.com)  
ou par téléphone au 03 86 72 07 00  
Bon de commande p. 82. Livraison sous 72 H.

L'état des connaissances en sciences humaines

Éditions  
SCIENCES  
HUMAINES

## La Psychanalyse Points de vue pluriels

Coordonné par Magali Molinié

- Histoire
- Figures
- Controverses
- Société



LES OUVRAGES DE SYNTHÈSE

336 pages - 25 €

# Grandir en Palestine

**À quoi peuvent bien rêver les jeunes Palestiniens ? À quoi jouent-ils ? Comment peuvent-ils se construire un avenir ? Psychologue en Palestine, Sylvie Mansour livre ici le résultat de ses observations au quotidien.**

**EN CE DÉBUT DE XXI<sup>E</sup> SIÈCLE**, on peut certes se féliciter des avancées réalisées dans le domaine de la compréhension de la psychologie de l'enfant et dans celui de la défense de ses droits. Il faut toutefois reconnaître que les bénéfices de ces avancées sont loin de se faire ressentir de façon homogène dans le monde. Si déjà en Europe ou aux États-Unis existent des décalages énormes entre les conditions de développement des enfants, en fonction de facteurs politiques, économiques, culturels, familiaux, dans d'autres pays, la situation des enfants non seulement ne s'est pas améliorée mais s'est même détériorée. On pense bien évidemment aux enfants des pays pauvres et/ou en guerre.

La Palestine est une de ces régions du monde où les conditions de vie des enfants sont loin de contribuer à un développement optimum de leurs potentialités. Les enfants palestiniens, l'actualité en fait état régulièrement, sont exposés à un contexte extrême de

guerre et de violences. À la dureté d'une occupation s'ajoute le lourd héritage des traumatismes vécus par leurs familles depuis plusieurs générations et une conjoncture économique actuelle de plus en plus catastrophique.

Quel est le vécu de ces enfants ? Quel impact ce contexte plus que difficile a-t-il sur leur développement mental ? Tous les enfants palestiniens – quels que soient leur lieu de résidence, le niveau d'engagement politique de leur famille, la classe sociale dont ils sont issus – vivent à peu de chose près la même réalité angoissante. Pour décrire ce vécu, essayons de suivre l'enfant palestinien à ses âges successifs.

## La violence dès la vie intra-utérine

La réalité peut affecter l'enfant dès les premiers jours de sa vie et même avant : dans le ventre de sa mère, il a sans doute déjà senti les gaz lacrymogènes que les soldats ont lancés pendant une manifestation ou une perquisition. Si sa famille vit à Gaza, il a perçu les bruits des bombardements et des avions traversant le mur du son et remettant en cause tout l'équilibre de sa vie embryonnaire.

Beaucoup de femmes enceintes, en particulier dans les villages de Cisjordanie, vivent depuis l'intensification des obstacles à la libre circulation dans l'anxiété du moment de leur accouchement, craignant de se voir refuser le passage à l'un des barrages mis en place par l'armée israélienne (1) pour accéder à la maternité qui se trouve en ville. Plusieurs mères ont accouché en



catastrophe dans une ambulance retenue à un barrage ; les moins chanceuses y ont même perdu leur vie ou celle de leur bébé.

Le premier temps de vie du nouveau-né est également affecté. La stimulation précoce et la disponibilité de la mère pendant la première année de l'enfant sont fondamentales pour le développement de celui-ci : comment assurer dans les premières années de la vie cette interaction stimulante quand la mère se pose chaque jour la question de savoir quand l'armée va venir arrêter son mari ou son voisin, confisquer le champ d'oliviers familial pour construire une nouvelle portion du « Mur » ou agrandir une colonie ? Comment peut-elle se concentrer sur les soins à fournir à son bébé quand son mari est inactif depuis plusieurs mois parce qu'il ne peut pas se rendre chez son employeur habituel en Israël ou ne touche plus son salaire, comme c'est le cas depuis que la communauté internationale a commencé à boycotter l'autorité palestinienne (2) ? Le fait d'être confiant dans l'avenir ou non influence

### SYLVIE MANSOUR

Psychologue, Sylvie Mansour a travaillé en Palestine avec différentes organisations internationales et a enseigné à l'université de Birzeit. Elle est aujourd'hui impliquée dans des programmes de coopération en santé mentale, en lien avec le ministère de la Santé palestinien et avec l'UNRWA (United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East).





Enfants de Ramallah jouant à la guerre devant leur maison pendant la seconde Intifada.

bien entendu le rapport des parents au nouveau-né : une enquête menée en mai 2007 (13) montre que «77,3 % des Palestiniens se décrivent comme très déprimés et 14,9 comme déprimés».

### Une enfance volée :

Avant même d'être en âge de comprendre la situation qui l'entoure, l'enfant palestinien est déjà inscrit indirectement dans une situation politique. Ses premiers mots, après papa et maman, incluent très vite le mot «takh» qui évoque les coups de feu : scènes entrevues à la télévision, scènes vécues précocement, qui introduisent la violence des armes dans sa vie. Très tôt le fusil ou le pistolet devient un élément central dans des jeux où il remet en action les scènes qui font partie de sa vie quotidienne. Il rejoue les manifestations, les perquisitions, les attaques des patrouilles militaires israéliennes, les enterrements des *shahid* (14) dans un effort d'assimilation de ce qui se passe autour de lui (15), dans un effort pour maîtriser ses angoisses.

### Jénine, avril 2002, l'armée israélienne vient de se retirer du camp de réfugiés après un long siège.

Les enfants jouent dans les ruelles du camp, encombrées de gravats. «Leur terrain d'aventure est dangereux à plus d'un titre : les plus petits jouent avec le sable et la poussière qui a envahi les rues du camp, se bousculent dans les flaques d'eau polluées ou à côté des dépôts d'ordures qui jonchent les ruelles du camp. Les plus grands fouillent les gravats à la recherche de "souvenirs de guerre", douilles vides ou encore pleines de poudre qu'ils enfilent en ceintures de combattants pour jouer à la guerre, ou encore se précipitent avec curiosité sur tout objet suspect. Ils semblent aussi très investis dans la collecte de morceaux d'aluminium, sans doute dans le but de les revendre (16).»

Au fur et à mesure qu'il grandit, le jeu a plus de mal à lui servir d'organisateur pour faire face aux angoisses vives qui l'assaillent. Il passe alors du ludique à l'acte politique et parfois aussi à la fuite en avant qui laisse entrevoir son

désespoir profond. On le retrouve alors, en 2007, dans les ruelles de la vieille ville d'Hébron ou de la vieille ville de Naplouse, en train de jeter des pierres sur les jeeps des soldats israéliens, voire sur les tanks, qui se livrent à des incursions nocturnes régulières pour conduire des opérations de perquisition et d'arrestation. On l'a vu dans la bande de Gaza en 2003, quand les Israéliens étaient encore présents à l'intérieur de Gaza :

### Janvier 2003, une école dans la bande de Gaza.

«Les sept enfants réunis ce jour-là ont 12 ou 13 ans. Peu de temps auparavant, un faisceau d'indices a été rassemblé par les enseignants et les parents. On a trouvé le testament que chacun d'eux a rédigé, ainsi que les masques qui devaient recouvrir leur tête et leur visage au jour dit : des sacs de toile rêche, sans doute récupérés auprès de leur mère, qui avaient dû contenir à l'origine du sucre ou une autre denrée, ou qui avaient pu servir à égoutter le yaourt pour confectionner le labneh. Deux trous maladroitement découpés à la place des yeux et le bandeau qui enserrait le front avec l'écusson d'un parti politique : la panoplie était prête. Voulaient-ils jouer à la guerre, se livrer à des jeux de rôles pour le plaisir de frissonner ? Ils avaient en tout cas décidé de mourir en martyrs, de monter "une opération" contre une colonie israélienne de la bande de Gaza. Ils n'auraient pas été les premiers à le faire. Quelques scénarios de ce genre, heureusement à compter sur les doigts d'une seule main, ont effectivement été menés à terme depuis le début de cette deuxième Intifada, par des enfants ayant une arme dérisoire dans leur poche - souvent un couteau de cuisine mal affûté - et se sont soldés par la mort des enfants, dans un seul cas par leur capture et leur emprisonnement (17).»

➤ Tout comme les jeux de l'enfant palestinien, les dessins se font le miroir de sa vie quotidienne : il dessine l'horreur, parfois d'une façon crue – corps disloqués, sang, fumée, feu qui part de l'arme ou de l'hélicoptère militaire –, parfois à travers des symboles : oliviers déracinés, colombes ensanglantées. Même quand il participe à des activités récréatives, il a du mal à se laisser engager à dessiner ses rêves, le cauchemar ressurgit très vite.

### La montée des troubles du comportement

La violence rattrape l'enfant palestinien à tout moment de la journée ou de la nuit. Même l'école ne constitue pas un environnement sécurisant.

*« Dans le contexte de guerre, on observe que les parents constituent le meilleur bouclier antistress pour un enfant. »*

**Novembre 2000, salle des urgences de l'hôpital de l'UNRWA à Qatqilya.**

*Une fillette de 9 ans est amenée par ses parents affolés par les symptômes de l'enfant : une panne d'électricité dans la ville a précipité une crise d'angoisse*

*aiguë, l'enfant ayant retenu que les bombardements israéliens étaient souvent précédés d'une coupure d'électricité. La seule réponse spontanée du personnel soignant aux urgences est malheureusement une injection de calmant. Le scénario se répète le lendemain avec l'arrivée de toute une classe de fillettes avec leur institutrice, en état de choc après avoir inhalé des gaz lacrymogènes jetés dans la cour de l'école par les soldats israéliens pour répondre à des jets de pierre des garçons sur les jeeps militaires.*

**Avril 2007, Hébron.** *Les enfants doivent parfois faire de longues distances à pied pour aller à l'école. Les colons israéliens installés sur la périphérie de la ville et au cœur de la vieille ville les harcèlent régulièrement. Les plus petits sont terrorisés et refusent d'aller à l'école.*

## Le lourd tribut payé par la jeune génération

Suivant que l'on parle des enfants qui habitent à Gaza ou en Cisjordanie, dans un camp de réfugiés ou non, à la ville ou à la campagne, dans une localité entourée par le « Mur » ou plus loin, suivant qu'il s'agit de la ville de Ramallah ou d'une ville comme Hébron ou Tulkarem, la situation change et le degré de confrontation des enfants à la violence de l'occupation varie. Après avoir concerné surtout les enfants de Bethléhem et Beit Jala au début de la deuxième Intifada, depuis novembre 2000, la violence « tourne » : son épice se déplace plusieurs fois, de Jénine à Gaza, à Hébron, à Naplouse, toujours avec la violence chronique et rampante sur l'ensemble des territoires. Il est donc difficile de parler de « l'enfant de l'Intifada », comme on pouvait le faire lors de la première Intifada.

**Certains constats en disent cependant déjà long sur le sort subi par la jeune génération palestinienne.** D'après le Bureau palesti-

nien des statistiques 111,868 enfants ont été tués par l'armée israélienne ou les colons entre septembre 2000 et octobre 2006 ; au mois de janvier 2006, on dénombrait 3 471 enfants blessés. Quelque 700 enfants palestiniens ont été arrêtés et retenus dans les centres de détention situés en Israël et en Cisjordanie en 2006 (2). Sur les 700, 25 étaient en détention administrative, ce qui signifie qu'ils étaient en prison sans motif d'accusation ni jugement. Les conditions de vie des enfants dans les prisons israéliennes sont loin de correspondre aux normes du droit : les avocats ont beaucoup de difficultés à rencontrer les enfants et à obtenir des permis de visite pour les familles.

**On pourrait allonger la liste des statistiques**, en mentionnant encore le nombre des blessés handicapés à vie, le nombre des maisons complètement ou partiellement détruites, le nombre de dunums de terre confisqués, etc. Si de tels chiffres sont

importants pour réaliser à quelle échelle les enfants et leurs familles sont confrontés à des situations traumatisantes, ils sont réducteurs dans la mesure où ils résument la vie de l'enfant à un certain nombre de drames ponctuels (perte d'un parent, perte de l'usage de l'un de ses membres, perte d'un ami de classe, de sa maison...). Au-delà de l'événement qui va faire irruption dans la vie de l'enfant d'une manière dramatique et qui risque de compromettre son développement psychosocial, l'intégrité de son « capital santé mentale », il ya aussi l'accumulation de ses expériences au quotidien dans le contexte d'occupation. ■ S.M.

#### NOTES

(1) Communiqué de presse du Bureau palestinien de statistiques à l'occasion de la Journée internationale de l'enfant, le 20 octobre 2006.

(2) D'après l'organisation Défense for Children International-Palestine Section, qui travaille en étroite collaboration avec l'organisation israélienne B'Tselem.

Comment dans ces conditions peut-on croire que l'enfant va se concentrer sur son travail scolaire ? Les enseignants rapportent de nombreux problèmes d'apprentissage, de concentration, de comportement à l'école. Les parents eux aussi se sentent sans ressources. Devant l'incidence croissante des problèmes d'énuésie, d'agressivité, d'anxiété, les mères sont avides de conseils. Malgré toute leur bonne volonté, les adultes ne peuvent pas créer un « microclimat » aseptisé autour de leurs enfants, les isoler d'une réalité qui ronge leur enfance et les force à avoir des préoccupations trop lourdes pour leur âge. Les enfants savent que la protection ne peut venir de nulle part, en particulier pas de leurs parents qu'ils ont vu humiliés des dizaines de fois par les soldats israéliens aux barrages, lors des descentes dans les quartiers, pendant les périodes de couvre-feu.

### « De toute façon, nous sommes déjà morts »

Est-ce une génération perdue ? Après la Seconde Guerre mondiale, des chercheurs ont découvert qu'une partie des enfants victimes de situations à risque s'était, contre toute attente, normalement insérée dans la société et ne présentait pas de grosses pathologies. Ils ont nommé cette capacité de rebondir « résilience ». Boris Cyrulnik la définit comme suit : « La capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit

du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative.» En Palestine, le concept de résilience guide sur le terrain les pratiques d'intervention des professionnels de l'enfance, particulièrement depuis la deuxième Intifada. Pour «encourager» la résilience de la jeune génération, les intervenants cherchent à contribuer à redonner du sens à la situation difficile que la société traverse. Ils s'efforcent aussi de travailler sur la restauration de l'estime de soi du jeune et de ses parents. Dans le contexte de guerre, on observe que les parents constituent le meilleur bouclier antistress pour un enfant. Il s'agit donc de travailler avec l'enfant seul, mais aussi avec les pères et les mères, en permanence dévalorisés par l'occupation. En valorisant leur rôle de protection auprès de leurs enfants, on peut leur redonner une image positive d'eux-mêmes. Si une mère sait, par exemple, comment aider son garçon ou sa fille à maîtriser sa peur, si elle lui offre

un soutien, alors son sentiment de frustration et d'humiliation diminue et parallèlement les chances de résilience de son enfant s'accroissent. Mais ce travail sur la communauté s'avère difficile en raison du durcissement du conflit. Une phrase revient sans arrêt, dans la bouche des jeunes comme dans celle des adultes : «*Heck heck nehna maytin*» («*De toute façon, nous sommes déjà morts*»). Pères au chômage, anciens «héros» de l'Intifada détrônés, idéal d'un État palestinien indépendant qui s'éloigne de plus en plus, difficultés d'accès aux universités, que reste-t-il aux jeunes ? Comment auront-ils encore confiance dans le droit et la justice après avoir été tant de fois les témoins des violations de leurs droits et de ceux de leurs familles ? Quelle idée se feront-ils de la démocratie ? De quelle société rêveront-ils pour l'avenir de leur pays ? Quelle perception auront-ils des pays occidentaux ? Mais d'abord, leur donnera-t-on la chance de rêver de cet avenir ? ■

NOTES

- (1) En mai 2007, on recense quelque 500 barrages («*checkpoints*») en Cis-jordanie. Voir le rapport de l'Organisation des Nations unies pour la coordination des affaires humanitaires «*D'innombrables interdits pour les Palestiniens*», *Le Monde*, 6 juin 2007.
- (2) Le Bureau international du travail estime ainsi que le nombre des ménages vivant sous le seuil de pauvreté dans les Territoires palestiniens s'est accru de 26 % entre mars 2006 et mars 2007. On compte aujourd'hui sept ménages paupressur dix, soit 2,4 millions de personnes. «*Nouveau rapport du BIT sur la situation des travailleurs des territoires arabes occupés*», communiqué de presse, 28 mai 2007.
- (3) Enquête menée en mai 2007 par le Near East

- Consulting ([www.near-eastconsulting.com](http://www.near-eastconsulting.com)) et publiée le 11 juin par le *Washington Times*.
- (4) *Shahid*, martyr, est un mot utilisé pour désigner non seulement les Palestiniens qui meurent en combattant, mais tout Palestinien civil tué par les soldats israéliens.
- (5) Voir à ce sujet «*Jeu et socialisation politique chez les enfants de l'Intifada*», in D. Saadi-Mokrane (textes réunis par), *Sociétés et cultures enfantines*, éd. du Conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle - Lille-III, 2000.
- (6) S. Mansour, «*Une semaine à Jénine*», *Revue d'études palestiniennes*, n° 84, été 2002.
- (7) S. Mansour, «*De la difficulté d'être enfant à Gaza*», *Revue d'études palestiniennes*, n° 88, été 2003.

SCIENCES HUMAINES  
[www.scienceshumaines.com](http://www.scienceshumaines.com)



LES DOSSIERS DE L'ÉDUCATION

les dossiers de L'ÉDUCATION

# Intelligence au-delà des tests de QI

OUVRAGE COORDONNÉ PAR MARIE DURU-BELLAT ET MARTINE FOURNIER

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE

Claudie Bert, Blandine Brill, Huguette Desmet, Willem Doise,  
François Dubet, Marie Duru-Bellat, Martine Fournier,  
Benoît Grison, Willy Lahaye, Jacques Lautrey, Olivier Martin, Roy Nash,  
Jean-Pierre Pourtois, Pierre Roubertoux, Robert Sternberg,  
Youssef Tazouti, Marie-Christine Foczek

**EN LIBRAIRIE**  
**20 SEPTEMBRE 2007**

Également sur commande sur [scienceshumaines.com](http://scienceshumaines.com)  
ou par téléphone au 03 86 72 07 00  
Bon de commande p. 82. Livraison sous 72 H.



L'intelligence  
de l'enfant  
L'empreinte du social

Coordonné par  
Marie Duru-Bellat et Martine Fournier



ENTRETIEN AVEC BERNARD GOLSE

# La philosophie du bébé

**Comment le bébé entre-t-il en contact avec le monde? Quelles sont les conditions harmonieuses pour son développement? Le pédopsychiatre Bernard Golse explique en quoi les découvertes des neurosciences permettent de confirmer certaines connaissances sur la psychologie du bébé.**

**LES BÂTIMENTS DU PRESTIGIEUX HÔPITAL NECKER-ENFANTS MALADES OÙ SE TIENT LE BUREAU DE BERNARD GOLSE vont bientôt être détruits pour cause de vétusté. Ils seront remplacés par un très contemporain bâtiment de la Mère et de l'Enfant lié au rapprochement entre l'hôpital Necker-enfants malades et l'Institut de puériculture de Paris, terme que Bernard Golse récuse d'ailleurs... tout comme celui de «nourrisson»: les deux expressions ont pour lui des connotations trop mécaniques et réductrices quand on parle du petit d'homme. Pour ce pédopsychiatre psychanalyste, qui milite depuis des années pour la «bienveillance» des enfants, qui allie les recherches sur les enfants autistes et sur les bébés en général, le bébé doit être considéré comme acteur de son évolution, et détenteur d'une authentique vie psychique...**



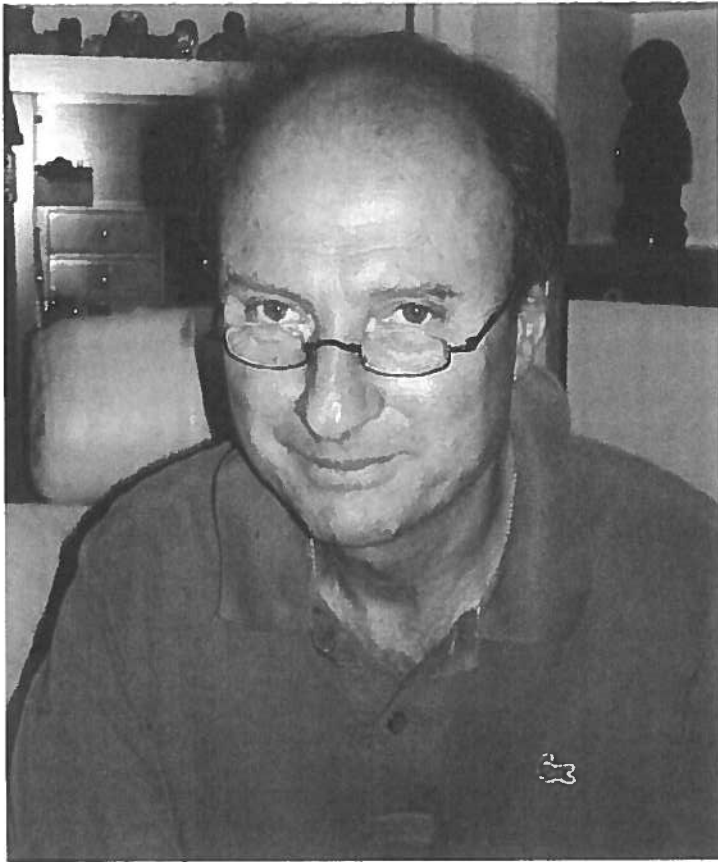
*« Le bébé ne peut percevoir que ce qu'il agit. »*

On pourrait arguer que tout ceci n'est pas nouveau, que la psychiatrie du bébé est en plein essor depuis... tout le xx<sup>e</sup> siècle, avec la psychologie du développement d'une part, le courant psychanalytique de l'enfant de l'autre, et depuis deux décennies environ, la psychologie cognitive et les neurosciences qui, par exemple, ont mis en évidence les compétences précoces du nourrisson (1).

«*Le bébé est une personne*», cette expression suggérée par la très médiatique Françoise Dolto, et gravée dans le marbre par un film télévisé de Bernard Martino dans les années 1980, est certes passée dans le grand public.

Mais au final, que savons-nous exactement des bébés? Que faire de toutes ces connaissances accumulées et éparpillées sur leur développement, leur intelligence, l'importance de leurs affects...? Comment peuvent-elles aider à mieux traiter, éduquer, respecter ces petits êtres devenus un bien relativement rare et extrêmement précieux dans nos sociétés avancées?

Professeur à Paris-V, B. Golse est l'un de ceux qui offrent une vision globale et actualisée de la connaissance du bébé. Chef de service depuis 2002 du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker (après avoir longtemps travaillé à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul), où se conjuguent les recherches en génétique, en neuro-imagerie et en neuro-pédiatrie, ce spécialiste internationalement reconnu anime aujourd'hui tout un courant de recherches dans le champ de la psychiatrie périnatale qui vise à relier les acquis des neurosciences avec ceux de la psychologie développementale. Il a d'ailleurs fondé avec Daniel Widlöcher, Alain Braconnier et Lisa Ouss, la branche francophone de la Société internationale de neuropsychanalyse, jusque-là limitée aux pays anglo-saxons.



**Pédopsychiatre psychanalyste, chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker-enfants malades (Paris), professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes-Pari-V, auteur notamment de *L'Être-bébé*. Les questions du bébé à la théorie de l'attachement, à la psychanalyse et à la phénoménologie, Puf, 2006.**

**On a l'impression actuellement, et vous illustrez bien cette posture, qu'il est en train de s'établir un dialogue entre les pédopsychiatres, les psychanalystes et les recherches en neurosciences ?**

Je pense effectivement à ce sujet que nous vivons une période très exaltante. Les avancées des neurosciences viennent en effet résonner très fortement avec les intuitions de la psychanalyse, et sur le bébé en particulier.

L'hôpital Necker est d'ailleurs un endroit privilégié pour cela. Nous avons par exemple lancé un programme de recherche centré, en première année de vie du bébé, sur ce que l'on appelle les précurseurs corporels et relationnels de l'accès de l'enfant au langage et à la communication. Cette préoccupation est évidemment en lien avec nos recherches sur les enfants autistes, tout en faisant avancer la connaissance sur tous les bébés.

Pour la psychanalyse, il existe des moments d'interactivité intense où le

bébé rassemble toutes les sensations qui viennent de l'adulte avec lequel il est en relation : par exemple, pendant la tétée, la voix de la mère, son odeur, le goût du lait, le rythme de ses mouvements, ses mimiques, ses regards... Ce sont ces moments qui lui permettent de se différencier et de commencer à pressentir que cette personne d'où lui viennent toutes ces sensations est bel et bien extérieure à lui.

C'est ce que Donald Meltzer\* appelait le « mantèlement » des sensations, qui alterne avec des moments de « démantèlement » où le bébé est moins réceptif à cette extériorité de l'autre... Ce psychanalyste avait montré que chez les enfants autistes, le démantèlement était un mécanisme de défense à l'encontre de l'angoisse de différenciation.

Or les sciences cognitives nous apprennent aujourd'hui (par des électroencéphalogrammes très sophistiqués) que, pour percevoir un objet comme

extérieur à soi-même, il faut pouvoir le percevoir par plusieurs canaux sensoriels à la fois : le toucher, la vue, l'ouïe... C'est ce qu'elles appellent le processus d'accès à l'intersubjectivité, concept qui est devenu un point de rencontre fondamental entre les neurosciences et la psychanalyse : l'intersubjectivité désigne l'idée que le bébé ressent qu'il existe un espace entre lui et l'autre, et que cet espace est comblé, franchi par la communication. Pour les cognitivistes, il est nécessaire, pour cela, que le sujet soit capable de rassembler les différents flux sensoriels qui émanent de l'autre, ce qui, pour la psychanalyse, signifie sortir de la fusion.

À cela vient s'ajouter la neuro-imagerie cérébrale, qui observe l'activité des différentes zones cérébrales, et notamment le lobe temporal supérieur qui comporte une zone spécifique permettant de reconnaître le visage, la voix, le rythme des mouvements de l'autre, et qui a pour mission d'articuler ces informations entre elles. Chez les enfants autistes, ce seraient ces articulations qui ne fonctionneraient pas correctement...

#### **Comment concevez-vous le développement de la pensée chez le bébé ?**

Je dirai tout d'abord que l'une des grandes chances du bébé humain est qu'il lui manque un trimestre de grossesse. Le petit humain naît beaucoup plus prématuré (par rapport à l'adulte) que chez les autres espèces. Le poulain, le veau marchent immédiatement ; la néoténie\* est un trait spécifique de l'espèce humaine.

C'est peut-être une erreur de l'évolution, mais c'est finalement une énorme ouverture pour la construction du cerveau. Dans la synaptogenèse – processus grâce auquel les liaisons entre synapses et neurones se mettent en place –, il existe deux grandes étapes : l'une se produit pendant la grossesse (au 7<sup>e</sup> ou 8<sup>e</sup> mois), et pour nous humains, la seconde vague a lieu après la naissance, sous l'influence de l'environnement. Ce qui donne probablement une grande ouverture à l'épigénèse\* et fait que nous sommes moins prisonniers de notre génome que les autres espèces, chez lesquelles ces deux étapes s'accomplissent *in utero*.

Au début, pour être capable de penser, puis d'interagir et ensuite de parler, le bébé a besoin à la fois de son corps et de la relation avec l'autre. Si l'on ne prend en compte que le corps, on forge alors des modèles purement organicistes et assez réducteurs, mais si on ne prend en compte que la relation, on se

réfère à des modèles éthérés et très désincarnés.

Par ailleurs, Jean Piaget avait raison lorsqu'il parlait d'une pensée sensori-motrice: la pensée et l'action sont simultanées dans le développement.

Le bébé ne peut percevoir que ce qu'il agit. Par exemple, à partir de quatre mois environ, il met en place dans son comportement ce que nous appelons, avec Geneviève Haag, des « boucles de retour »: un geste du bras qui va de lui vers le père ou la mère et revient à lui. Ce geste indique qu'il comprend la différenciation et ressent par son corps que quelque chose (de l'ordre des émotions principalement) circule entre lui et l'autre... C'est par ce geste qu'il ressent: l'action et la pensée sont intimement liées.

En fait, les dix-huit premiers mois de la vie sont principalement consacrés à ce travail psychique de séparation et de construction de la relation avec l'environnement.

Donald W. Winnicott parlait de la mise en place du sentiment d'exister, et j'ajouterais, d'une sécurité interne. Les apprentissages cognitifs ne viennent qu'après. Cela n'a aucun sens de vouloir apprendre à compter au tout petit bébé par exemple... même si l'on sait maintenant que le bébé a certaines compétences qu'il utilise pour décrypter le monde, un sens du nombre, un calendrier interne... Mais les apprentissages cognitifs – voulus par l'adulte – ne peuvent venir qu'après. Il existe dans nos sociétés une sorte de

**Budapest, 1946:** Emmie Pilker, pédiatre hongroise constate les graves difficultés de développement que manifestent de nombreux jeunes enfants, orphelins, ayant perdu leur famille en cette sortie de Deuxième Guerre mondiale. Dans sa pouponnière de la rue Lóczy, elle incite les infirmières et les puéricultrices (non sans résistances au départ) à prendre soin des bébés d'une manière tout à fait nouvelle, propre à développer leur autonomie dans un environnement sécurisant.

**La méthode Pikler-Lóczy**, baptisée «le mater-

nage insolite», va avoir de grands retentissements dans le monde de la pédiatrie, influencé par les idées psychanalytiques et pédagogiques en plein développement. Mais c'est surtout dans les années 1970 que l'attention au bébé se développe. En France, des médecins comme Frédéric Leboyer révolutionnent les pratiques d'accouchement en s'attachant à créer un accueil «sans violence» du nouveau-né.

**Tout un ensemble de conceptions sur le bébé et le jeune enfant** vont donner naissance au concept de «bien-

traïtance», en direction des bébés prématurés, de l'accueil en crèche, en école maternelle, ou de l'hospitalisation des enfants malades, sans oublier l'implication des pères... ■ M.F.

#### À LIRE ET À CONSULTER

- **Les Enfants de la colline des roses.** Lóczy, une maison pour grandir Bernard Martino, J.-C. Lattès, 2001.
- **La Bienveillance envers l'enfant.** Des racines et des ailes Danielle Rapoport, Belin, 2007.
- **www.pikler.fr** Association Pikler-Lóczy - France.

forcing pour que le bébé ne soit pas trop longtemps bébé: pour qu'il marche tôt, pour qu'il soit propre... Même le matériel de puériculture est aujourd'hui conçu dans cet esprit: les petits transats de bain par exemple, qui permettent de ne plus tenir le bébé dans ses bras, répond certes à des soucis de sécurité, mais ils éloignent le bébé du contact avec la personne qui s'en occupe... L'idée de mettre les enfants à la maternelle dès 2 ans montre aussi une tentation de leur faire apprendre le plus vite possible. L'expression «mat'sup» qui s'est généralisée, avec un certain humour certes, pour désigner la dernière année de maternelle, est bien emblématique de cet état d'esprit. Or le droit à l'enfance fait pour moi partie des droits de l'enfant. Le respect des rythmes de l'enfant est essentiel pour que son développement soit harmonieux, et les acquisitions forcées, comme par exemple vouloir faire marcher un bébé trop tôt, ne donnent rien de bon. Si le bébé n'a pas le temps suffisant d'être bébé, les fondations ne seront pas bonnes...

**Vous dites aussi que le bébé est un grand philosophe. Pouvez-vous expliquer?**

D'une part, le bébé a un énorme pouvoir. C'est lui qui engage la relation avec nous. C'est en ce sens que le bébé est un acteur, comme l'a bien montré Terry B. Brazelton<sup>1</sup>. Cette compétence particulière d'être orienté immédiatement vers l'autre, les bébés autistes ne la possèdent probablement pas [2].

En outre, très tôt, le bébé essaie de repérer des invariants dans le fonctionnement de la mère, du père, de l'environnement. Ce

travail d'abstraction lui permet de se forger des représentations: il va ainsi se donner une théorie du monde qui l'entoure. Je dis aussi qu'il est un poète, par cette capacité spécifique que nous perdons en grande partie à l'âge adulte de traiter les informations d'un canal sensoriel à l'autre: les odeurs dans le canal tactile, etc. C'est ce que les neurologues appellent la transmodalité<sup>2</sup>, et que nous perdons en partie à l'âge adulte. Seuls les poètes, les artistes la possèdent en partie. Donc quand on est théoricien et poète, je dis que l'on est philosophe... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
MARTINE FOURNIER



DR

#### NOTES

[1] Voir par exemple M. Fournier et R. Lécuyer, *L'Intelligence de l'enfant. Le regard des psychologues*, Sciences Humaines

Éditions, 2006. [2] D. Meltzer et al., *Explorations dans le monde de l'autisme*, Payot, 1980.

#### NÉOTÉNIE

La néoténie renvoie à la notion de prématurité physiologique imposant une dépendance à l'égard des adultes congénères.

#### ÉPIGÉNÈSE

L'épigénèse est l'ensemble des processus environnementaux qui ont une influence sur l'expression du génome.

#### TRANSMODALITÉ

Capacité de transférer les informations issues de la perception d'une modalité sensorielle à une autre.

#### DONALD MELTZER

Psychanalyste anglais ayant particulièrement travaillé avec les enfants autistes, dont il a décrit certains mécanismes de fonctionnement psychique également valables, de manière plus fugitive et discrète, chez les bébés sains.

#### TERRY B. BRAZELTON

Pédiatre américain qui a mis au point une échelle d'évaluation des nouveau-nés, centrée à la fois sur leur fonctionnement neurologique et sur leur fonctionnement interactif (Newborn Assessment Scale ou NBAS).

# Peut-on remplacer l'amour d'une mère ?

**L'amour d'une mère est-il irremplaçable pour le bon développement du bébé? Certaines interprétations de la théorie de l'attachement ont pu le laisser penser. Pourtant des travaux ultérieurs invalident ce qui ne serait qu'une idée reçue.**

## BLAISE PIERREHUMBERT

Docteur en psychologie, spécialiste de la théorie de l'attachement, chef de service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à Lausanne, il est l'auteur notamment de *Le Premier Lien. Théorie de l'attachement*, Odile Jacob, 2003.

Cet article est adapté de «L'amour maternel... Un amour impératif», revue *Spirale* n° 18, 2001.

**LA TENDRESSE D'UNE MÈRE POUR SON BÉBÉ PEUT APPARAÎTRE COMME NATURELLE ET ÉVIDENTE.** N'est-ce pourtant pas là une vision «sentimentaliste» et simpliste ?

L'amour maternel est-il naturel ? Est-il nécessaire au développement du bébé ? Est-ce une réalité atemporelle et intangible, ou bien contingente, relative, produit d'une culture et d'une époque ?

Il est intéressant de confronter les nombreuses recherches auxquelles a donné lieu cette question, sans oublier les travaux des historiens et des sociologues qui ont souligné la dimension sociale et culturelle des représentations de l'amour maternel.

On ne peut nier l'existence d'une certaine «préoccupation maternelle pri-



*Madonna del Roseto*, de Botticelli, peinte vers 1468.

maire», pour reprendre le terme de Donald W. Winnicott<sup>(1)</sup>. Cette «préoccupation maternelle» peut être définie comme une fonction adaptative essentielle, permettant à l'enfant de recevoir les soins adéquats. Elle s'exprime sous la forme d'une vigilance émotionnelle

et d'une disponibilité particulière de la mère envers son bébé. Elle serait essentielle dans les premiers temps, car elle permettrait à la mère de sentir et d'anticiper les besoins de son enfant, particulièrement dépendant à ce stade de son existence. Grâce à cet état

de réceptivité particulière, la mère pourrait entrer dans des interactions complexes avec son bébé.

Les séquences d'interactions forment une sorte de dialogue primitif que Colwyn Trevarthen décrit comme des « protoconversations »<sup>12</sup>. Lorsque tout se passe bien, le jeune enfant comprend que ses émotions peuvent être comprises par l'adulte, qu'elles sont partageables.

Il ne fait pas de doute que ces déclencheurs impliquent autant la mère que le bébé. Dès la naissance, le bébé déploie plusieurs stratégies pour séduire ses proches et ne pas être rejeté : cris, pleurs, sourires. Mais sa physionomie aussi joue un rôle de séduction : son front bombé, ses grands yeux, ses joues rebondies, son crâne volumineux ou encore ses petites mains potelées entraînent chez l'adulte le sentiment de « mignon ». Pour être exact, ce sont en fait les adultes humains qui sont pourvus de « circuits » perceptifs particuliers, réceptifs au « charme » des bébés. La description de ces « déclencheurs » de comportements de soins remonte aux travaux de Konrad Lorenz.

La « préoccupation maternelle primaire », certainement héritée de notre histoire adaptative, autrement dit la proximité physique et la réceptivité aux déclencheurs de soins, résumant-ils l'essentiel de l'amour maternel ? Une abondante littérature, largement relayée par les médias, a fait état de l'importance de cette relation privilégiée, censée se développer dès la naissance entre mère et bébé. Cependant l'être humain semble également pouvoir montrer une relative indépendance vis-à-vis de sa « nature ».

### La qualité du lien plutôt que la personne

Lors d'une naissance difficile, lorsque l'enfant est un grand prématuré, ou encore lorsque le bébé doit être inséré tôt en crèche ou chez une nourrice, faut-il vraiment craindre des conséquences redoutables pour le développement de l'enfant ?

De nombreuses études ont été consacrées à ces questions, dans le contexte de la célèbre théorie de l'attachement de John Bowlby<sup>13</sup>. Ses successeurs ont démontré, dans des études expérimentales classiques, l'importance de la disponibilité et de la sensibilité maternelles durant les premiers mois

de la vie de l'enfant. La psychologue américaine Mary Ainsworth, collaboratrice de J. Bowlby, a décrit trois grands types d'attachement : sécure, insécure-évitant et insécure-ambivalent.

• **L'attachement sécure** caractérise l'enfant qui tend à protester lors de la séparation d'avec le proche, mais accueille avec soulagement son retour, et cherche à s'en rapprocher.

• **L'attachement insécure-évitant** est celui de l'enfant qui donne une impression d'indépendance ; il explore l'environnement sans se soucier du proche, ne paraît pas affecté par son départ, et ignore son retour.

• **L'attachement insécure-ambivalent** définit l'enfant globalement perturbé par la situation, anxieux voire agité lors de la séparation, et qui, lors des retrouvailles, ne parvient pas à se reconforter, du fait de sa colère ou d'une trop grande détresse.

Depuis plus de trente ans, de nombreux travaux ont porté sur les implications de l'insertion du très jeune enfant en crèche, du point de vue de la qualité de la relation d'attachement à la mère. Une étude réalisée par the NICHD (National Institute Child Health and Human Development), Early Child Care Research Network, en 1997 sur plus de mille familles américaines conclut qu'aucun des indicateurs suivants n'a d'effet significatif sur la qualité de l'attachement à la mère : type de garde (crèche collective, crèche familiale ou garde parentale), qualité du lieu d'accueil, âge du début de la garde, taux de fréquentation ou encore stabilité des gardiennes. D'autre part, un enfant peut développer une réelle relation d'attachement avec la personne qui le garde.

Nous avons filmé près d'une cinquantaine d'enfants tous les trois mois (entre les âges de 3 et 24 mois) dans diverses situations où ils étaient en relation avec leur mère ou avec leur éducatrice, grand-mère ou jeune fille au pair : les



Front bombé, grands yeux, joues rebondies, mains potelées... Le bébé dispose d'atouts pour séduire les adultes. Chez l'adulte humain, ces caractéristiques du corps et du visage du bébé, dites du « *Kindchenschema* », entraînent un sentiment de « mignon ». Perla (une semaine).

enfants semblent montrer pratiquement autant de recherche de contact avec leur gardienne qu'avec leur mère, et l'évolution de ces deux relations est très proche. Ces données réfutent la crainte d'implications dramatiques dans le cas d'une moindre disponibilité de la mère. Elles relativisent également le « monotropisme » de l'amour maternel et de l'attachement soulignés par la théorie de J. Bowlby. En définitive, le milieu familial ne constitue pas l'unique et irremplaçable creuset du développement de l'enfant. La fonction de « base sécurisante » assurée par une quelconque figure d'attachement dans la petite enfance rendrait possible, ultérieurement, une certaine autonomie de l'individu dans la régulation de ses affects. Parallèlement, l'intérêt de l'adulte pour soigner le jeune enfant peut parfaitement se développer en l'absence de précurseurs hormonaux et de contact postnatal immédiat, comme par exemple dans le cas de l'adoption



## L'instinct maternel existe-t-il ?

**Tous les bergers l'ont observé :** dans les heures qui suivent la naissance de son agneau, la brebis lui accorde une attention et des soins très sélectifs, rejetant agressivement les autres agneaux du troupeau. Ce phénomène appelé « *bonding* », qui décrit un attachement spécifique de la mère à sa progéniture, a été décrit scientifiquement (1). Les études ont mis en évidence l'effet combiné d'hormones maternelles et de signaux émis par le jeune (en particulier des signaux olfactifs) dans le déclenchement des comportements de soins de la mère. Mais si le *bonding* est un comportement attesté chez certains mammifères, qu'en est-il de l'espèce humaine ?

Dans les années 1970, deux pédiatres, John Kennell et Marshall Klaus, se sont livrés à une étude sur le lien mère-bébé dans la perspective d'améliorer les soins périnataux et simultanément de réduire les risques liés aux difficultés d'accès à la parentalité. Selon ces auteurs, si le contact physique mère-bébé est favorisé durant les premières heures postnatales, les comportements maternants, les chances de

réussite de l'allaitement, et finalement la santé même de l'enfant s'en trouveront améliorés et les risques de maltraitance diminués. M. Klaus et J. Kennell suggéraient l'existence d'une « période sensible » pour l'établissement d'un lien mère-bébé, immédiatement après la naissance ; le contact physique, durant cette période, entraînerait l'établissement d'un fort lien réciproque. La routine hospitalière à l'époque de leurs premières études revenait à séparer mère et enfant juste après la naissance. Ces travaux ont participé aux changements de pratiques dans les maternités : le contact physique entre la mère et l'enfant immédiatement après l'accouchement est devenu la règle.

Il n'empêche que le concept de *bonding* reste contesté. D'une part, certains chercheurs l'ont accusé de véhiculer une idéologie antiféministe. D'autre part, il n'est pas certain que ce qui se vérifie chez certains animaux soit extensible aux humains. Les primates notamment ont des systèmes d'organisation sociale très diversifiés : si certaines espèces pratiquent l'exclusivité relationnelle mère-

bébé, d'autres ne le font pas du tout. Sarah Blaffer Hrdy (2) a bien montré la complexité et la diversité des mécanismes qui attachent une mère à ses petits. Si la psychologie évolutionniste (3) soutient l'existence de puissants motifs biologiques (gènes, hormones, odeur...) pour attester d'un instinct maternel, cette anthropologue, qui s'inscrit dans ce courant, cite le cas des nombreux infanticides pratiqués dans certaines sociétés humaines, ainsi que la pratique des abandons d'enfants, pour montrer que l'instinct maternel, notamment dans les sociétés humaines, est une affaire aussi de culture... ■ B.P.

### NOTES

(1) H. Montagner, *L'Attachement, les débuts de la tendresse*, Odile Jacob, 1988.

(2) S. Blaffer Hrdy, *Mother Nature. Natural selection and the female of the species*, Random House (Londres), 1999.

(3) La psychologie évolutionniste (ou sociobiologie) est un courant qui s'appuie sur la théorie évolutionniste de Charles Darwin pour montrer que les comportements sociaux, comme les soins parentaux ou les conduites grégaires, sont ancrés dans les dispositifs biologiques des espèces animales (dont fait partie l'être humain).

À lire dans *Sciences Humaines* :

[www.sciences-humaines.com](http://www.sciences-humaines.com)

Jean-François Dortier, « Ya-t-il un instinct maternel ? », à propos de la sortie en France du livre de Sarah Blaffer Hrdy, *Les Instincts maternels*, Payot, 2002.

ou quand l'accessibilité de la mère durant les premiers mois de la vie se trouve empêchée.

L'amour maternel est-il alors « contingent », pour reprendre le terme d'Élisabeth Badinter (4) ? Représenterait-il un plus, davantage qu'une nécessité ? Les travaux d'un certain nombre d'historiens et notamment l'étude fondatrice de Philippe Ariès (5) laissent supposer que les liens affectifs (le « sentiment de l'enfance ») éprouvés par les adultes envers les enfants seraient historiquement déterminés.

Sous l'Ancien Régime, l'éducation maternelle a apparemment subi un important discrédit, surtout dans les classes dominantes, avec la pratique des fameuses « nourrices mercenaires » (lesquelles appartenaient à des

classes sociales moins favorisées). À l'inverse, du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années d'après-guerre, la bourgeoisie s'est fait la porte-parole de l'éducation maternelle, dans un élan « rousseauiste » (ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de mettre sur pied le système des crèches, destinées aux familles dont les mères constituaient une force de travail précieuse pour la révolution industrielle). Actuellement, après un nouveau réaménagement idéologique, on observe que les conditions socioéconomiques semblent imprimer des variations dans la valorisation des soins maternels. Les familles de milieu modeste, dans la plupart des pays industrialisés, valorisent l'éducation maternelle alors que les familles plus aisées, acquises à un idéal égalitaire du point de vue de

## LA RÉFÉRENCE POUR COMPRENDRE LE MONDE EN MUTATION



### LE BILAN ANNUEL COMPLET

150 pays analysés en détail

16 000 données  
chiffrées actualisées

230 articles rédigés  
par les meilleurs spécialistes

16 pages d'atlas en couleur

Des liens avec  
des organismes internationaux  
(La Banque Mondiale, Sofres, ...)

Un comité éditorial  
d'universitaires et  
de chercheurs

### Dossier spécial : DETTE ET CRÉDIT

**ARMAND COLIN**

[armand-colin.com](http://armand-colin.com)

EN LIBRAIRIE  
À PARTIR DU 12 SEPTEMBRE

## La théorie de l'attachement de John Bowlby

À la fin des années 1940, les nurseries londoniennes accueillent de nombreux bébés séparés de leurs parents en raison du conflit mondial. L'intérêt porté au développement émotionnel de l'enfant se développe. À la Tavistock Clinic de Londres, le pédiatre et psychanalyste John Bowlby (1907-1990) dirige un séminaire sur « l'observation du développement émotionnel du nourrisson ».

**J. Bowlby élabore alors sa théorie.** Pour lui, « l'attachement » fait partie des besoins primaires : de même qu'il doit s'alimenter pour grandir, le bébé doit aussi, pour se développer et explorer le monde, pouvoir trouver sécurité et réconfort par un lien privilégié avec l'adulte.

**J. Bowlby s'appuie aussi sur ses observations de jeunes enfants** et de familles, tout en utilisant les apports de l'éthologie et de la psychologie cognitive. Il avance que les bébés développent des stratégies adaptatives différentes selon la manière dont on en prend soin. Un attachement sécure (le mot vient de l'anglais) engendre une meilleure régulation émotionnelle, et minimise par la suite les troubles de comportement chez l'enfant et l'adolescent.

La théorie de l'attachement est devenue centrale dans le développement de la pédopsychiatrie et a connu de nombreux prolongements. Pourtant, elle a rencontré bien des critiques. Dans les années 1970 notamment, on lui a reproché de donner un rôle central à la mère, et de cantonner ainsi la femme dans un schéma très conformiste. En fait, J. Bowlby ne pointait pas le rôle spécifique de la mère, mais dans la société de l'après-guerre, c'était elle qui s'occupait principalement de l'enfant. Les travaux ultérieurs ont montré que le père ou toute autre personne pouvait prendre soin du bébé et le sécuriser. ■

MARTINE FOURNIER

### À LIRE

- Attachement et perte
- T. I : L'Attachement
- T. II : Séparation, angoisse et colère
- T. III : La Perte, tristesse et séparation
- J. Bowlby, 1969, trad. Puf, 1978-1984.

➤ L'accès des femmes aux carrières professionnelles, valorisent davantage le principe de la garde extrafamiliale dans la petite enfance.

### Quel rôle pour le père ?

La notion d'amour maternel est donc contingente. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la théorie de l'attachement a émergé au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, période où le statut de l'enfant semble en plein remodelage. C'est en 1958 que J. Bowlby, psychanalyste anglais fasciné par les travaux des éthologues (notamment ceux de K. Lorenz sur le mécanisme d'« empreinte »), expose les premiers fondements de cette théorie. À cette même époque, les femmes de la classe moyenne revendiquent l'accès aux carrières professionnelles, la conception est technologiquement maîtrisée et la famille se « nucléarise ». La naissance de l'enfant devient en somme le fruit d'une responsabilité individualisée de la femme et de l'homme. De

fait, il apparaît indispensable pour la femme et l'homme de faire parler en eux le désir d'enfant. Celui-ci, jusqu'à présent, pouvait exister mais n'avait pas de forte nécessité.

Mais à l'heure où l'on réévalue le rôle des pères, peut-on estimer qu'amour paternel et maternel sont de même nature ? Les rôles parentaux sont-ils interchangeables ? De nombreuses études sur la relation père-enfant semblent montrer que le couple parental serait un lieu de différenciation subtile des rôles dans la relation à l'enfant. Le père jouerait un rôle actif et stimulant et la mère offrirait davantage de tendresse ; or selon Michael E. Lamb (1), nous ne savons toujours pas si cette différenciation de style est le résultat d'influences sociales ou de tendances innées. Ce que nous savons par contre, toujours selon M. Lamb, c'est que le père comme la mère sont tous deux capables de témoigner de l'affection et d'être sensibles aux besoins de leur enfant.

## Allô maman bobo !

« Allo, Madame, ici la crèche : votre enfant a de la fièvre, pouvez-vous venir le chercher ? » Dans les crèches et les écoles maternelles, c'est pratiquement toujours la maman que l'on appelle en cas de souci. Et ceci, même quand le papa travaille à proximité ou est au chômage. Ce constat ressort d'une étude de deux sociologues, Thierry Bloss et Sophie Odena (1) auprès de parents d'enfants gardés en crèche ou par d'autres professionnels de services de garde.

**Rien n'y fait :** malgré la progression du travail chez les femmes, leur niveau de diplôme ou leur appartenance sociale, la montée d'une idéologie égalitarisme dans le couple, ce sont toujours les mères qui s'occupent principalement



France Keyser/Corbis

des relations avec les services de garde. Quant aux institutions de garde, dont le personnel est exclusivement féminin, elles adoptent des comportements qui confortent « une idéologie traditionnelle des rôles parentaux ». Ces pratiques pourraient s'expliquer, selon l'étude, par les savoirs psychologiques que ces professionnels acquièrent au cours de leur

formation, qui inclinent à envisager la séparation mère/enfant comme forcément négative, et entraînant des risques de carence affective. ■

XAVIER MOLÉNAT

### NOTE

(1) T. Bloss et S. Odena, « Idéologies et pratiques sexuées des rôles parentaux », *Recherches et Prévisions*, n° 80, juin 2005.

Pour ce qui est de la division traditionnelle des responsabilités parentales, l'auteur suppose que les conventions sociales davantage que des impératifs biologiques seraient en jeu. Jean Le Camus (7) a abondamment illustré l'importance, pour l'épanouissement de l'enfant, d'une certaine différenciation des types de relation de l'enfant avec son père et avec sa mère. Un certain nombre d'études semblent par ailleurs démontrer que deux attachements sécurisés (père et mère) seraient davantage positifs pour le développement de l'enfant qu'un seul (père ou mère), situation elle-même davantage positive qu'aucun attachement « sécurisé ». Ce qui converge d'ailleurs avec l'idée d'une certaine plasticité compensatrice ou avec la notion exposée par Boris Cyrulnik (8) d'une certaine capacité de l'enfant à choisir parmi ses proches les liens qui lui conviennent. Ceci lui assurerait une relative « résilience », ou en d'autres

termes une capacité à réussir à vivre, à se développer en dépit de l'adversité, par exemple lors de la défaillance de l'une des figures parentales. L'approche scientifique, en son état actuel, ne nous semble pas permettre de choisir entre amour maternel nécessaire et amour contingent. Par contre, la théorie de l'attachement nous semble avoir le mérite de montrer que les liens dans la famille ne sont pas donnés au départ. Ils se construisent au fil des interactions, au gré des circonstances de la vie, dans un processus de « coconstruction ». Il est indispensable au professionnel de savoir prendre un recul historico-critique sur l'amour maternel. Voir dans l'amour maternel un discours, une représentation d'émotions et d'affects évite d'en faire un impératif social, à l'occasion tyrannique et culpabilisant, particulièrement lorsque la naissance n'est pas l'image d'Épinal que l'on souhaiterait généralement voir. ■

NOTES

- (1) O.W. Winicott, 1957, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. Payot, 1989.  
 (2) C. Trevarthen, « Descriptive analysis of infant communicative behavior », in H.R. Shaffer (dir.), *Studies in Mother-Infant Interaction*, Academic Press (New York), 1977.  
 (3) J. Bowlby, 1969, *Attachement et perte*. T. I: *L'Attachement*; T. II: *Séparation, angoisse et colère*; T. III: *La Perte, tristesse et séparation*, trad. Puf, 1978-1984.  
 (4) É. Badinter, *L'Amour en plus*, Flammarion, 1980.  
 (5) P. Ariès, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, 1960, rééd. 1973.  
 (6) M.E. Lamb et K.J. Sternberg, « Un réexamen du lien entre garde non parentale et sécurité de l'attachement mère-enfant », in B. Pierrehumbert (dir.), *L'Accueil du jeune enfant. Politiques et recherches dans les différents pays*, ESF, 1992; M.E. Lamb, « L'influence du père sur le développement de l'enfant », *Enfance*, n° 3, 1997.  
 (7) J. Le Camus, *Le Rôle du père*, Odile Jacob, 2000.  
 (8) B. Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

# SCIENCES HUMAINES

www.scienceshumaines.com

## BULLETIN D'ABONNEMENT



SCIENCES HUMAINES  
(mensuel)



LES GRANDS DOSSIERS  
DES SCIENCES HUMAINES  
(trimestriel)

Réalisez jusqu'à  
40 % d'économie

Oui, je m'abonne à *Sciences Humaines*

Cochez la case correspondante :

ABONNEMENT	PARTICULIER FRANCE	ÉTUDIANT FRANCE SUR JUSTIFICATIF*	INSTITUTION (1) ET PAYS ÉTRANGERS
SIMPLE	48 €	41 €	58 €
Complet	65 €	55 €	82 €

(1). Entreprise, administration, association, bibliothèque. \* Carte d'étudiant en cours de validité.

- SIMPLE = 11 n° de *Sciences Humaines*.
- COMPLET = 11 n° de *Sciences Humaines*.  
+ 4 n° *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*.

Abonnement 1 an aux *Grands Dossiers des Sciences Humaines*, soit 4 n° au prix de 28 € en France et 29 € pour les pays étrangers.

- PAR AVION ajouter : 6 € pour un abonnement simple ; 9 € pour un abonnement complet. 3 € pour l'abonnement aux *Grands Dossiers des Sciences Humaines*.

(écrire en lettres capitales, merci)

SOCIÉTÉ \_\_\_\_\_  M<sup>me</sup>  M<sup>lle</sup>  M.

NOM \_\_\_\_\_

PRÉNOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

COOPE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

PAYS \_\_\_\_\_

TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_ FAX \_\_\_\_\_

PROFESSION \_\_\_\_\_

COURRIEL \_\_\_\_\_

JE RÉGLE aujourd'hui la somme de \_\_\_\_\_

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de *Sciences Humaines*

Virement CCP N° 522594 A à Dijon

Carte bancaire n° \_\_\_\_\_

Date d'expiration \_\_\_\_\_

Cryptogramme (les 3 derniers chiffres, verso CB) \_\_\_\_\_

Je désire recevoir une facture acquittée.

Date et signature obligatoires :

Revoir à : Sciences Humaines 87 236 - 89 04 Aigremont Cedex

Par téléphone : 03 86 72 07 00

Par Internet : www.scienceshumaines.com

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

GDSH08

# REPÈRES Les psychopathologies de

Plus d'un enfant sur huit serait atteint d'un trouble mental ou cognitif. Les sciences cognitives apportent un regard nouveau sur les causes, et laissent entrevoir des pistes de prise en charge et parfois de guérison.



Ulla Kimmig/Laif/Réa

## DÉFICIENCES INTELLECTUELLES Origines multiples pour troubles divers

**DÉSORMAIS, ON NE PARLE PLUS DE « RETARD MENTAL » MAIS DE DÉFICIENCES INTELLECTUELLES OU DÉVELOPPEMENTALES.** Un enfant est considéré comme déficient intellectuellement lorsqu'on constate un fonctionnement intellectuel inférieur par rapport aux autres enfants de son âge. Ce déficit survient en général précocement. Pour le diagnostic, on utilise des tests de QI mais également d'autres instruments qui décrivent le degré d'autonomie et d'adaptabilité de l'enfant. Ainsi l'échelle de Vineland consiste à interroger un proche de l'enfant sur ses compétences dans la vie quotidienne (sa capacité à se nourrir seul, se laver seul, s'habiller seul), sur ses capacités de communication (écouter, parler, écrire), ses compétences motrices ou relationnelles. Combinés, les résultats permettent d'établir la gravité du déficit (de léger à profond).

« **LES CAUSES DES DÉFICIENCES INTELLECTUELLES SONT MULTIPLES** », explique Michèle Carlier (1), professeure

de psychologie à l'université Aix-Marseille-I. Sociales et éducatives (un grand manque de stimulation, par exemple) d'abord, mais surtout biologiques. Les causes prénatales – génétiques (trisomie 21, syndrome de l'X fragile...), expositions à des toxiques pendant la grossesse... – représentent en tout une bonne moitié des cas de déficience intellectuelle ; à lui seul, le syndrome d'alcoolisme fœtal ne touche pas moins de 1 à 3 bébés pour 1 000 naissances. Il faut aussi compter avec les causes périnatales (prématurité, anoxie périnatale...), que l'on retrouve dans 12% des cas, et postnatales (par exemple, des infections, comme les encéphalites et les méningites...) qui en expliquent 5%. Pour près d'un tiers des sujets, la cause reste inconnue (2). ■

### NOTES

(1) M. Carlier et C. Ayoun, *Déficiences intellectuelles et intégration sociale*, Mardaga, à paraître en octobre 2007.

(2) Coll., *Déficience et handicaps d'origine périnatale*, Inserm, 2004.

### LES CLASSIFICATIONS INTERNATIONALES

Déficiences intellectuelles, dyslexie, hyperactivité, autisme ne sont pas les seuls troubles du développement de l'enfant. S'y ajoutent la schizophrénie infantile, les troubles anxieux, les troubles dépressifs, les troubles du comportement alimentaire, les troubles de l'humeur...

Ces troubles font l'objet de plusieurs classifications internationales. Les principales sont le DSM-IV-TR (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, version 4 révisée) de l'Association américaine de psychiatrie, et la CIM-10 (Classification internationale des maladies, version 10) de l'Organisation mondiale de la santé.

### À LIRE

- **Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent**  
Bernadette Rogé et Henri Chabrol (dir.), Belin, 2003.

RENAUD PERSIAUX

# l'enfant



stephan Ellenmann/Laif/Réa

## AUTISME Une autre intelligence?

**L'AUTISME, LONGTEMPS CONSIDÉRÉ EN FRANCE COMME UN TROUBLE PSYCHIATRIQUE** – une psychose infantile –, est à présent classé parmi les troubles cognitifs. Plus précisément, parmi les troubles envahissants du développement (TED), puisqu'il touche toute la sphère psychique. Trouble relativement rare atteignant un enfant sur 1 000, il se définit par l'apparition, avant l'âge de trois ans, de la célèbre triade établie par Léo Kanner en 1943: perturbation des relations sociales, de la communication et du comportement. Il existe d'autres TED (voir cartouche ci-dessous), qui en tout affectent un enfant sur 165 environ. Seule une moitié des autistes présente des déficiences intellectuelles, la seconde constituant le groupe des autistes de haut niveau (voir cartouche ci-dessous), comme l'explique le psychologue Laurent Mottron, de l'université de Montréal. Pour lui, l'intelligence des autistes est surtout «*inhabituelle*», et les tests classiques «*incapables d'en rendre compte*» (1).

### Les causes?

**LES THÉORIES NEUROPSYCHOLOGIQUES À CE TROUBLE** se sont succédé à partir des années 1980. Une des premières postule un dysfonctionnement spécifique du langage. Un peu plus tard, on propose que les autistes sont incapables de comprendre les intentions des autres – une faculté appelée «*théorie de l'esprit*» qui, normalement, se met peu à peu en place chez l'enfant. D'autres estiment que l'autiste présente un déficit de traitement des informations relatives aux êtres humains, qu'il a du mal à imiter

les autres, qu'il ne parvient pas à reconnaître les visages (identité et émotions), ou encore qu'il ne traite pas de façon différenciée les personnes et les objets. Autre hypothèse: les autistes seraient des experts du détail, au détriment des traitements globaux plus adaptés à la vie quotidienne. Autant de pistes qui semblent confirmées par les récentes études d'imagerie cérébrale.

**ET SUR LE PLAN GÉNÉTIQUE?** Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas «*un*» gène de l'autisme, mais plusieurs. Combien? Le généticien Pierre Roubertoux rapporte que les estimations publiées tournent

autour de 12 à 15 gènes «*de susceptibilité*» (2). Dans ce domaine, Thomas Bourgeron et son équipe, à l'Institut Pasteur, sont à la pointe. En 2003 et 2006, ils repèrent des mutations altérant plusieurs gènes impliqués dans la formation des synapses, les zones de communication entre les neurones. En 2007, ils identifient deux nouveaux gènes de susceptibilité, dont l'un code une protéine impliquée dans la synthèse de mélatonine, une hormone connue pour réguler les rythmes veille/sommeil!

**C'EST EN COMPRENANT MIEUX CES TROUBLES QUE L'ON PEUT ESPÉRER LES GUÉRIR.** Lancé début 2007, l'Autism Genome Project, qui va réunir toutes les forces existantes, est pour Bernadette Rogé (3), psychologue spécialiste de l'autisme à l'université Toulouse-II, un «*immense espoir*». Pour sa part, elle forme des médecins au diagnostic précoce de l'autisme, et développe des méthodes de prises en charge plus adaptées, centrées sur les points faibles et forts de chaque enfant. Car si ces méthodes ne permettent pas de guérir l'autisme, elles permettent au moins d'en alléger les symptômes. ■

### NOTES

- (1) L. Mottron, *L'autisme: une autre intelligence*, Mardaga, 2004.  
(2) P. Roubertoux, *Existe-t-il des gènes du comportement?*, Odile Jacob, 2004.  
(3) B. Rogé, *Autisme, comprendre et agir*, Dunod, 2003.

## Rett, Arperger..., les troubles envahissants du comportement

**L'autisme infantile fait partie des troubles envahissants du comportement (TED).** On trouve dans cette famille l'autisme atypique (qui survient après trois ans, ou dont le tableau n'est que partiel), le syndrome de Rett (qui atteint principalement les petites filles), le trouble désintégratif de l'enfance (qui se caractérise par une régression tardive après une période de développement normal).

**Il existe aussi le syndrome d'Asperger**, décrit en 1944 mais tombé dans l'oubli jusqu'au milieu des années 1990. Il se rapproche du tableau clinique de l'autisme de haut niveau, avec des centres d'intérêt restreints, des activités répétitives, une maladresse motrice,

mais un bon développement intellectuel et linguistique, chaque signe étant plus ou moins marqué selon les personnes. Il arrive que certaines compétences soient exceptionnelles (calculateurs et mémorisateurs prodiges, don pour les langues).

**Certains psychiatres considèrent** que le syndrome d'Asperger et l'autisme de haut niveau sont deux entités cliniques distinctes, d'autres qu'on peut les placer le long d'un continuum d'un trouble unique. En l'état des connaissances, difficile de savoir qui est dans le vrai. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les gènes de susceptibilité identifiés aujourd'hui sont impliqués dans les deux tableaux. ■

## DYSLEXIE

## Quand le cerveau ne peut pas lire

**7 À 8 % DES ENFANTS SERAIENT DYSLEXIQUES**, selon la dernière expertise de l'Inserm (1). Malgré une intelligence vive, parfois supérieure à la moyenne, ils semblent incapables d'apprendre à lire, devenant d'une incroyable maladresse, butant sur chaque syllabe, mélangeant les sons, devinant sans réfléchir. Et finissent par se décourager, désespérant parents et enseignants.

**POURTANT, CONTRAIREMENT À CE QU'ON A LONGTEMPS PRÉTENDU**, la dyslexie n'est pas un simple blocage psychologique : l'enfant ne refuse pas de lire, il ne peut tout simplement pas. Pour Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France, l'origine cérébrale du trouble ne fait aucun doute (2). Il rappelle qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les découvreurs de la dyslexie voient en elle une pathologie essentiellement visuelle, la «cécité visuelle congénitale», consistant en une confusion de lettres (surtout celles se ressemblant en miroir, comme «b» et «p», ou «b» et «d»). Aujourd'hui, les recherches s'orientent plus vers un trouble du décodage phonologique. «La majorité des enfants dyslexiques souffrent de déficits de compréhension des sons de parole, voire même de troubles fondamentaux de la perception auditive», explique le psychologue. Ce qui ne peut que poser des problèmes pour associer le graphème (l'unité de son écrite) et le phonème (l'unité de son prononcé).

**OUI, MAIS VOILÀ... ENVIRON UN QUART DES DYSLEXIQUES PRÉSENTENT UN DÉFICIT VISUEL PRONONCÉ SANS TROUBLE PHONOLOGIQUE ÉVIDENT.** En fait, il n'existe sans doute pas une cause de la dyslexie, mais plusieurs : «Il semble y avoir une double fragilisation au confluent de certaines voies de reconnaissance visuelle et de celles du traitement phonologique du langage parlé», précise S. Dehaene. L'imagerie cérébrale montre en effet une sous-activation de la région temporale postérieure gauche chez les dyslexi-

ques. Parallèlement, l'aire de Broca (l'aire du langage, située dans le cortex frontal inférieur gauche) est suractivée, comme si l'enfant cherchait à pallier une lecture non automatisée par des efforts conscients et volontaires.

**SI L'ON POUSSE LES RECHERCHES**, l'analyse anatomique fine de certaines aires suggère un problème de migration des neurones : ces derniers n'occuperaient pas les bonnes places, d'où les déficits. Cette migration est sous contrôle génétique : «La mise en place de l'apprentissage de la lecture est un chantier compliqué : qu'une pièce manque et l'édifice s'écroule !», assure le chercheur. Quelles sont les pièces manquantes ? Quatre gènes seraient déjà identifiés, dont l'un semble impliqué dans la formation du corps calleux, la structure reliant les hémisphères cérébraux. D'autres facteurs de risques environnementaux et sociaux semblent également impliqués.

**IL NE FAUDRAIT PAS CROIRE QUE CES EXPLICATIONS NEUROBIOLOGIQUES** sont des condamnations sans appel. «Chaque apprentissage modifie la biologie de notre cerveau : il est possible d'utiliser ses capacités plastiques, ainsi que ses

## Une dyslexie chinoise

Pour apprendre à lire, les enfants chinois doivent mémoriser plus de 3 000 caractères. Pour cela, ils s'aident de schémas moteurs, mémorisant les mouvements qu'ils réalisent pour écrire. Une technique bien différente de l'association phonème-graphème utilisée dans les écritures alphabétiques. La forme de dyslexie qui atteint les Chinois semble plutôt graphomotrice que phonologique.

## À LIRE

## • Les Neurones de la lecture

Stanislas Dehaene, Odile Jacob, 2007.

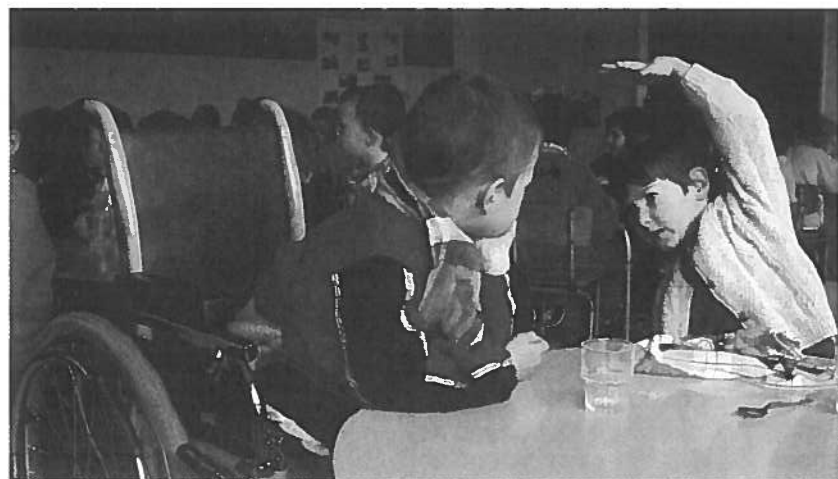
«multiples réseaux redondants», affirme S. Dehaene. Des stratégies efficaces de rééducation cognitive existent. Elles visent à accroître la conscience phonémique à l'aide de manipulation de lettres et de sons. Pas de miracle : leur succès est proportionnel au temps consacré. Mais la grande majorité des enfants dyslexiques peut ainsi apprendre à lire, même si c'est avec un décalage par rapport aux enfants du même âge. «En définitive, c'est un grand message d'espoir qui émerge de ces travaux», conclut S. Dehaene. ■

## NOTES

(1) Inserm l'expertise collective, *Dyslexie, dysorthographe et dyscalculie. Bilan des données scientifiques*, 2007.

(2) S. Dehaene, *Les Neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2007.

## Loi Handiscol : une difficile intégration



«Le droit à l'éducation pour tous les enfants, quel que soit leur handicap (1), est un droit fondamental», affirme la loi Handiscol (2) votée en 2005. À tous les niveaux d'enseignement, la scolarisation individuelle, à temps plein ou partiel, doit être «recherchée prioritairement». Com-

ment ? En adaptant l'école aux besoins éducatifs particuliers de chaque élève handicapé (et notamment les conditions d'accueil). Si besoin, ce dernier peut être accompagné par un auxiliaire de vie scolaire. Une équipe spécialisée d'un service d'éducation spéciale et de soins à do-

## LES TROUBLES DES APPRENTISSAGES

La dyslexie fait partie des troubles des apprentissages (parfois surnommés les dys-). Ceux-ci se séparent en troubles de la communication (dysphasies...) et troubles spécifiques de la lecture (dyslexie), de l'expression écrite (dysorthographe) et du calcul (dyscalculie).

## HYPERACTIVITÉ Du normal au pathologique

SI LES TERMES ABONDENT POUR DÉSIGNER L'HYPERACTIVITÉ (impulsivité, instabilité psychomotrice, hyperkinésie, turbulence, opposition infantile...) le DSM-IV-TR parle de trouble déficitaire de l'attention/hyperactivité (TDA/H). Il donne une liste de neuf symptômes d'inattention («se laisse facilement distraire»...), et neuf d'hyperactivité («se lève souvent en classe»...) et d'impulsivité («interrompt souvent les autres»...), les deux facettes étant nécessaires au diagnostic. Statistiquement, il y aurait au moins un hyperactif dans chaque classe, puisqu'on estime que la prévalence du trouble est de 7 à 8%. Pourtant, aux États-Unis, sous la pression des laboratoires, relayés par les demandes des professeurs et/ou des parents, pas moins de 20% des enfants reçoivent les fameux médicaments Ritaline et Concerta. Trois fois plus qu'il ne le faudrait. «*Outre-Atlantique la mode semble être au diagnostic et au médicament facile*», explique le psychiatre Jean-Charles Nayeby, auteur d'un ouvrage sur le sujet (1). Pourquoi? Entre autres parce que les parents, «*souvent malmenés par l'état de leur enfant, qui paraît mal élevé aux yeux de l'entourage*», «*ont tendance à culpabiliser*». Et parce que

l'appréciation de ce trouble est subjective, avec un continuum entre normal (l'enfant «raisonnablement» agité) et pathologique (l'enfant hyperactif). La relative fréquence des comorbidités (les troubles associés), comme les troubles oppositionnels avec provocation (30% des hyperactifs), les troubles des conduites (25%), les troubles de l'humeur (18%), ne facilite pas le diagnostic.

**ET EN FRANCE, QU'EN EST-IL?** Pour l'instant, la Ritaline est plutôt un échec commercial. D'abord parce que parents et médecins ne poussent en général pas «à la consommation», ensuite, parce que la première prescription ne peut être faite que par un psychiatre ou dans un service hospitalier.

**L'ORIGINE DE CE TROUBLE EST POUR L'INSTANT INCONNUE (2).** Les interprétations psychanalytiques étant aujourd'hui nuancées, une des pistes majeures favorise l'hypothèse d'un dysfonctionnement d'origine génétique au niveau d'un transmetteur, la dopamine (aussi engagée dans la maladie de Parkinson). On ne sait toujours pas pourquoi les garçons sont 3 à 9 fois plus touchés que les filles. ■

### NOTES

(1) J.-C. Nayeby, *L'Hyperactivité infantile en 40 questions*, Retz, 2006.

(2) Pour en savoir plus, voir aussi C. Bert, «Hyperactivité: que sait-on vraiment?», *Sciences Humaines*, n° 168, février 2006.

micile (Sessad) peut aussi intervenir, en complément de la scolarité.

Parents et professionnels sont unanimes sur l'intérêt de l'insertion, qui favorise le développement et la socialisation des handicapés, mais aussi des autres, qui y gagnent tolérance et ouverture sur la différence. En juin 2006, rapporte le site du ministère de l'Éducation nationale, 104 500 élèves en situation de handicap étaient scolarisés dans le premier degré, 45 000 dans le second degré – une progression de plus de 13% par rapport à 2005. Cependant, certains spécialistes dénoncent que pour le moment les moyens n'y sont pas, et que le beau programme d'Handiscol ne leur semble qu'un vœu pieu. ■

### NOTES

(1) Handicaps intellectuels, et aussi physiques et sensoriels.  
(2) Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées.

## Hyperactivité et troubles des comportements

Il ne faut pas confondre l'hyperactivité avec les troubles des comportements: troubles des conduites (TC) et troubles oppositionnels avec provocation (TOP) (1). Les TC se définissent comme l'ensemble de conduites répétitives et persistantes bafouant les droits fondamentaux des individus et les normes sociales; Les TOP comme l'ensemble des comportements provocateurs, désobéissants et hostiles avec toute forme d'autorité.

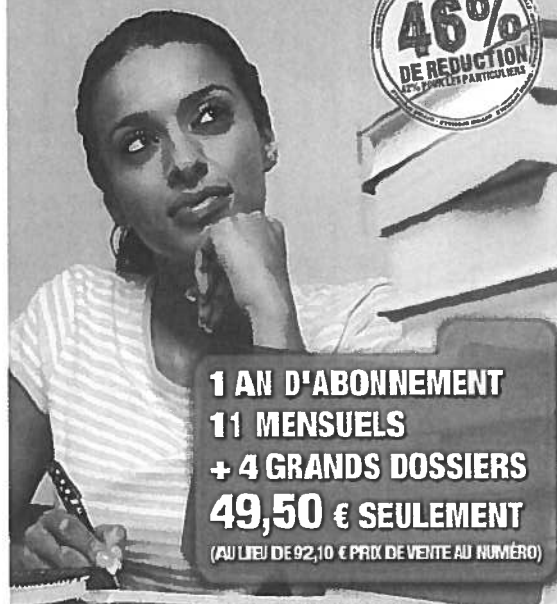
### NOTE

(1) Voir l'article de X. Molénat, «Bébé bientôt sous contrôle?», p. 72.

# SCIENCES HUMAINES

## OFFRE SPÉCIALE ÉTUDIANTS

**46%**  
DE RÉDUCTION  
LES PLUS PARTICULIÈRES



**1 AN D'ABONNEMENT  
11 MENSUELS  
+ 4 GRANDS DOSSIERS  
49,50 € SEULEMENT**  
(AU LIEU DE 92,10 € PRIX DE VENTE AU NUMÉRO)

### BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner avec votre règlement sous enveloppe  
NON affranchie à Sciences Humaines  
Libre Réponse 60546 - 89019 Auxerre Cedex

Offre valable jusqu'au 31 décembre 2007 pour un premier abonnement.

**Oui, je m'abonne à SCIENCES HUMAINES**  
au prix exceptionnel de 49,50 € et je recevrai en cadeau  
La bibliothèque idéale des sciences humaines.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Code postal : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_

Cyde et filière : \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

ci-joint mon règlement de 49,50 € par :

chèque bancaire ou postal à l'ordre de SCIENCES HUMAINES

carte bancaire n°

\_\_\_\_\_

Expire le \_\_\_\_\_

Cryptogramme (3 derniers chiffres verso CB) \_\_\_\_\_

Date et signature obligatoires :

**IMPORTANT :** Pour bénéficier du tarif étudiant, veuillez nous adresser une copie de votre carte d'étudiant en cours de validité.

Conformément à la loi informatique et liberté, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, vous pouvez vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés en nous écrivant.



**+ EN CADEAU**  
LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE DES SCIENCES HUMAINES  
500 OUVRAGES QUI ONT FAIT AVANCER LA PENSÉE !

GDSH08

# Bébés bientôt sous contrôle ?

**Pourquoi le rapport de l'Inserm sur les troubles des conduites chez les enfants a-t-il provoqué une violente controverse ? Nombre de professionnels de la petite enfance estiment qu'il comporte un risque : celui de transformer l'enfant turbulent en futur délinquant.**

**C'EST UN PAVÉ DE 428 PAGES**, au titre assez austère : *Trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent*. Publié par l'Inserm en septembre 2005, il est l'œuvre d'un groupe de chercheurs (psychologues, psychiatres, généticiens, cognitivistes). Objectif affiché : faire le point sur les connaissances concernant ce trouble psychiatrique, et en tirer des conseils pour prévenir son apparition (*voir encadré p. 74*). Résultat : il met le feu aux poudres. En janvier 2006, quelques professionnels de l'enfance (pédiatres, psychiatres, psychanalystes), dont Bernard Golse, Boris Cyrulnik et Élisabeth Roudinesco, lancent une pétition intitulée « Pas de zéro de conduite pour les enfants de 3 ans ». Ils s'y insurgent contre « l'approche déterministe » qui émane de cette expertise fondée « sur la base de théories de neuropsychologie comportementaliste ». Il critique notamment la proposition faite de dépister à 36 mois les signes suivants : indocilité, hétéroagressivité, faible contrôle émotionnel, impulsivité, indice de moralité bas. Signalant d'emblée la coïncidence entre la publication de ce rapport et la

préparation au sein du gouvernement d'un plan de prévention de la délinquance prévoyant un dépistage très précoce des troubles comportementaux, le texte interroge : « Faudra-t-il aller dénicher à la crèche les voleurs de cubes ou les babilleurs mythomanes ? » Les initiateurs tablaient alors sur 5000 signatures au mieux. Six mois plus tard, ils frôleront les 200 000... Essayons de comprendre comment un travail d'expertise relativement pointu a pu susciter une telle mobilisation.

## Un air du temps

Cette controverse est le point d'orgue d'une série d'événements récents relativement disparates, mais qui ont en commun de se situer au sein des relations triangulaires entre le champ des professionnels de l'enfance (éducateurs au sens large, médecins de PMI, psychologues...), le champ des sciences cognitives et médicales (neurosciences, génétique, psychiatrie) et, *last but not least*, le champ politique. En novembre 2004 par exemple, un prérapport parlementaire sur la prévention de la délinquance propose d'agir dès l'âge de 1 à 3 ans, en obligeant les parents d'origine étrangère à ne parler que le français en famille. Figure en effet dans

ce document une « courbe évolutive » du jeune délinquant suggérant que les difficultés initiales ne font que s'aggraver au fur et à mesure des années. Cette courbe d'allure scientifique très suggestive ne s'appuie cependant sur aucune recherche...

En septembre 2005, *Le Journal des psychologues* publie une pétition émanant de neuf spécialistes des tests d'intelligence. Ils s'inquiètent d'une demande sociale de plus en plus forte, émanant de parents mais aussi d'institutions, pour une mesure des capacités mentales réduite à un chiffre, celui du QI. Ils rappellent que « le QI n'est ni une fatalité, ni un destin », mais simplement « le point de départ d'hypothèses et d'investigations » devant être nourries par des examens approfondis. Cette année encore, une enquête par questionnaire de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN) sur la santé mentale, diffusée dans les écoles de Paris, est stoppée devant les réactions de parents et de professionnels qui s'interrogent sur ses finalités. Et en mai, Tony Blair lançait un programme d'assistance aux mères « à problèmes », dont les enfants nés depuis moins de deux ans ou à naître présentent les plus grands risques d'exclusion et « donc » d'orientation vers la délinquance.

## Une image ambivalente de l'enfant

Quoi de commun entre ces divers événements ? Ce qui est relevé par de nombreux professionnels de la petite enfance, c'est la volonté de transformer les outils de prévention des difficultés psychiques et sociales en outils de prédiction. L'idée que l'on peut se fonder sur les premières années de la vie pour prédire le comportement





Avec leur joyeuse agitation non dénuée de pratiques violentes, les petits sauvageons de *La Guerre des boutons* seraient-ils perçus aujourd'hui comme une menace pour l'ordre social? (roman de Louis Pergaud, 1912, adapté au cinéma par Yves Robert, 1961).

et affectifs ainsi que le respect de ses droits doivent guider toutes décisions le concernant (11)», de l'autre, une loi sur la prévention de la délinquance «avec un durcissement revendiqué» (présentation immédiate devant le juge, nouvelles mesures de placements...) (12). Bref, entre la «survalorisation de l'image de l'enfant» et «la crainte qu'il peut inspirer lorsqu'il ne correspond plus à cette image (13)», la société ne semble pas savoir sur quel pied danser avec sa progéniture.

### Un projet de société?

On comprend donc mieux ce qui a pu faire bondir un grand nombre de professionnels de la petite enfance dans le rapport de l'Inserm. Portant sur un objet qui les concerne au premier chef, il garde le silence sur les savoirs qui constituent leur compétence (psychopathologie, psychanalyse, sciences sociales...), et prend d'emblée le parti d'un alignement de la prévention des difficultés de l'enfant sur des objectifs de prévention de la délinquance qui vient heurter leurs valeurs et leur éthique professionnelle. D'où l'insistance, dans les réactions à ce rapport, sur le fait que les troubles de conduite expriment une souffrance qui renvoie à la subjectivité de l'enfant, qui doit être entendue et écoutée. Et sur le danger qu'il y a à faire un lien prédictif, qu'aucun travail scientifique n'autorise selon eux, entre les colères et les actes de désobéissance de l'enfant et le comportement délinquant de l'adolescent. Reste à savoir si l'on a affaire à un concours de circonstances ou à un projet global.

Le pédopsychiatre Michel Dugnat estime par exemple que le rapport de l'Inserm «vient constituer, par

de l'adolescent semble avoir pris de la force. La prévention de la délinquance en particulier semble avoir trouvé là un nouveau terrain d'action.

On note ensuite qu'en la matière, la science, ou plutôt certaines sciences jouent un rôle central. Ces dernières années, dans un débat où il s'agit de savoir la part de l'inné et de l'acquis, du biologique et de l'environnemental dans la genèse de certaines conduites enfantines, psychologues cliniciens et sociologues ont souvent été confinés dans une posture défensive. Les spécialistes de la génétique et des neurosciences ont été plus audibles sur ces questions. Les détracteurs du rapport de l'Inserm sur le trouble des conduites n'ont pas manqué de souligner que Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, s'était explicitement appuyé sur ce document pour promouvoir une approche de plus en plus précoce de la prévention de la délinquance.

Le trouble a pu naître du fait que ce succès des sciences médicales intervient alors que l'image de l'enfant semble évoluer dans la société. Il y avait l'enfant innocent, personne à part entière à qui sont attachés des droits, qui doit être pleinement respectée et qu'il faut protéger des abus dont il peut être victime. Sans s'effacer, cette image voisine de plus en plus avec celle d'un être dangereux ou en voie de l'être, dont il convient de «corriger» certaines conduites répréhensibles afin d'éviter qu'elles ne s'aggravent avec l'âge. Bref, l'enfant est de plus en plus perçu comme un futur adulte. Une ambivalence qu'exprime le pouvoir politique en faisant voter quasi simultanément deux lois.

D'un côté, une loi qui renforce les mécanismes de la protection de l'enfance et pose que «l'intérêt de l'enfant, la prise en compte de ses besoins fondamentaux, physiques, intellectuels, sociaux

## Troubles des conduites : que dit le rapport ?

Plus nuancé qu'on ne le croit souvent, le rapport de l'Inserm sur le trouble des conduites n'est pas exempt de défauts.

L'expertise collective de l'Inserm sur les troubles de conduite, menée à la demande d'une caisse d'assurance-maladie, indique que la caractéristique majeure de ce trouble est « une atteinte aux droits d'autrui et aux normes sociales ». Il peut prendre plusieurs formes : crises de colère et de désobéissance répétées, mais aussi viol, coups et blessures, vol. Ce trouble étant d'emblée considéré comme un « facteur de risque de délinquance », il s'agit de faire le point sur ce que l'on en sait grâce à une revue de littérature, afin d'en améliorer le dépistage, la prévention et la prise en charge.

Les experts établissent notamment que 5 à 9% des garçons de 15 ans sont touchés par ce trouble. Deux tiers des sujets ayant le diagnostic pendant l'enfance l'ont toujours à l'adolescence.

Parmi les divers facteurs de risque de trouble des conduites, les experts mettent en évidence une héritabilité génétique (c'est-à-dire la part des facteurs génétiques, isolés des facteurs environnementaux) d'environ 50%. Ils estiment par ailleurs que « le comportement global de tout individu est influencé par des facteurs biologiques

(notamment génétiques), mais aussi environnementaux et sociaux ». Plusieurs chapitres soulignent l'influence du tempérament et de la personnalité, mais aussi de la précarité socio-économique, des relations familiales, des médias...

Le rapport recommande en particulier de sensibiliser familles et professionnels, de dépister systématiquement ce trouble à l'âge de 36 mois voire dès la période anténatale pour les familles à risque, et de développer des lieux d'écoute pour parents et enfants. Il suggère une utilisation des médicaments, qui ont « pour l'essentiel une action anti-agressive », uniquement en « deuxième intention, sauf situation d'urgence ».

Plusieurs auteurs, notamment le sociologue Alain Ehrenberg (1), ont pointé les lacunes importantes de ce travail. Le principal défaut est sans doute l'ambiguïté entretenue entre facteur de risque et causalité. Quand par exemple les auteurs du rapport écrivent qu'une étude « a montré l'existence d'une relation entre les problèmes de santé du bébé liés à la prématurité et le risque de troubles externalisés à l'âge de 5 ans », s'agit-il d'une simple corrélation statistique ? Ou d'un lien de cause à effet ?

D'autant que le texte multiplie les signes de prudence (la synthèse, qui a été nettement plus lue que le rapport lui-même, est malheureusement beaucoup plus tranchée). À force de « probablement », de « cependant », de « néanmoins » et d'usage du conditionnel (« différentes études suggèrent qu'un niveau élevé de discorde parentale pourrait avoir une influence directe sur le trouble des conduites »), difficile de juger de la solidité et de la force probante des résultats obtenus.

Enfin, l'expertise liste un nombre impressionnant de facteurs de risque (hérité, tabagisme de la mère pendant la grossesse, faible estime de soi, traumatisme cérébral précoce...), mais sans les hiérarchiser (y a-t-il un facteur plus important qu'un autre ?), ni s'intéresser à leurs interactions - dont les auteurs reconnaissent par ailleurs qu'elles sont une dimension essentielle. Un problème de taille pour un travail censé éclairer la décision et l'action de santé publique. ■ X.M.

### NOTE

(1) A. Ehrenberg, « Malaise dans l'évaluation de la santé mentale », publié parallèlement dans *Espirit*, n° 89, mai 2006, et *Médecine/Sciences*, vol. XXII, n° 5, mai 2006.

✎ un court-circuit redoutable, un élément de réponse imaginaire (car auréolé de la crédibilité de la science) aux demandes d'une sécurité globale garantie par un ordre médical qui mettrait le repérage et le traitement d'un trouble précoce (3 ans!) au service du contrôle social (4). Pour le sociologue Gérard Neyrand, « cette tentation de l'ordre scientifique légitime - celui des sciences "dures" - d'indexer à son profit l'ensemble des phénomènes humains ne manque pas d'interroger sur la connivence qu'elle manifeste avec les attentes du système industriel, et la connivence avec le projet affiché par certaines orientations politiques préconisant le sécuritaire au détriment de la logique démocratique dont elles se targuent (5) ».

### La construction du futur adulte

Reste que la réalité semble moins planifiée et stratégique que le laissent supposer de tels propos. Que des travaux scientifiques issus des sciences médicales puissent être utilisés pour légitimer des politiques sécuritaires, c'est certain. Peut-on dire pour autant qu'il y a une offensive organisée sur les plans scientifique, politique et industriel ? Pour leur part, les professionnels ont eux aussi su faire preuve de leur pouvoir. Par le nombre de signatures de la pétition « Pas de zéro de conduite » bien sûr, mais aussi en convoquant un colloque autour de l'expertise sur le trouble des conduites qui a abouti à revoir les procédures de l'Inserm, ou encore à travers l'avis très critique émis par le Comité consultatif national d'éthique sur le même sujet. Reste un accord de fond, masqué par l'intensité de la controverse : les premières années de la vie sont fondamentales dans la construction du futur adulte, et elles méritent toute l'attention des parents et des professionnels. Ce que l'on veut faire à partir de là est sans doute davantage une question politique que scientifique. ■

### NOTES

(1) Loi n° 2007-293 du 5 mars 2007 réformant la protection de l'enfance.

(2) Loi n° 2007-297 du 5 mars 2007 relative à la prévention de la délinquance.

(3) M. Palacio, « Les carrefours de la protection de l'enfance », *Informations sociales*, n° 140, juin 2007.

(4) M. Dugnat, « Quand un rapport de l'Inserm met le feu aux poudres », in G. Neyrand (dir.), *Faut-il avoir peur de nos enfants ? Politiques sécuritaires et enfance*, La Découverte, 2006.

(5) G. Neyrand, « Le retour du biopouvoir », in G. Neyrand (dir.), *op. cit.*

# L'enfant au XXI<sup>e</sup> siècle

## Le nouveau statut de l'enfant

- **La Libération des enfants.  
Contribution philosophique  
à une histoire de l'enfance**  
Alain Renaut, Calmann-Lévy, 2002.

La modernité a profondément bouleversé les rapports d'autorité. Le philosophe fait un grand détour par l'histoire pour présenter, dans sa complexité, la lente libération des enfants jusqu'à l'émergence de l'enfant citoyen et des questions que cela suscite.

- **Éléments pour une sociologie de l'enfance**  
Régine Sirota (dir.), Presses universitaires  
de Rennes, 2006.

L'enfance est devenue, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, un objet de recherche sociologique à part entière et une des figures majeures de la modernité. Le nouveau statut de l'enfant est au cœur des questions éducatives, qu'elles concernent l'école, la famille ou les médias. Cet ouvrage collectif s'attache à tracer ce changement de regard.

- **De l'enfant roi à l'enfant tyran**  
Didier Pleux, Odile Jacob, 2002.

Que faire face à un enfant de cinq ans qui décide de ses heures de coucher et refuse de ranger sa chambre? Faut-il recourir à l'autorité? Pour Didier Pleux, l'enfant a pris le pouvoir et est devenu un bourreau domestique, n'utilisant ses parents que pour son bon plaisir. C'est en prenant conscience de leurs difficultés face à l'autorité que les adultes pourront mettre fin à cette « tyrannie ».

- **Les Années-collège.  
Le grand malentendu**  
Véronique Bedin et Nicole Catheline,  
Albin Michel, 2004.

Le collège est aujourd'hui majoritairement perçu comme un lieu d'insécurité où les élèves s'affrontent et agressent les enseignants. Pour Véronique Bedin et Nicole Catheline, ce qui se joue pour les jeunes dans ces années, c'est la structuration de leur identité sociale. Construire un autre collège, ce n'est pas seulement savoir si les programmes sont adaptés, c'est prêter plus d'attention aux besoins des ados.

- **Les Adonaissants**  
François de Singly, Armand Colin, 2006.

Ils ont entré 10 et 12 ans et revendiquent déjà un certain pouvoir sur eux-mêmes. Ils, ce sont les adonaissants. Plus tout à fait enfants, pas encore adolescents, ces jeunes sont plutôt bien intégrés dans la vie de famille mais prennent appui sur les codes culturels de leur génération pour s'émanciper. François de Singly dresse le portrait vivant de ces « nouveaux jeunes ».

- **L'adolescent est une personne**  
Michel Fize, Seuil, 2006.

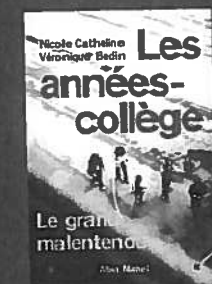
Impertinent, immature, instable... L'adolescent est souvent perçu négativement. Michel Fize rétablit une vision positive de cette période de la vie propice à toutes les expérimentations. Le sociologue livre également des conseils aux parents pour leur permettre d'installer une relation sereine, fondée sur la confiance et le respect mutuel.

- **La Passion de l'enfant.  
Filiation, procréation et éducation  
à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle**  
Laurence Gavarini, Denoël, 2001,  
rééd. Hachette, 2004.

Objet d'amour ou de sacrifice, l'enfant suscite aujourd'hui des passions. Au croisement de la psychanalyse et de la sociologie, Laurence Gavarini nous propose l'histoire de cette véritable révolution silencieuse qui, en un quart de siècle, a totalement changé notre regard sur l'enfant et la famille.

- **L'Enfant et la Vie familiale  
sous l'Ancien Régime**  
Philippe Ariès, 1960, rééd. Seuil, 1975.

Le fameux « sentiment de l'enfance » est resté longtemps un concept tout relatif. Dans cet ouvrage devenu une référence, l'historien Philippe Ariès montre que l'enfance est, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, un concept mal défini et qu'il est pratiquement impossible d'en faire l'histoire.



Pluriel





## Psychologie: du bébé à l'adolescence

### ■ Le Monde des bébés

Philippe Rochat, Odile Jacob, 2006.

Que ressent un bébé ? À quel moment commence-t-il à considérer les autres comme des personnes ? Quand acquiert-il la conscience de lui-même ? Les bébés sont le témoin de notre complexité. S'appuyant sur les dernières recherches en psychologie cognitive, ce livre constitue une plongée étonnante dans ce que voit, entend et éprouve le tout-petit.

### ■ L'intelligence de l'enfant.

Le regard des psychologues  
Martine Fournier et Roger Lécuyer,  
Sciences Humaines Éditions, 2006.

L'état de la recherche sur les nouvelles théories de l'intelligence, ses mesures, ses formes d'expression multiples, et sur l'intelligence en société et à l'école.

### ■ Le Premier Lien. Théorie de l'attachement

Blaise Pierrehumbert, Odile Jacob, 2003.  
Blaise Pierrehumbert revient de façon précise et critique sur l'histoire de la théorie de l'attachement tout au long de la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Il montre, en particulier, comment elle est parvenue, pour le développement de l'enfant, à proposer une articulation entre l'inné et l'acquis.

### ■ Enfant en développement. Famille et handicap, interactions et transmissions

Benoît Schneider (dir.), Érès, 2006.  
Comment penser les fonctions parentales ? Le nouveau rôle du père ? Comment l'enfant se développe-t-il au sein du foyer lorsqu'il est porteur de handicap ? De quelle façon interviennent alors les professionnels ? Cet ouvrage collectif réunit 35 recherches conduites dans le monde entier et propose un large regard sur les liens entre l'enfant, la famille et les institutions.

### ■ Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent

Bernadette Rogé et Henri Chabrol (dir.),  
Belin, 2003.

Cet ouvrage apporte des éclairages multiples sur les problèmes psychopathologiques rencontrés par les enfants et les adolescents. Les compétences complémentaires des deux auteurs permettent d'aborder les troubles sous divers points de vue, dans des perspectives à la fois développementales, psychodynamiques et cognitivo-comportementales.

### ■ Les Vilains Petits Canards

Boris Cyrulnik, Odile Jacob, 2004.  
Dans cet ouvrage pionnier, Boris Cyrulnik conceptualise l'idée de résilience. À travers des exemples de personnalités célèbres, il montre comment un

enfant peut surmonter les expériences difficiles et donner un sens, un élan nouveau à sa vie. Depuis, ce concept de résilience (résistance face à l'adversité) a fait l'objet de nombreux travaux.

## À lire aussi

### ■ Les Enfants d'aujourd'hui.

Quoi de neuf chez les 0-7 ans ?  
Myriam Szejer, Boris Cyrulnik et  
Bernard Golse, sous la direction de  
Brigitte Canuel, Bayard, 2007.

### ■ L'Enfant, chef de famille.

L'autorité de l'infantile  
Daniel Marcelli, Albin Michel, 2003,  
rééd. LGF, 2006.

### ■ Le Bonheur d'être adolescent

Marie Cipriani-Crauste et Michel Fize,  
Érès, 2005.

### ■ Aimer ses enfants ici et ailleurs.

Histoires transculturelles  
Marie-Rose Moro, Odile Jacob, 2007.

### ■ Les Enfants des rues, la rue des enfants.

Yaoundé et Antananarivo  
Marie Morelle, CNRS, 2007.

## Dans les revues...

### ■ «Le gouvernement des enfants»

*Mouvements*, n° 49, janvier-février 2007.

Ce dossier de *Mouvements* présente l'enfance et son émancipation comme une expérience forte, sensible aux lignes de la société et aux événements historiques. Il aborde aussi le thème de la parentalité, qui suit comme l'enfance les détours du social.

### ■ «Les enfants dans la ville»

*Diversité*, n° 141, juin 2005.

Les lieux comme les rencontres marquent profondément l'imaginaire humain. Que savons-nous de la ville vue et souhaitée par les enfants ? Comment imaginer un espace qui leur ferait une meilleure place ? *Diversité* soulève quelques questions de fond.

### ■ «Le livre blanc de la périnatalité en France»

*Spirale*, n° 41, juin 2007.

*Spirale* est une revue à la fois abordable et exigeante qui retrace la grande aventure du bébé. Dans ce numéro, elle a souhaité aller à la rencontre des professionnels de la petite enfance qui demain, en ce champ si spécifique de la périnatalité, réaliseront les recherches, construiront les projets, et innoveront dans les pratiques.

### ■ «Copains, Copines»

*La Lettre de l'enfance et de l'adolescence.*  
*Revue du Grape*, Érès, n° 55, mars 2004.

*La Revue du Grape* explore chez les enfants les relations de copinage et du lien universel qu'est l'amitié.

Boris Cyrulnik  
Les Vilains  
Petits Canards



Odile Jacob



# Nouveaux parents, nouveaux enfants ?

## Collection 1001 BB

Dirigée par Patrick Ben Soussan

Une collection pour mieux comprendre, accueillir, éduquer, soigner et aimer les tout-petits.

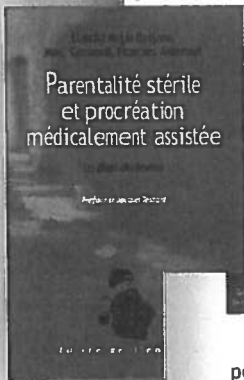
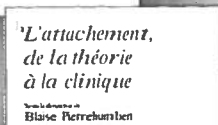
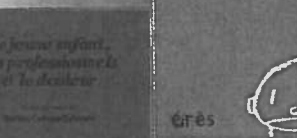
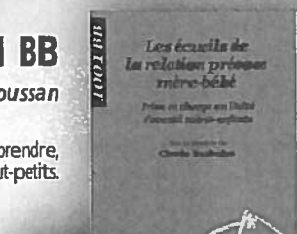
Sous la direction de Claude Boukobza  
Les écueils de la relation précoce mère-bébé  
160 pages, 9 €

Agnès Florin  
Modes d'accueil pour la petite enfance  
160 pages, 9 €

Marie Garrigue Abgrall  
Violences en petite enfance, pour une prévention opportune  
200 pages, 10 €

Sous la direction de Didier Cohen-Salmon  
Le jeune enfant, ses professionnels et la douleur  
160 pages, 9 €

Sous la direction de Fabien Joly  
Sa Majesté le Bébé  
160 pages, 9 €



Sous la direction de Lucette Khaïat et Cécile Marchal

**ENFANCE DANGEREUSE, ENFANCE EN DANGER ?**  
L'appréhension des écarts de conduite de l'enfant et de l'adolescent

L'enfant ou l'adolescent qui fait des écarts de conduite est-il une « graine de violence » qu'il faut traiter, surveiller et punir, ou un enfant en danger qu'il faut protéger, soigner et accompagner ? Ne faut-il pas s'interroger sur la responsabilité des adultes qui l'entourent ? Faut-il avoir une politique humaniste, tant dans le domaine de la médecine que dans celui de la justice, centrée sur la personne humaine, ou faut-il instituer la religion de la norme et favoriser des réponses automatiques - médicales ou juridiques - pour réprimer tout comportement dérangeant ?  
272 pages, 23 €

Sous la direction de Blaise Pierrehumbert

**L'ATTACHEMENT, DE LA THÉORIE À LA CLINIQUE**

Une revue critique qui examine les éléments de convergences, de divergences et d'enrichissement mutuels entre théorie de l'attachement et psychanalyse.  
144 pages, 9 €

Sous la direction d'Alain Braconnier

**L'ADOLESCENCE AUJOURD'HUI**

Relations amoureuses, violence, rivalité fraternelle, scolarité... Les points de vue des différents auteurs ne sont pas forcément consensuels et témoignent de la part de mystère irréductible de cette période de la vie.  
120 pages, 9 €

Jean P. François

**EUX ET NOUS : QUESTIONS D'ADOS, PAROLES D'ADULTES**

Peut-on comprendre les adolescents ? Et d'abord, le faut-il ? On peut en douter en effet : après tout comprendre, c'est prendre avec soi, embrasser dans un tout. Ainsi vouloir les comprendre, ce serait vouloir indure, incorporer, intégrer, à l'extrême prendre leur place.

A première vue, ils n'y tiennent pas ! L'auteur a rassemblé courriers, devoirs, entretiens, questionnaires... recueillis auprès de centaines d'adolescents. Il s'appuie sur ses études en psychologie et les travaux des chercheurs les plus récents pour éclairer et analyser ces témoignages.  
250 pages, 20 €

Sous la direction de Gérard Michel Dugnat, Georgette Revest, Jean-Noël Trouvé

**FAMILLES ET PETITE ENFANCE**  
Mutations des savoirs et des pratiques

Les transformations familiales ont bouleversé le cadre de la parentalité ; les savoirs et les discours sur la petite enfance et la relation parentale ont eux aussi évolué. Des chercheurs et des praticiens issus de diverses disciplines interrogent ces mutations dans le but de penser et de mettre en oeuvre les conditions d'une prévention psychique pour la constitution des liens, le développement de l'intersubjectivité, la préservation de la vie affective et mentale et l'équilibre psychique du sujet.  
320 pages, 25 €

## 89 titres parus

Le catalogue détaillé Mille et un bébés (titres, auteurs, mots-clés) est disponible

Demandez le catalogue gratuit 1001BB à votre libraire ou aux éditions éres :  
11 rue des Alouettes - 31520 Ramonville ou eres@edition-eres.com

François Ansemet, Claudia Mejía Quijano, Marc Germond

**PARENTALITÉ STÉRILE ET PROCRÉATION MÉDICALEMENT ASSISTÉE**  
Le dégel du devenir

D'un exploit médical et biologique dans les années 1980, la FIV est devenue aujourd'hui une pratique sociale complexe car, portant sur l'origine, elle éveille les fantasmes et les désirs enfouis dans le psyché.

Cette recherche clinique explore l'univers imaginaire des « parents stériles », met en évidence l'étendue de la blessure que représente la stérilité, et les enjeux symboliques de la clinique de la FIV.  
384 pages, 28 €

## EN LIBRAIRIE

ou à défaut : Editions éres  
11 rue des Alouettes - 31520 Ramonville  
Tél. 05 61 75 15 76 - Fax 05 61 73 52 89  
e.mail : eres@edition-eres.com

Consultez notre catalogue sur  
[www.edition-eres.com](http://www.edition-eres.com)